

HISTOIRE D'UNE VILLE

Huy

HOMMES DE FER ET DE FONTE



J. M. DE WEZ
HUY



Crédit Communal

HOMMES DE FER ET DE FONTE

Collection « Histoire d'une ville »

dirigée par Jean-Marie Doucet

Coordination générale et recherche documentaire:
Jean-Marie Doucet et Fernand Pinon.

Photographies:
les photos ne portant pas de mention sont de Fernand Pinon, Rica Pasquini
et Raymond de Terwangne.

Avec la collaboration particulière de:
la Ville de Huy et son service Informations et relations publiques,
MM. Joseph Chapelle, Jean Delloye, M. et M^{me} Michel Lecrenier, MM. Georges Martin,
Ludo Springuel, Edmond Tellier et Jean Thiry,
les archives de l'Etat, à Huy et à Liège,
Jean-Marie Dewez, artiste peintre,
l'asbl La Fonderie, à Molenbeek,
le Musée de la Métallurgie, à Liège,
le Musée communal de Huy.

© Ville de Huy.

Toute reproduction d'un extrait quelconque – texte ou illustration – par quelque procédé que ce soit,
et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite, sauf autorisation préalable de l'éditeur.
Droits de reproduction réservés pour tous pays.

Dépôt légal: 1994/6420/01

Livre publié par la Ville de Huy à l'occasion de l'exposition: *Les hommes de fer et de fonte*, Huy, 1994.

TABLE DES MATIÈRES

- 5 **PRÉFACE**
par Anne-Marie Lizin, député-bourgmestre de Huy
- 7 **LES PREMIERS MÉTALLURGISTES**
- 9 *De l'âge du fer au haut Moyen Age*
par Jacques Willems
- 13 **LA MÉTALLURGIE HUTOISE D'ANCIEN RÉGIME**
- 15 *Des forges au bord du Hoyoux*
par Georges Hansotte
- 27 **LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE,
UN NOUVEL ÂGE D'OR POUR LA MÉTALLURGIE HUTOISE**
- 29 *Une culture économique originale*
par Michel Oris
- 41 *Une dynastie traditionnelle de maîtres de forges, les Delloye*
par Claude-M. Christophe
- 49 *Le temps des ingénieurs : les machines exquises de François Thiry*
par Jean-Marie Doucet
- 59 *L'artisan fondeur Nestor Martin, créateur d'un empire industriel international*
par Jean-Marie Doucet
- 85 **LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE, LE REVERS DE LA MÉDAILLE**
- 87 *Luttes sociales et créativité ouvrière*
par Joseph Chapelle
- 94 *L'imaginaire social*
par Jean-Marie Doucet
- 101 **ENRICHISSEMENT ETHNIQUE ET PATRIMOINE INDUSTRIEL**
- 103 *Les travailleurs du fer italiens*
par Renée Dautrebande
- 105 *A travers les collections du Musée de Huy*
par Luc Engen
- 107 *Archéologie industrielle*
par Claude-M. Christophe

PRÉFACE

Hommes de fer et de fonte: comment parler de Huy, parler de son histoire sans s'intéresser nécessairement à cette partie de l'histoire contemporaine de Huy et de sa région qui a vu naître l'industrie, foisonner les ateliers de toute sorte et de toutes dimensions, grandir l'activité bancaire de Huy, se développer l'emploi industriel en remplacement de l'emploi agricole et artisanal de l'ancien régime.

Equipe enthousiaste, les auteurs du livre sous la houlette de Jean-Marie Doucet, ont voulu parler de l'histoire vraie, de l'histoire vécue, de celles des hommes. De ces hommes, qui ont misé sur l'industrie, qui ont pris les risques, parce que, bien souvent d'origine modeste, ils avaient compris la perspective gigantesque du développement de la technologie qu'ils connaissaient.

Ces hommes, qui prirent le risque de créer cette vie industrielle, devinrent vite ces quelques grandes familles hutoises, qui ont accepté de nous accompagner dans notre démarche narrative et historique. Que chacun d'eux en soit remercié. Mais si nous avons choisi de parler des Hommes de fer et de fonte, c'est aussi pour faire découvrir, à côté des grandes familles de la Ville, ceux qui ont été les ouvriers, les techniciens de ces usines du siècle dernier. Ces hommes qui, dans les conditions de travail de l'époque, ont été les fondateurs du développement, de la richesse hutoise.

En lisant ce livre, vous découvrirez l'ébauche d'un siècle moderne, dans une Ville qui concentre dynamisme, goût de l'entreprise et progrès et vous saurez pourquoi Huy ne sera jamais une Ville sans histoire.

Bonne lecture.

Anne-Marie LIZIN
Député-Bourgmestre



LES PREMIERS MÉTALLURGISTES

PRÉHISTOIRE - HAUT MOYEN ÂGE

A Huy, les premières traces importantes d'une production locale d'objets métalliques ne remontent qu'au ^ve siècle de notre ère. Sur le vicus d'Amay, cependant, un bas fourneau fonctionnait déjà à l'époque gallo-romaine.

*Vue en profil d'un bas fourneau avec couches alternatives de minerais de fer et de charbon de bois.
Dessin de Philippe Collin.*



DE L'ÂGE DU FER AU HAUT MOYEN ÂGE

JACQUES WILLEMS

L'histoire subdivise l'âge des métaux en plusieurs périodes. L'âge du fer, dont on situe le début vers l'an 800 avant J.-C., est lui-même subdivisé en deux périodes, celle de Hallstadt, du nom d'une localité autrichienne, riche en témoins de cette époque et celle de la Tène, du nom d'un village suisse qui, en raison des nombreuses découvertes qu'on y fit, donna son nom au second âge du fer. Pour nous situer dans le temps, on a également subdivisé le second âge du fer en Tène I, II et III.

C'est ainsi que la conquête des Gaules par César, vers 50 avant J.-C. correspond à la Tène III, considérée comme la fin de l'âge du fer; c'est aussi à ce moment, que le territoire qui deviendra plus tard la cité des Tongres, habité au temps de César par les Eburons d'Ambiorix, fut pour raison de rébellion contre Rome, entièrement saccagé. Ce seul fait témoigne bien que la région était habitée à l'époque.

Il apparaît cependant que le territoire hutois proprement dit, n'a jusqu'à présent livré que peu d'objets prouvant une occupation locale préromaine. On signalera la découverte lors de dragages de la Meuse, d'un poignard à antenne ainsi que d'une torque, tandis qu'à Ben-Ahin, à proximité d'une carrière située le long de la route menant à la Sarte-à-Ben, on sortait du sol des tessons de poteries prouvant l'existence à cet endroit d'un habitat gaulois.

Par contre, des traces d'occupations de l'âge du fer ont été reconnues à Amay et à Engis et des sites de la même époque ont été découverts nombreux ces vingt dernières années en Hesbaye.

Du refuge situé à Modave, on aurait récupéré des fiches en fer de vingt centimètres de longueur ayant probablement servi de fixation aux structures en bois provenant du mur fortifié gaulois de l'endroit.

BAS FOURNEAUX AMAYTOIS D'ÉPOQUE ROMAINE

Les éléments régionaux les plus concrets, relatifs à la sidérurgie au temps de Rome, provien-

nent de la bourgade gallo-romaine d'Amay, (*vicus*) située au passage du fleuve sur la chaussée romaine Tongres-Arlon. Les fouilles entreprises à cet endroit ont révélé l'existence de bas fourneaux et d'ateliers de forgerons en activité durant les premiers siècles de notre ère. Le revêtement de la chaussée y est composé en majeure partie de scorie de fer provenant des bas fourneaux locaux.

Dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, région particulièrement riche en minerais et activités sidérurgiques à ces époques anciennes, des montagnes de scories encore riches en fer, furent récupérées au début du siècle pour être refondues dans nos hauts fourneaux.

Il semble évident que les bas fourneaux antiques devaient se trouver à proximité des lieux d'extraction du minerai. Il est cependant apparu que les sites situés le long de la Meuse étaient alimentés en matière première par bateaux. La quantité de scories détectée dans l'agglomération gallo-romaine de la rive gauche à Amay semble bien le prouver.

Ceci n'exclut pas l'existence dans notre région de filons de minerai facilement fusible, tels que minette, limonite, oligiste, hématite, provenant de gisements calcaires dévonien et carbonifères parfois associés aux sables tertiaires.

Notre région en était largement pourvue et l'on connaît des puits et galeries d'extraction ainsi que des traces de gisements à Vierset-Barse,

Vestiges d'un atelier de forgeron découverts sur l'emplacement du vicus d'Amay.



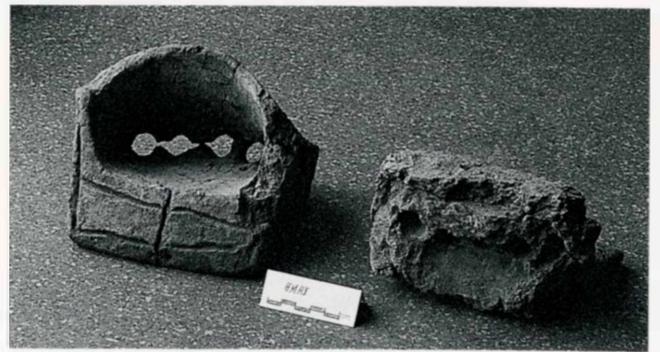
Vyle-et-Tharoul, Sclayn, Ben-Ahin, Amay, Ampsin, etc.

La technique de réduction du minerai de fer déjà bien développée par les Gaulois, s'améliore sous l'occupation romaine. Le bas fourneau était formé dans une excavation peu profonde, surmontée d'une sorte de cheminée en terre cuite. Après l'allumage, on y superposait en couches alternatives du charbon de bois incandescent et du minerai auquel on ajoutait quelques fragments de calcaire. A la base, était incorporé un canal en terre cuite, espèce de tuyère dont l'extrémité aboutissait à un soufflet composé de vessies d'animaux par exemple, qu'il fallait actionner durant des heures. Il se formait à la base du bas fourneau, une loupe de métal contenant de nombreuses impuretés qui étaient éliminées ultérieurement par martelage. Le fer brut ainsi obtenu était fragile et devait subir divers autres traitements dans un feu de charbon de bois et être refroidi à l'eau. Beaucoup d'objets en fer de ces époques ont disparu en raison de la corrosion. Il arrive cependant, à l'occasion de fouilles, que l'on en découvre dans des contextes plus favorables à leur conservation. Il s'agit généralement d'éléments de constructions tels que clous, charnières, serrures, carcans, outils divers, tels que

couteaux, balances, hachoirs, houes, menottes. Ces produits fabriqués par les forgerons locaux, experts en la matière, étaient destinés à l'usage local, ils étaient également vendus aux voyageurs qui se déplaçaient à cheval et en chars, matériel justifiant un entretien régulier. Les charrons réparaient les chariots (*caruca*) aidés des forgerons fabriquant les hyposandales.

C'est également aux forgerons que nous devons les embouts des pieux en chênes qui servirent à l'édification du pont reliant Amay à Ombret à l'aboutissement de la chaussée romaine.

Éléments de soufflerie du bas fourneau d'époque romaine découvert à Amay.



PREMIÈRES TRACES DE LA SIDÉRURGIE HUTOISE

A Huy même, les premiers témoignages datés d'une production locale d'objets en fer remontent au V^e siècle de notre ère. Des fouilles récentes ont démontré qu'une forge avait fonctionné en bordure du Hoyoux, dans l'actuel quartier de la rue de l'Hôpital, du V^e au X^e siècle. Une aire de travail et des scories sur sol datant de cette période y ont été mises au jour.

Nul doute qu'à Huy, l'activité des travailleurs du fer devint très vite importante mais on connaît mieux l'histoire des autres artisans métallurgistes qui feront bientôt la fortune de la petite cité mosane: fabricants de monnaies, orfè-

vres, batteurs de cuivre et de bronze. Déjà brillante à l'époque mérovingienne, la métallurgie hutoise médiévale atteindra son apogée aux XI^e et XII^e siècles. Les produits façonnés par les chaudronniers et les orfèvres en particulier circuleront dans une grande partie de l'Europe parcourue en tous sens par les marchands hutois.

Après une phase de déclin, la métallurgie hutoise connaîtra une nouvelle expansion à la faveur d'une révolution technique (l'invention du haut fourneau, ou four à fonte) qui multipliera les établissements sidérurgiques sur les bords du Hoyoux, dès la fin du Moyen Âge.

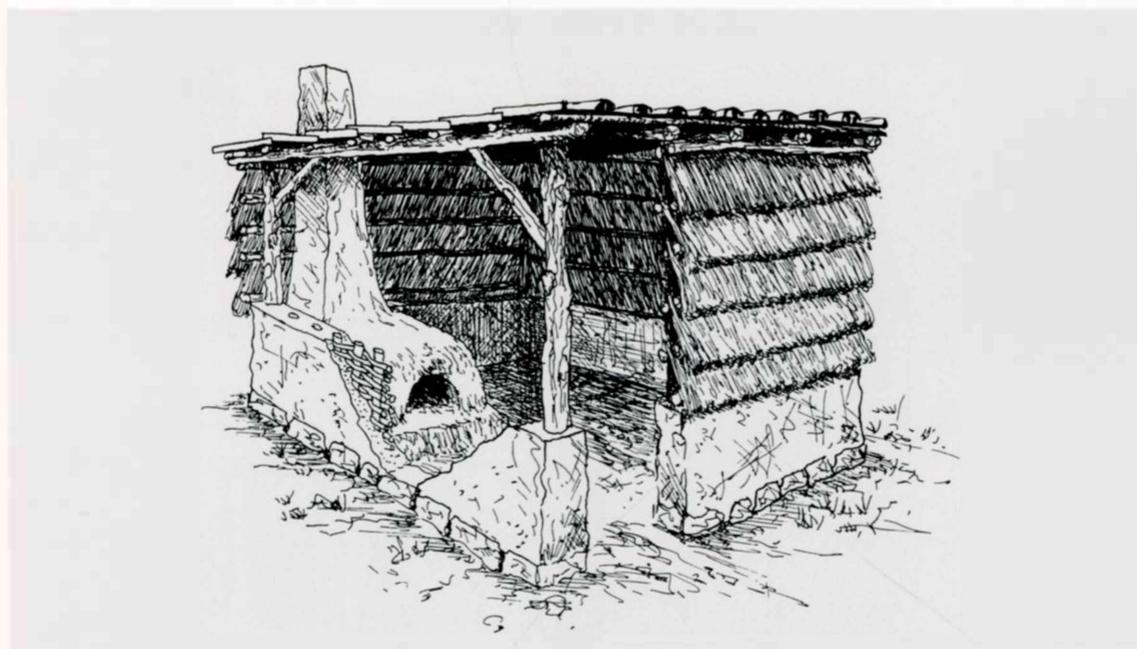
Du haut Moyen Age, nous possédons beaucoup d'objets en fer, mais ces derniers proviennent toujours des cimetières. Il s'agit le plus souvent d'armes de fer découverts dans le mobilier funéraire accompagnant les défunts. Ce sont des couteaux, haches, lances, scramasaxes, pointes de flèches, épées.

L'analyse de ces armes, surtout des épées, apannage des chefs de clans, a prouvé une nette évolution dans l'art du travail du fer. L'habileté des forgerons s'affirme par la juxtaposition par corroyage de fer de nuances diverses, par l'emploi de trempe, et par l'apport de fer plus carburé pour les tranchants.

Des analyses de laboratoire ont mis en évidence un art de la technique du « damas de corroyage ».

Notons, en conclusion, que la forêt charbonnière a conservé en son appellation même le souvenir des nombreux charbonniers qui œuvrèrent durement afin de pourvoir en combustible cette véritable industrie que fut la sidérurgie antique. Les traces de fauldes (meules de charbons de bois) bien visibles sur les photos aériennes demeurent comme les derniers témoignages d'un passé éloigné mais prestigieux.

*Reconstitution d'un atelier de forgeron d'époque romaine d'après les vestiges découverts sur le vicus d'Amay.
Dessin de Philippe Collin.*



ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

G. DESTEXHE, « La protohistoire en Hesbaye centrale du bronze final à la romanisation », *Archéologie Hesbignonne* 6, 1987.

W. LASSANCE, R. BORREMANS, « Inventaire archéologique du territoire de Huy », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*. Tome XXV, fasc. 4, pp. 281-301.

A. CAHEN-DELHAYE, « Découverte d'un mvrvs gallicvs à Rouveroy. Conspectus », *Archæologia Belgica* 247, 1982, pp. 55-59.

J.-L. DARGENT, « Les mines métalliques et la métallurgie au pays de Liège », *Bulletin de Chercheurs de la Wallonie*, tome XIV.

L. BERTAUX, *La romanisation de la Wallonie*, Institut Jules Destrée, 1969.

S.J. DE LAET, « Les fouilles de Destelbergen, origine de la ville gallo-romaine de Gand », *Archæologia*, n° 30, 1969, pp. 57-69.

A. DASNOY, « Les épées du v^e siècle de la région namuroise », *Annales de la Société Archéologique de Namur*, tome 53, 1965, pp. 17-34.

J. WILLEMS, « Le vicus gallo-romain d'Amay », *Bulletins du Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz*.

LA MÉTALLURGIE HUTOISE D'ANCIEN RÉGIME

XV^e SIÈCLE - 1815

Dès la fin du Moyen Age, un bassin sidérurgique important se développe en région hutoise, principalement sur le cours du Hoyoux et de ses affluents. Il se spécialise dans l'affinage de la fonte et la fabrication des produits plats. C'est l'ère des *moulins à fer* qui utilisent l'inépuisable énergie hydraulique.

*Attitude d'un ouvrier de fonderie au XVIII^e siècle.
Croquis de Léonard Defrance. Cabinet des Estampes, Liège.*



LA MÉTALLURGIE HUTOISE D'ANCIEN RÉGIME

XV^e SIÈCLE - 1815

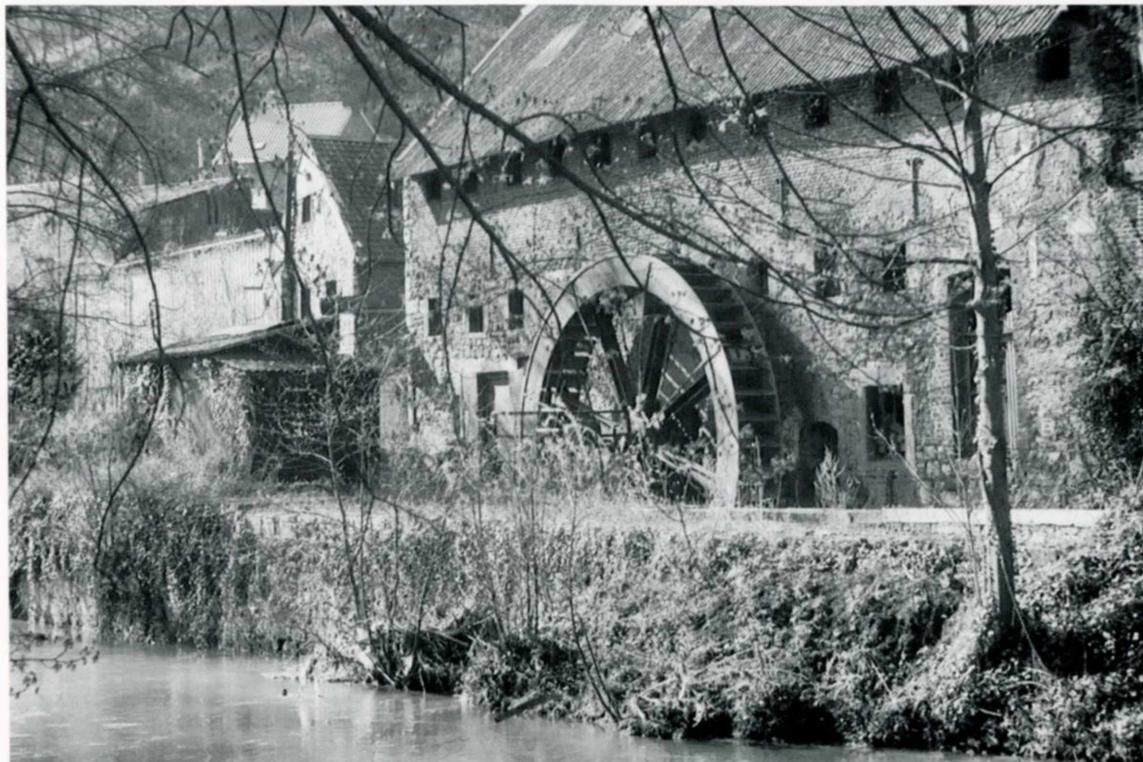
Des la fin du Moyen Âge, au bassin
industriel important et deve-
nant un régime industriel principal-
ment sur la base du fer et de
son alliage. Il se spécialise dans
l'élaboration de la fonte et de l'acier
des produits tels que les
des machines à vapeur, etc.

Source : Les mines de fer de la région
de la Haute-Normandie (France), 1980.



DES FORGES AU BORD DU HOYOUX

GEORGES HANSOTTE



L'une des plus significatives, sinon la plus importante des mutations techniques qui jalonnent l'histoire de la métallurgie du fer consiste dans la substitution du « fourneau à fonte » au « four à masse ». Dans l'un comme dans l'autre de ces appareils, le minerai (un oxyde de fer) est mis en présence de carbone; ce dernier se combine à l'oxygène contenu dans le minerai, libérant le métal: $\text{Fe} \cdot 2,03 + 3, \text{C} = 2\text{Fe} + 3\text{C} \cdot \text{O}$

Cette réduction s'opère à la température idoine, plus ou moins élevée selon le type des appareils. Dans le four à masse, on retire, au terme de cette opération, une masse de fer à l'état pâteux. Pour accroître le rendement, on imagine de remplacer dans les appareils, la ventilation naturelle par une ventilation forcée. On utilise à cette fin des soufflets de grande dimension. La température s'élève au sein des fourneaux; ils débitent désormais un mélange liquide de métal, de carbone, de silicium, de phosphore, etc. Cette « fonte », à l'origine, est impropre à tout usage. Pour en extraire le fer qu'elle contient, il faut l'« affiner ». La fonte subit à cet effet un nouveau traitement, qui

Dès la fin du Moyen Age, de Huy à Marchin, les rives du Hoyoux s'industrialisent. Les coups d'eau de l'impétueuse rivière font tourner les roues des moulins à papier mais aussi des « moulins à fer ». Ici, un ancien établissement métallurgique sur le Hoyoux, à Landrecy-Huy. Photographié en 1994.

s'opère dans des ateliers distincts des fourneaux: les « forges d'affinage » équipées de fours et de martinets de cinglage.

Pour mettre en mouvement les grands soufflets des fourneaux et les lourds marteaux des forges, il faut une énergie motrice que seule peut fournir la roue hydraulique que fait tourner le courant d'une rivière ou d'un ruisseau au débit rapide. En outre, puisqu'augmente la production des fourneaux, s'accroît aussi la consommation du combustible et du minerai. L'implantation de l'industrie se modifie. Désormais installés au bord des cours d'eau, les établissements métallurgiques se localisent à proximité des régions riches en forêts et en minières. Cette mutation, en Wallonie, profite à des localités situées, à de très rares exceptions près, au sud du sillon sambro-mosan. Elle date au plus tard, du dernier tiers du XIV^e siècle. Les documents qui nous l'attestent sont

rars mais explicites: un « affineur de fer » est signalé à la forge de Bouffioux en 1371; des textes namurois de la même époque distinguent entre les « forges à fondre le fer » et les « forges à l'affiner ».

Au pays de Huy, pourtant, il faut attendre la fin du XV^e siècle pour trouver dans les archives la trace d'une activité métallurgique. Les premières mentions d'« usines à fer » datent de 1476, 1478, 1486 et 1496. D'autres forges et fourneaux, connus dans les premières années du XVI^e, sont manifestement plus anciens et semblent avoir été construits dans les der-

*C'est ce type de soufflets, actionnés par l'énergie hydraulique, qui permettait la ventilation des hauts fourneaux de type ancien.
Musée de la Métallurgie, Liège.*



nières années du siècle précédent. Vers 1500, une dizaine d'entreprises métallurgiques fonctionnent au bord du Hoyoux.

Le témoignage des documents les plus anciens ne permet donc pas d'assigner une date précise à l'implantation de la métallurgie du fer dans le bassin du Hoyoux. Ces textes attestent seulement l'existence, à tel moment, de tel « moulin à fer », dont l'origine est antérieure, mais reste inconnue.

Au début du XV^e siècle déjà, sur le Hoyoux et ses ramifications à travers Huy, sont installés divers types d'établissements équipés de roues hydrauliques: moulins à farine, presses à huile, fouleries à draps, taillanderies. On trouve aussi des papeteries; la plus anciennement connue a été construite en 1405 par Jean l'Espagnol; en 1437 est cité le « grand moulin à

papier » situé près de l'église Sainte-Catherine; une autre papeterie encore est établie en 1457 en amont de la ville. Les possesseurs de ces diverses usines peuvent en modifier l'affectation à leur guise, sans formalités administratives ou légales, donc sans laisser la moindre trace écrite; ils peuvent, par exemple, transformer un pressoir en foulerie, ou un moulin à farine en forge d'affinage. Une première hypothèse reste donc légitime: l'industrie hutoise du fer serait née au cours du XV^e siècle, voire à la fin du XIV^e à la faveur des innovations techniques qui ont rendu les établissements métallurgiques tributaires des cours d'eau. Seul le silence des sources d'information expliquerait la date tardive des plus anciennes mentions de cette industrie. Il reste qu'on peut s'étonner que les échevins de Huy n'aient enregistré avant les années ultimes du XV^e ni cession, ni mise en gage d'une forge ou d'un fourneau.

Une autre hypothèse est donc vraisemblable. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, dans toute la Wallonie, l'expansion de la métallurgie du fer est compromise par les guerres. Les forges du comté de Namur sont détruites par les troupes liégeoises à partir de 1430 et celles du pays de Chimay en 1445 par les armées françaises. A la fin du siècle, les bandes des de la Marck ruinent les « moulins à fer » du comté de Durbuy. Les Liégeois encore, vers 1465,

Martinet de forge (maka en wallon) utilisé notamment pour le martelage du fer dans les forges d'affinage.

Musée de la Métallurgie.





dévastent diverses usines dans le duché de Limbourg. Le duc Charles le Téméraire procède en 1468 à des représailles impitoyables. Philippe de Comines écrit : « le dist duc se délibéra d'aller à Franchimont, et logea cinq à six jours en une petite vallée et un village qui s'appeloit Polleur, et fist bruler toutes les maisons, et rompre tous les moulins à fier quy estoient la plus grande façon de vivre qu'ils « les habitants » ayent ». Privés de leur gagne-pain, chassés de leurs logis, fuyant leur pays en ruine, attirés par l'abondance des sites favorables à l'implantation d'usines à fer, de nombreux maîtres de forges franchimontois viennent s'installer à Huy ; depuis 1478 au plus tard, ils y gèrent

La sidérurgie hutoise s'installe dans la vallée du Hoyoux mais aussi sur la Solière à Lovegnée (Ben-Ahin). Peut-être est-ce le site métallurgique de Lovegnée qu'a voulu ici représenter le peintre Lucas van Valckenborgh dans ce tableau intitulé « Huy vue d'Ahin » (vers 1570). Détail. Musée des Beaux-Arts, Anvers.

des entreprises métallurgiques. Ont-ils créé la métallurgie hutoise, en utilisant les premiers des moulins du Hoyoux pour y produire de la fonte et du fer ? Cette hypothèse a le mérite d'expliquer pourquoi c'est au moment même où affluent ces émigrés que les archives font état pour la première fois d'une industrie hutoise du fer. En tout cas, les Franchimontois ont joué un rôle considérable dans l'expansion de cette métallurgie au XVI^e siècle.

UNE ÈRE DE PROSPÉRITÉ INDUSTRIELLE, 1500-1570

Au cours des deux premiers tiers du XVI^e siècle, la métallurgie wallonne connaît une période d'épanouissement remarquable. Le nombre des usines double entre 1500 et 1566. Cette prospérité est liée à celle de l'Europe occidentale tout entière. Elle bénéficie de l'accroissement considérable des moyens de paiement, grâce à l'argent que les Espagnols importent du nouveau monde, et qu'ils répandent à profusion sur les marchés européens. Les prix haussent; des capitaux s'accumulent; l'activité commerciale est stimulée.

Diverses villes jouent désormais un rôle de métropole économique: Anvers surtout, mais aussi Liège, dans une mesure moindre sans doute, Namur. A l'origine impropre à tout usage, la fonte s'est améliorée; on l'utilise désormais à la manufacture d'objets de toutes natures, en particulier des chaudrons et marmites, jusqu'alors fabriqués en cuivre ou en laiton. La «dinanderie» s'étiolle; au XVI^e siècle, elle n'a plus qu'une importance régionale; elle achève de dépérir au XVII^e. On coule en fonte de fer des contrecœurs, des landiers, des

grilles, et même, depuis le milieu du XVI^e, des canons. La région hutoise profite largement de cette prospérité.

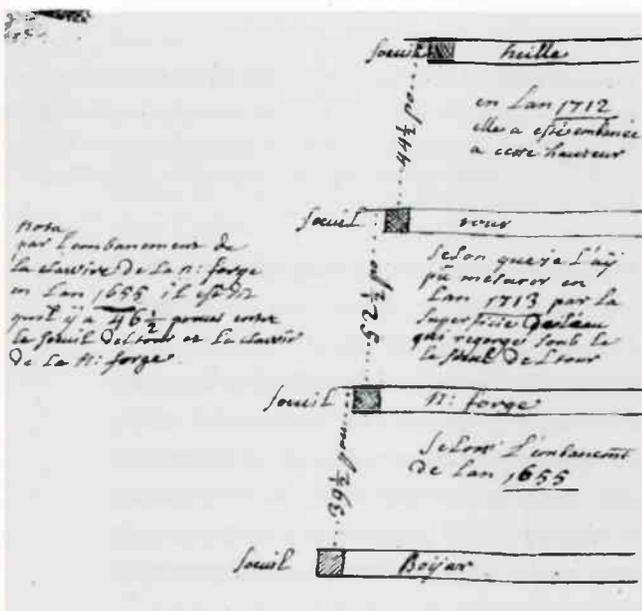
En 1500, la métallurgie du Hoyoux est moins puissante que celle des rivières ardennaises: on compte en effet, cette année-là, dix-sept usines dans le bassin de la Hoëgne et douze dans le comté de Durbuy. Par contre, la métallurgie hutoise surpasse en importance celle de la proche banlieue de Liège (Ourthe liégeoise, Vesdre), où l'on signale l'existence de quatre établissements en 1500.

A ce moment, à vrai dire, l'industrie du fer en est encore à ses débuts dans les vallées de l'Ourthe liégeoise et de la Vesdre: elle se développera surtout sur les bords de l'Ourthe entre 1548 et 1597 et dans le bassin de la Vesdre après 1580. La situation est toute différente dans la région de Huy: la métallurgie y connaît une période de remarquable expansion dès le début du XVI^e siècle, peut-être même dès la fin du XV^e. De neuf au maximum en 1500, le nombre des établissements s'y élève à quinze en 1530, dix-neuf en 1550, vingt-trois en 1570. Parmi les diverses régions industrielles du bassin de la Meuse liégeoise, le pays hutois apparaît ainsi, pendant les deux premiers tiers du siècle, comme l'une des plus dynamiques. L'indice de croissance (année de référence (1500) = 100) est de 153 en 1566 pour le marquisat de Franchimont et de 286 en 1570 pour le comté de Durbuy. Il est de 255 en 1570 pour le bassin du Hoyoux. Ce dernier se situe donc au deuxième rang, après le comté de Durbuy, en ce qui regarde le taux d'expansion. Quant au nombre des usines, il se place au troisième rang derrière le comté de Durbuy (trente-quatre établissements en 1570) et le marquisat de Franchimont (vingt-six usines en 1566).

Dans les structures de la métallurgie du Hoyoux apparaît un caractère qui lui est propre: cette industrie tend à se spécialiser dans l'affinage des fontes. En 1570 on compte en effet, au bords du Hoyoux, trois fourneaux sans affinerie, quatre fourneaux pourvus d'une ou deux affineries, neuf affineries, six platineriers et une usine fonctionnant soit en platinerie soit en affinerie. L'affinage de la fonte occupe donc un plus grand nombre d'établissements

Croquis fixant les distances réglementaires entre les coups d'eau des établissements métallurgiques du Hoyoux entre Boyard et en Heille, en amont de Huy. Début du XVIII^e siècle.

Archives de l'Etat, Huy, Fonds Piette-Dupont, 46.



que la réduction du minerai, ce qui n'est le cas, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, pour aucune des autres régions métallurgiques du bassin de la Meuse liégeoise. C'est très probablement parce que les fourneaux hutois produisent uniquement de la fonte d'affinage, alors que dans les autres bassins liégeois, une partie au moins des appareils réducteurs fonctionnent en allure de moulage.

Ce qui frappe encore, quand on fait le décompte des forges hutoises du XVI^e siècle, c'est l'apparition précoce de la platinerie. La production de la tôle martelée est, en terre liégeoise, l'apanage presque exclusif du marquisat de Franchimont: le marteau de platinerie s'y installe dès la fin du XV^e siècle et y prolifère jusqu'aux environs de 1630. L'industrie de la tôle martelée essaime entre 1572 et 1625 dans la région la plus proche du marquisat, la vallée de la Vesdre.

Mais elle ne s'installe ni sur l'Ourthe ni sur l'Amblève. Or, dans le bassin du Hoyoux, diverses forges d'affinage sont transformées en platineries dès le début du XVI^e siècle; la plus ancienne mention sûre d'une telle transformation remonte à 1518; d'autres marteaux à tôles sont cités en 1532, 1543, 1563, 1576, 1572, 1603; deux autres encore sont créés l'un en 1554, l'autre en 1563.

Un important effort a donc été consenti au XVI^e siècle pour faire du pays de Huy un centre productif de tôles au marteau. Il convient de rapprocher ce phénomène d'un autre, tout aussi remarquable: le nombre élevé des Franchimontois parmi les maîtres de forges de la vallée du Hoyoux.

Dès 1502, on trouve un Franchimontois, Jean de Spa dit Gro Johan, à l'usine de la Tour Houdresse. Jean Thomechon de Polleur est intéressé aux usines de Pispot (1504), Lise (1506), Trifois (1527), Raweau (1527), Froidbise (1540). La famille Blanc Johan, originaire de Sart, est tout particulièrement active au bord du Hoyoux: Blanc Johan figure parmi les possesseurs des forges de Marloie (1512), Raweau et Trifois (1527); Jean-Noël et Henri Blanc Johan s'occupent du fourneau des Cuvalles et des forges voisines de la Haute et de la Basse Cuvalle (1516); Airkin Blanc Johan gère le

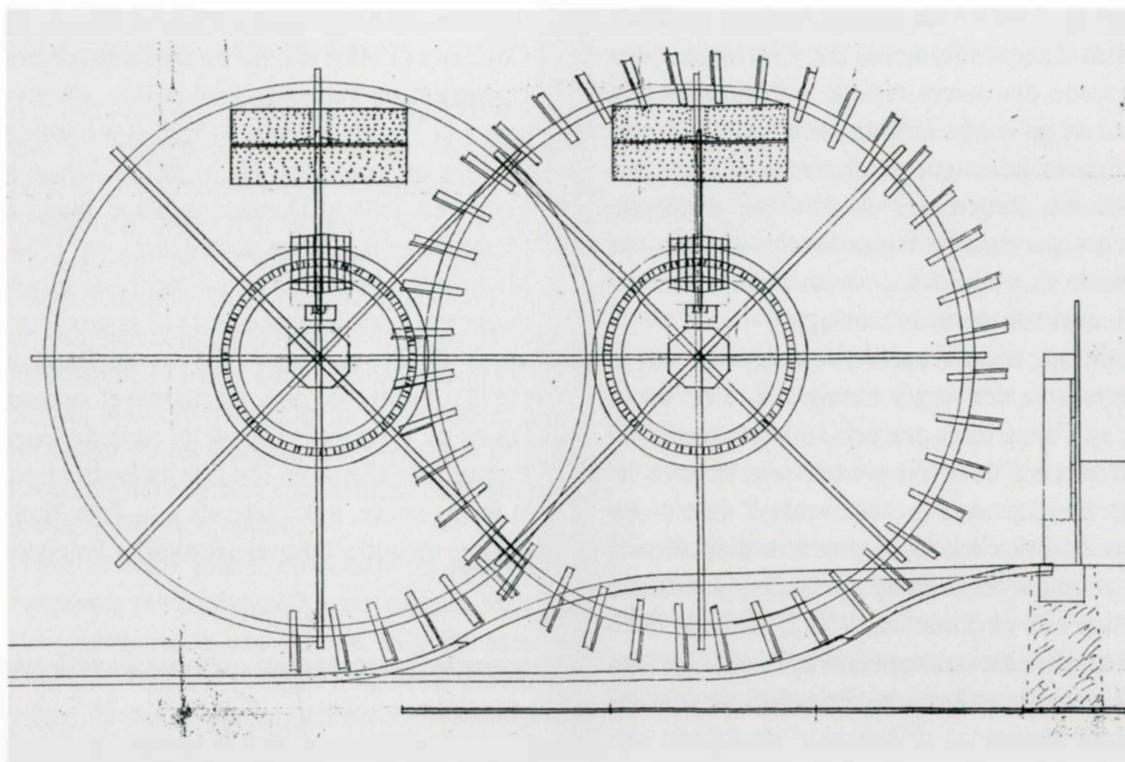
fourneau de Crapofalize (1535) et l'usine de Coyleawe (1548); son fils Pierre lui succède à Coyleawe; un autre fils, Jean Airkin, est présent à la Tour Houdresse (1557) et à Bardoul (1572); on rencontre Henri Blanc Johan à Fleury en 1584 et Dieudonné Blanc Johan à l'établissement d'Entre-deux-Thiers en 1593. Mathieu Pirkin de Polleur est maître de forges dans cette dernière usine en 1513 et aux fourneaux du Pré-au-Bois (1524) et de Raweau (1530). Pirotte de Spa dit Barnavet occupe l'usine de Chinnet (1522), où lui succède Gilet Boniver (de Theux) en 1543; le même Boniver, la même année, a des intérêts à la Tour Houdresse; un autre Boniver (Raskin) administre

Infographie Jean-Maurice Jacques d'après une carte de Joseph Chapelle.

L'ancien bassin sidérurgique du Hoyoux du XV^e au XIX^e siècle.



- Principaux établissements sidérurgiques ayant utilisé la force hydraulique du Hoyoux et de ses affluents. Les usines portaient autrefois le nom des lieux-dits où elles étaient implantées.



la forge de Gava en 1569. On trouve encore Denis Haeck de Polleur à la Tour Houdresse en 1556, Henri de Franchimont au fourneau du Pré-au-Bois en 1576, Collin Henrard de Polleur à Fleury en 1581. Six des neuf platinerries qui fonctionnent dans la vallée hutoise sont créées ou administrées pendant un temps plus ou moins long par certains de ces métallurgistes, venus d'un pays qui se spécialise précisément dans le martelage des tôles. D'autres usines encore – affineries ou fourneaux – sont gérés par des Franchimontois. A côté des familles que nous venons de citer, bien d'autres, originaires des bords de la Hoëgne forment à Huy, au XVI^e siècle, une colonie franchimontoise nombreuse.

DÉCLIN ET RECONVERSION, 1570-1730

L'année 1570 marque, pour l'industrie hutoise du fer, le début d'un long déclin. Ce renversement de la conjoncture n'est pas propre au bassin hutois; il constitue un phénomène général, et on l'a observé dans d'autres régions métallurgiques. Une longue période de prospérité semble s'achever pour l'Europe tout entière. Pourtant, dans certaines parties du pays de Liège, cette décadence est d'abord évitée,

Croquis d'un système hydraulique pour un des établissements sidérurgiques dirigés par le maître de forges hutois Jean Siane Dupont à la fin du XVII^e siècle.

Archives de l'Etat, Huy, Fonds Piette-Dupont, 46.

grâce au conflit qui oppose le Roi d'Espagne aux Pays-Bas révoltés; fournissant aux armées espagnoles des canons et des boulets en fonte, les Liégeois souffrent peu des difficultés que la guerre suscite au comté de Durbuy, terre d'Espagne et jusqu'alors important exportateur de métal sur le marché de Liège. Plus tard, les vallées de l'Ourthe, de la Vesdre, de la Hoëgne conjurent la crise par un effort de reconversion: la sidérurgie y fait place aux fabrications métalliques, clous, tôles battues, quincaillerie, armes.

Mais le bassin du Hoyoux ne s'adapte pas aussi heureusement à l'évolution économique défavorable: sans doute parce qu'il produit de la fonte d'affinage, il ne profite pas de la révolte des Pays-Bas. Onze fourneaux y avaient été mis à feu entre la fin du XV^e siècle et 1565 environ. Deux d'entre eux disparaissent en 1548 et 1550: dans ces deux cas – les fourneaux de Raweau et de Trifois, qui utilisent le faible débit de ruisseaux tributaires du Hoyoux – il ne s'agit encore sans doute que d'usines trop peu puissantes pour supporter avec succès la

concurrence d'établissements plus modernes, construits sur le Hoyoux lui-même et disposant par conséquent d'une énergie motrice plus abondante. Mais à partir de 1569, la situation se dégrade sérieusement. On assiste à la réduction rapide du nombre des fourneaux: les années 1569, 1573, 1576, 1580, 1591 et 1596 sont marquées chacune par l'abandon d'un de ces appareils. Au début du XVII^e siècle, trois d'entre eux restent en activité. A leur tour, ils entrent en chômage, l'un en 1615, un autre vers 1640, le dernier enfin, en 1648.

En guise de palliatif à cette régression économique, on s'attendrait à voir le pays de Huy, à l'instar du marquisat de Franchimont, développer son industrie de la tôle battue. Mais là encore, on assiste à un échec. Le déclin de la platerie est plus rapide encore que celui des fourneaux: en 1612, la fabrication de la tôle au marteau a cessé aux bords du Hoyoux.

Une reconversion a pourtant été entreprise, trop timide, en direction d'un secteur d'activité étranger au travail du fer: la papeterie. Entre 1578 et 1680, six usines métallurgiques sont transformées en « moulins à papier ».

Au XVII^e siècle, la région hutoise se limite de plus en plus à l'affinage de la fonte. Après la disparition du dernier fourneau, on compte encore, en 1650, six forges qui importent désormais la matière première dont elles ont besoin. Sans doute sont-ils bien proches, le fourneau de Lovegnée et ceux du comté de Namur, qui les alimentent très probablement. Il n'en reste pas moins que, commençant l'ère des conflits douaniers entre la principauté de Liège et les Pays-Bas, la métallurgie hutoise continue à s'étioler. En dépit des efforts de quelques personnalités entreprenantes – tel Jean Sianne Dupont – elle achève de mourir vers 1730.

MÉTALLURGIE HUTOISE ET FASTE VERSAILLAIS

Au XVII^e siècle, la métallurgie hutoise contribua à sa manière au faste de la Monarchie française. Sur ordre du Roi Soleil, on le sait, une puissante machine hydraulique fut construite à Marly (Bougival) pour conduire les eaux de la Seine jusqu'aux fontaines d'agrément du château de Versailles. Un Hutois, Arnold de Ville, bien introduit à la Cour de France, dirigea le chantier pendant une certaine période et reçut le titre de Gouverneur de la Machine. A Marly, il fit travailler un astucieux mécanicien de Jemeppe-sur-Meuse, Rennequin Sualem. Arnold de Ville commanda par ailleurs à son propre père, Winand de Ville, financier et maître de forges à Huy, une partie des tuyaux de la machine de Marly.

Dans une lettre envoyée de Bougival, le 21 octobre 1681, et adressée à son père, Arnold de Ville écrit à cet égard ce qui suit: *Vous me mandez que Toussain Marson, vostre jeteur (artisan de fonderie) a*

entreprit de jeter (couler) tous mes tuyaux en six semaines; faits y travailler incessamment suivant ce que je vous ay marqué pour les mesures...

Source: Archives de l'Etat, Huy, correspondance d'Arnold de Ville, dépouillée et transcrite par Edmond Tellier.



Section d'un tuyau en fer coulé dans une fonderie hutoise (?) au XVII^e siècle et utilisé par Arnold de Ville lors de la construction de la Machine de Marly. Musée de la Métallurgie, Liège.

DES FORGES SE RALLUMENT; L'APPARITION ET LA GÉNÉRALISATION DU LAMINOIR À TÔLES, 1740-1815

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la clouterie constitue l'activité métallurgique la plus importante du pays de Liège. Elle alimente un grand commerce d'exportation. Chaque année, les marchands liégeois vendent aux Provinces-Unies (les Pays-Bas d'aujourd'hui) en moyenne 7.750.000 livres de clous; ceux-ci ont été fabriqués au moyen de fers en « barres »

Sous l'Ancien Régime, maîtres de forges et travailleurs hutois des métaux étaient regroupés au sein de la corporation des fèvres; ils s'étaient choisis pour patron saint Eloi, l'évêque-forgeron. Statue hutoise (XVIII^e siècle) de saint Eloi, identifié ici par l'enclume et le marteau couronné, l'emblème du métier des fèvres.

Photo ACL, Bruxelles.



ou en « verges » importés du Luxembourg ou du comté de Namur. Lorsque se sont éteintes les forges d'affinage du Hoyoux, le pays de Liège a cessé de produire du fer; il se borne à manufacturer une matière première provenant surtout des Pays-Bas autrichiens. Puis, en 1740, se rallume près de Huy la forge de la Haute Cuvaille, éteinte depuis l'inondation de 1641. Cette initiative reste isolée pendant quarante ans. En 1781 et 1785, deux nouvelles forges sont mises à feu. Cette tentative de restaurer au bord du Hoyoux l'affinage de la fonte est assumée par deux industriels namurois, Nicolas Jaumenne et François-Joseph Dautrebande. Il s'agit pour eux d'écouler l'excédent des fontes produites par les fourneaux du pays de Namur, que les forges locales, trop peu nombreuses, n'arrivent pas à affiner. La tentative de Jaumenne et Dautrebande tourne court. A la fin de l'Empire, vers 1814, il ne subsiste plus qu'une seule de ces trois forges. C'est que vient d'être introduite en terre liégeoise une technique plus prometteuse: le laminage des tôles.

Le principe du laminage est connu depuis le moyen âge au moins; il est appliqué depuis la fin du XVI^e siècle dans les « fenderies », pour la fabrication des « verges » métalliques qu'utilisent les cloutiers et les armuriers. Pourtant, vers 1780 encore, la tôle reste, dans notre région, fabriquée au martinet hydraulique dans les « platineries ».

C'est par la vallée du Hoyoux que la technique de la tôle laminée est introduite au pays de Liège. En 1781 et 1785, les deux premiers laminoirs de la contrée sont installés aux usines de Waldor et de Maaseik. La métallurgie hutoise s'oriente désormais vers un secteur d'activité où elle connaîtra une nouvelle période prospère. A la fin du régime impérial, on dénombre au pays de Huy sept établissements équipés ensemble de huit ou neuf laminoirs. Cette mutation n'est pas propre à la région hutoise; elle s'observe aussi dans les vallées de l'Ourthe et de la Vesdre; elle correspond au souci de pallier la crise qu'a provoquée l'effondrement des ventes de clous dans les ports hollandais. Mais nulle part dans le pays de Liège, cette innovation n'a été aussi

Le fer de voyage

se débite tout en
à la compagnie des Indes orientales ^{qui est établie} Leebandt
à ~~la~~ Hollande ¹⁷¹³
et 7/4 quelquefois — 4/2, 7, 7 f.

la compagnie des Indes orientales est en Zelande
c'est à eux qu'on vend le fer de voyage
et faut qu'il y ait une marque au deux bout de
chaque piece de fer a un pied pres du bout ou emission
a cause que les sauvages ou indiens n'en voudroient
pas acheter si n'estoit pas marquée et ils croyeroient
qu'on les vouloit tromper. La marque est
comme ceci ⊕ ou bien une petite croix
pour la marque je mettrois nos armes ainsi
c'est comme sont les armes de la Compagnie de Zelande

Propositions de marques pour les «fers de voyage» fabriqués au XVIII^e siècle à Huy et destinés à la Compagnie des Indes.

Archives de l'Etat, Huy, Fonds Piette-Dupont, 46.

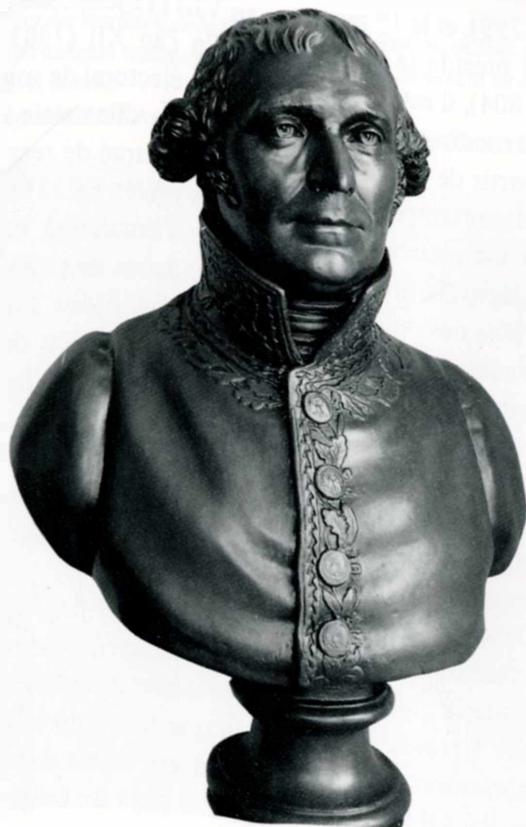
Buste de Nicolas Delloye.

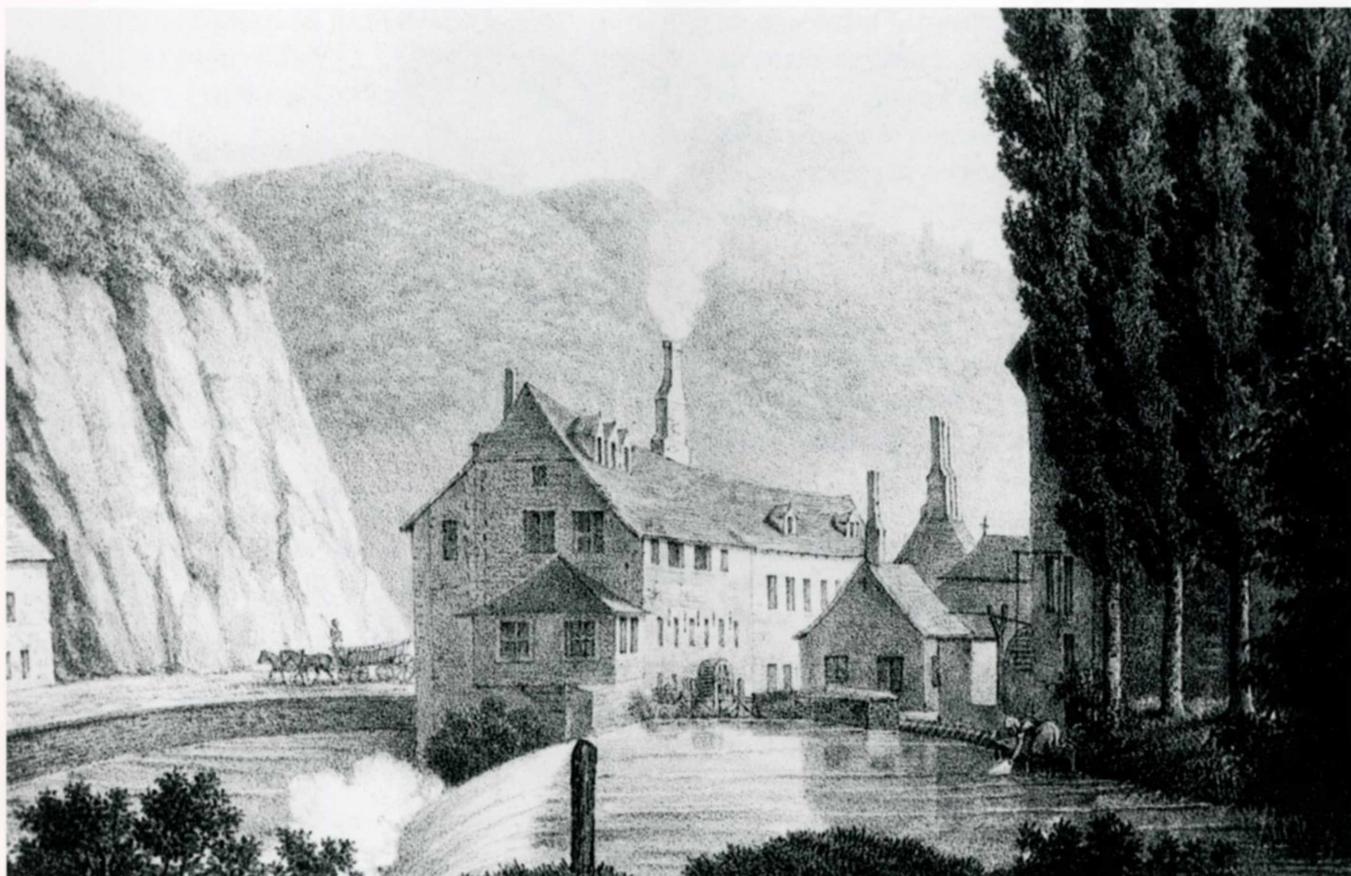
précoce ni aussi considérable sous l'Empire qu'à Huy.

Dans cette expansion, un rôle capital a été joué par un grand capitaine d'industrie, Nicolas Delloye, dont la famille assurera l'avenir de l'industrie hutoise du fer jusqu'à la dernière décennie du XIX^e siècle.

NICOLAS DELLOYE: LA FERBLANTERIE HUTOISE

Né à Huy, où il est baptisé le 11 avril 1755, Nicolas-Aimé-Antoine Delloye appartient à une famille bourgeoise et notable de la ville. Son père Henri (1721-1792) a été bourgmestre à trois reprises. Les Delloye sont intéressés à l'industrie du papier; ils possèdent diverses papeteries: Landrecy en 1697, Bouyart en 1704, Chinet en 1754. Nicolas a quarante ans au moment de l'annexion à la France du pays de Liège. Dès lors, il s'intéresse aux affaires municipales. Entre le 1^{er} floréal an VII (20 avril





Le coup d'eau de la Mostée et la ferblanterie Nicolas Delloye. Gravure de Madou (1825).

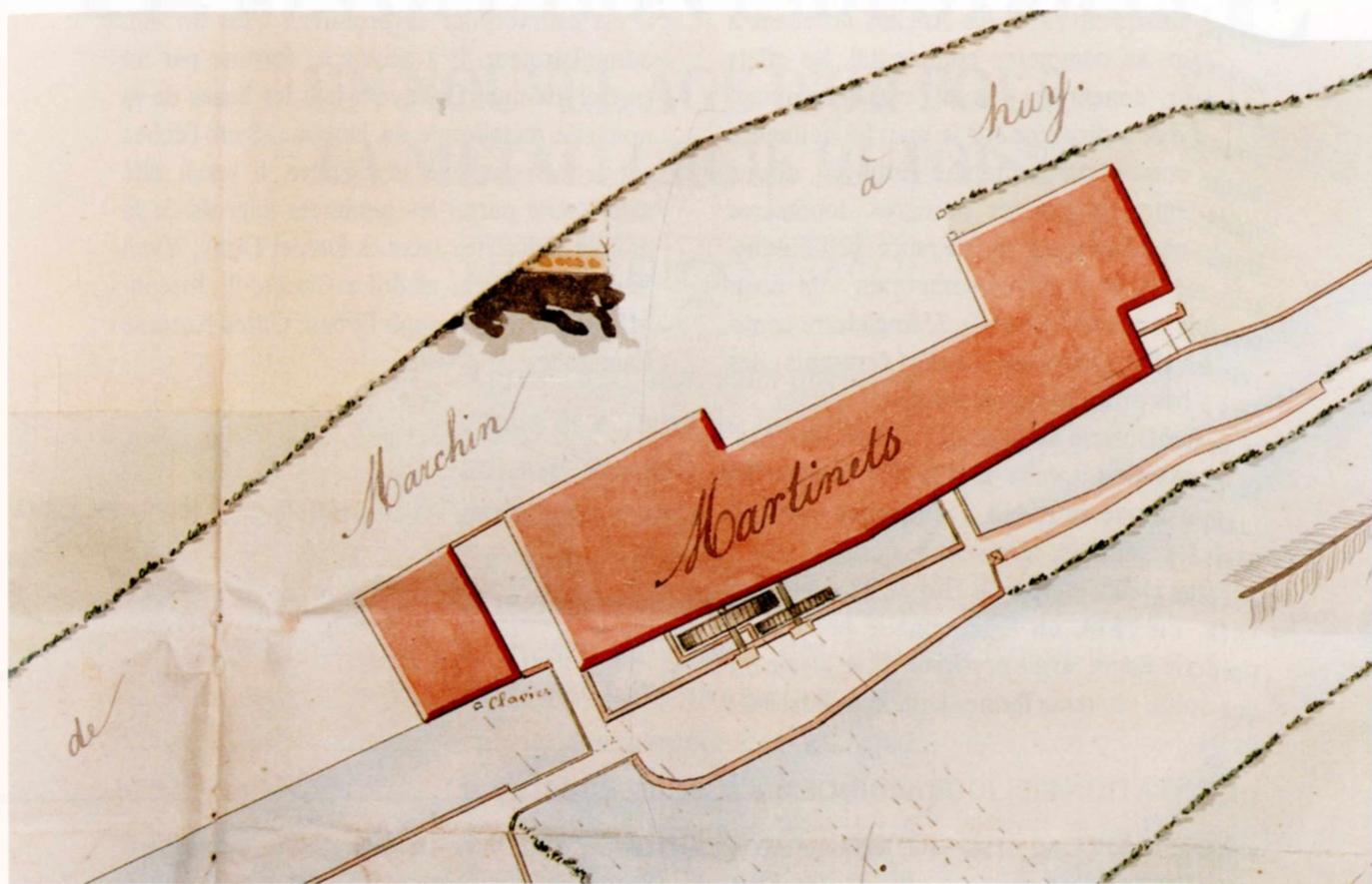
Collection D' Henry Prévot, Huy.

1799), et le 1^{er} messidor an VIII (19 juin 1800), il préside la municipalité. En l'an XII (1803-1804), il est intégré au collège électoral de son arrondissement. Il est maire de sa ville natale à partir de 1809. En 1810, il est chargé de remplacer temporairement le sous-préfet. En 1811, il est membre de la société d'Emulation de Liège, qui groupe sous la présidence du préfet l'élite des notables du département. Fidèle à la tradition familiale, il exerce la profession de papetier. Il possède à la fin de l'Empire les papeteries de Waldor, de Bouyart et de La Mosteye. Il y produit en moyenne près de soixante tonnes par an. Il est le second en importance des fabricants de papier du département.

Delloye fait mieux encore: il installe dans la vallée du Hoyoux l'une des premières, et sans doute la plus importante ferblanterie de l'Empire français. C'est en vain que jusqu'alors la fabrication du fer blanc avait été tentée dans les Pays-Bas méridionaux et le pays de Liège.

Cette industrie s'est longtemps heurtée à des handicaps insurmontables. Les tôles disponibles dans nos régions, fabriquées au martinet, n'offraient aucune des qualités requises par l'étamage: une épaisseur faible et constante, une surface bien lisse. L'étain, faute de gisements locaux, devait être importé, ce qui grevait le prix de revient. Productrice de ce métal, avantagée par son avance technique, l'Angleterre imposait sans problème sa suprématie. Dans la décennie 1779-1788, elle exportait chaque année à destination des Pays-Bas méridionaux, en moyenne 382.931 feuilles simples et 21.354 feuilles doubles de fer étamé. Depuis 1760 au moins, ce commerce n'avait cessé de progresser. Le royaume de France était logé à la même enseigne.

Après l'instauration du blocus continental en 1806, Delloye comprend que les circonstances sont favorables à l'implantation sur le continent de l'industrie du fer blanc. La concurrence anglaise est éliminée; sur place, des laminoirs à cylindres fournissent désormais des tôles propres à l'étamage. Delloye est propriétaire des usines de Waldor, Maaseik, Landrecy



Situé sur le Hoyoux, en bordure du chemin de Marchin à Huy, à Landrecy-Huy, voici le bâtiment des martinets de la fabrique Nicolas Delloye, d'après un plan de 1820.

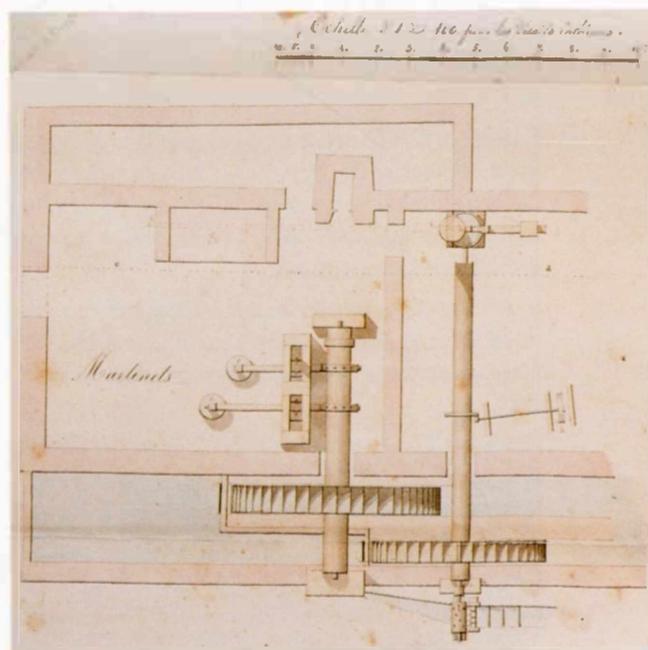
Archives de l'Etat, Liège, C.3.7/52, Dossier Veuve Nicolas Delloye, 1820.

Plan des martinets de la fabrique Nicolas Delloye, de Huy. Ces marteaux hydrauliques traitaient les déchets de tôles provenant de la ferblanterie de la Mostée.

Archives de l'Etat, Liège, C.3.7/52, Dossier Veuve Nicolas Delloye, 1820.

et du Grand Moulin qui ont été équipées de laminoirs entre 1781 et 1804. En 1806, il aménage une ferblanterie à La Mosteye, pour y traiter les tôles de ses propres usines. Il ne tarde pas à obtenir des produits de grande qualité. En 1807, un rapport élogieux est adressé à Paris, au ministre de l'Intérieur, qui accorde à l'industriel hutois une subvention trimestrielle. Ce financement favorise l'essor de l'établissement. La production s'accroît: 1.800.000 feuilles en 1811, 2.475.000 en 1813. La ferblanterie occupe trois cents ouvriers, les laminoirs une cinquantaine d'hommes.

Le produit brut de ses usines est évalué en 1812 à 1.590.000 francs. Delloye est alors le patron métallurgiste le plus important du département, après William Cockerill.



Mais, lorsqu'en 1815, les Anglais accèdent à nouveau au commerce continental, les effets de leur concurrence sont catastrophiques. Faute d'être protégée sur le marché hollando-belge comme sur le marché européen, désormais entravée par les barrières douanières dans ses échanges avec la France, cette industrie reçoit, écrit un contemporain «un coup terrible et presque décisif». L'Angleterre continue en effet à disposer d'atouts écrasants: des fers à bas prix, des mines indigènes d'étain.

A la ferblanterie de Nicolas Delloye, en 1816, la production tombe à 405.000 feuilles; la main-d'œuvre se réduit à cinquante ouvriers. Mais les laminoirs survivent à la crise.

Nicolas Delloye meurt à Huy le 22 décembre 1818. En 1814, un fonctionnaire hollandais, Frédéric Papin, avait porté sur lui le jugement que voici: «homme ferme, actif, mais irascible,

il est estimé pour sa probité...; c'est un bon administrateur. Il a acquis sa fortune par un travail assidu». Delloye a jeté les bases de la nouvelle métallurgie du Hoyoux. Sans l'échec sur lequel s'achève sa carrière, il serait cité sans doute parmi les pionniers liégeois de la grande industrie: Jacques-Daniel Dony, Yvan Simonis, William et John Cockerill, Joseph-Michel et Henri-Joseph Orban, Gilles-Antoine Lamarche.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

BOGAERT-DAMIN A.-M., *L'industrie du fer du XVI^e siècle à 1815*, Gembloux, 1977.

CAULIER-MATHY N., *Statistiques de la province de Liège sous le régime hollandais*, Louvain-Paris, 1962.

DISCRY F., «Notice et documents sur les relations entre Anvers et Huy au XVI^e siècle», dans *Annales du Cercle Hutois des Sciences et des Arts*, 25, 1957, pp. 186-212.

DISCRY F., *L'ancien bassin sidérurgique du Hoyoux (du XV^e au XVIII^e siècle)*, Heule, 1970.

HANSOTTE G., «Contribution à l'histoire de la métallurgie dans le bassin du Hoyoux aux temps modernes: l'évolution du paysage industriel; les usines», dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, 80, 1967, pp. 59-90.

HANSOTTE G., «L'implantation géographique de l'industrie métallurgique des Pays-Bas et du pays de Liège, et son évolution aux temps modernes», dans *Implantations industrielles, mutations des sociétés et du paysage*, Bruxelles, 1986, pp. 139-149.

HANSOTTE G., *La métallurgie et le commerce international du fer dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1980.

HANSOTTE G., «La métallurgie wallonne au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle: essai de synthèse», dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, 84, 1972, pp. 21-42.

HANSOTTE G., «Pays de fer et de houille», dans *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire, économies, sociétés. Tome I: Des origines à 1830*, Bruxelles, 1975, pp. 269-293.

HANSOTTE G., «Une ère de prospérité économique», dans *La Belgique française, 1792-1815*, Bruxelles, 1993, pp. 199-227.

JORIS A., *Huy, ville médiévale*, Bruxelles, 1965.

JORIS A., «Destin de Huy. Les grandes étapes de l'évolution d'une ville mosane», dans *Annales du Cercle Hutois des Sciences et des Arts*, 29, 1975, pp. 11-31.

LEBRUN P., BRUWIER M., DHONDT J., HANSOTTE G., *Essai sur la révolution industrielle en Belgique, 1770-1847*, Bruxelles, 1979.

MORSA D., «Une croissance manquée: Huy (1600-1800): quelques hypothèses sur son effondrement économique», dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 59, 1981, pp. 325-375.

THOMASSIN L.F., *Mémoire statistique du département de l'Ourthe*, s.l.n.d.

L'industrie hutoise du papier a été évoquée à plusieurs reprises dans le texte qui précède. La papeterie du Hoyoux est encore mal connue; on pourra néanmoins consulter: DE MELOTTE A., *L'histoire du papier depuis ses origines dans les provinces belges. Notices relatives au concours organisé par la société libre d'Emulation de Liège*, Liège, 1930; RAMELOT R., «L'industrie du papier sur le Hoyoux inférieur. Du "grand moulin à papier" à "Intermills"», dans *Annales du Cercle hutois des Sciences et des Arts*, 36, 1982, pp. 144-196.

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

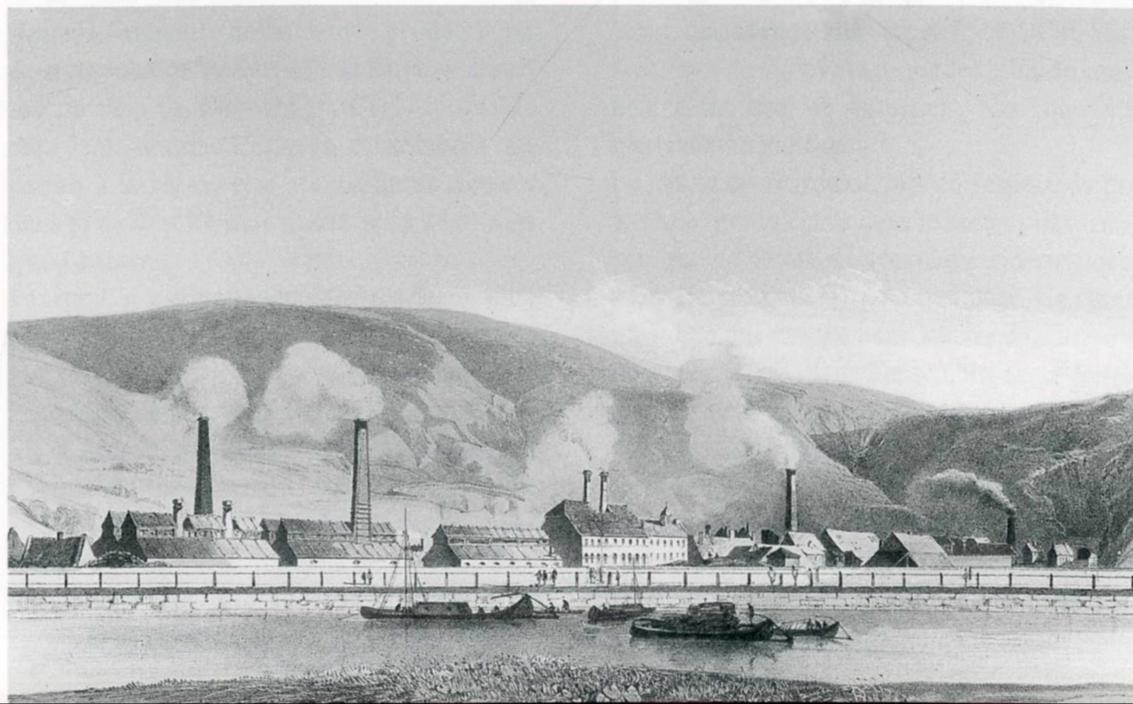
UN NOUVEL ÂGE D'OR POUR LA MÉTALLURGIE HUTOISE

XIX^e - DÉBUT XX^e SIÈCLE

Après 1830, non sans quelques essais et erreurs, la métallurgie hutoise connaît une nouvelle expansion, sous l'effet de la Révolution industrielle. Certes, la région hutoise ne réussit pas à se hisser au niveau des puissants pôles de production sidérurgique européens. C'est que les Hutois, forts d'une culture économique originale, ont mis davantage sur la qualité et la spécificité de leurs produits que sur un productivisme sans frein.

Et en ce domaine,
ils ont excellé.

*L'usine à zinc de Corphalie, en bordure de Meuse, entre Huy et Ampsin.
Gravure extraite de « La Belgique industrielle », 1852.*



LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Le premier et le plus grand des facteurs de la révolution industrielle fut le développement de la machine à vapeur. Cette invention, due à James Watt, permit de transformer l'énergie thermique en énergie mécanique. Elle fut utilisée d'abord dans les mines pour pomper l'eau, puis dans les usines textiles. Les autres inventions importantes de cette époque furent le métier à tisser mécanique, la machine à vapeur mobile et le chemin de fer.

Après 1830, on assiste à une véritable explosion industrielle. Les usines se multiplient, les villes s'agrandissent, et la production augmente considérablement. Cependant, cette croissance s'accompagne de graves problèmes sociaux et environnementaux. Les conditions de travail sont souvent déplorables, les salaires faibles, et la pollution s'accroît. Ces tensions mènent à l'émergence de mouvements sociaux et politiques qui cherchent à améliorer le sort des ouvriers.

Les historiens ont souvent souligné le rôle crucial de l'Angleterre dans le développement de la révolution industrielle. Ses ressources naturelles, notamment le charbon et le fer, ainsi que son système juridique et politique favorables à l'investissement, ont permis à ce pays de prendre l'avance. Cependant, d'autres pays, comme la France, l'Allemagne et les États-Unis, ont également connu une phase industrielle, bien que souvent avec un retard par rapport à l'Angleterre.



UNE CULTURE ÉCONOMIQUE ORIGINALE

MICHEL ORIS

Grâce à des personnalités comme Jau-menne, Dautrebande, Bastin et surtout Nicolas Delloye, la région de Huy a participé activement aux premiers pas de la Révolution industrielle, à la fin du XVIII^e et au tout début du XIX^e siècle. Entre 1820 et 1850, un écart décisif se creuse entre le bassin de Liège et celui du Hoyoux. C'est au cours de ces trente années que l'agglomération liégeoise s'affirme comme le plus important pôle de production sidérurgique du continent, alors que sur les bords de la rivière la plus torrentueuse de Belgique, le long de «l'agglomération des Forges» qui s'étend de Régissa au faubourg Sainte-Catherine, une tradition industrielle séculaire donne toute les apparences d'un étiolement, d'une marginalisation qui s'est prolongée jusqu'à nos jours.

Cette vision classique de l'histoire économique hutoise à l'époque contemporaine exige d'être nuancée de manière très simple, par la seule remise en cause de la croissance quantitative comme un idéal. Dans cette contribution, nous n'éluiderons pas les réalités d'un développement modeste et périphérique, mais grâce à des recherches récentes, nous essayerons de montrer qu'il a résulté d'une adaptation constructive bien plus que d'une soumission aveugle aux contraintes économiques et spatiales. Dans leur expansion au cours du XIX^e siècle, à l'encontre de la logique productiviste de la Révolution industrielle, le Hoyoux et surtout la ville de Huy ont privilégié la qualité dans leurs options tactiques, et ces choix ont permis à la région et à ses habitants d'entrer dans la modernité sans fracas, mais aussi sans trop de tracas.

Pourtant, il a quand même fallu la leçon d'un échec cinglant pour que les maîtres de forges hutois prennent pleinement conscience des nouvelles logiques économiques. Fin 1836, il n'y a encore que quatre hauts fourneaux au coke dans la province de Liège mais onze sont en construction. L'objectif principal de l'association initiée par le fils aîné de Nicolas Delloye, Clément (1782-1845), avec ses frères et

ses alliés de la famille Dautrebande, était de participer à ce mouvement général de modernisation. Ils fondent en 1837, la *S.A. des Forges et Laminoirs du Hoyoux*. Bien que John Cockerill en personne ait été associé à l'aventure, elle se clôtura par un aveu de faillite dès 1842, en raison de la méfiance des investisseurs. En 1850, toujours dans l'espace liégeois au sens large, sur 25 hauts fourneaux au coke, 24 sont localisés à Seraing, Ougrée, Tilleur et Grivegnée.

RÉORIENTATION DE LA PRODUCTION : LES LAMINÉS

Incapables de résister à cette concurrence, les dernières forges au bois hutoises sont fermées entre 1851 et 1854. Cet abandon d'outils s'inscrit dans une stratégie globale de réorientation de la production. En 1850, les six affineries et les quatre fours des bords du Hoyoux utilisent toujours le charbon de bois. Le façonnage proprement dit est assuré par dix trains de laminoirs, alors qu'il y en avait déjà huit à neuf en 1815. Des outils plus archaïques, cinq marteaux et sept martinets, complètent le portrait d'une structure peu évoluée. Dix ans plus tard, il y a de six à huit cubilots et quatre fours à puddler pour traiter une fonte dite de seconde fusion, fabriquée à Liège ou dans le Hainaut et importée, grâce à la dorsale ferroviaire wallonne qui dessert Huy à partir de 1850. Surtout, il y a au moins vingt-quatre trains de laminoir alors que ne subsistent plus que dix marteaux ou martinets.

Le bassin du Hoyoux a pris en l'espace de dix ans une option claire dans le secteur des laminés qui, en terme de technique sidérurgique, s'associe naturellement au puddlage. Ce choix lui assure une avance nette sur ses concurrents puisqu'en 1862, dans l'ensemble de la Belgique, il y a encore 69 martinets et 42 marteaux à platiner pour seulement 35 laminoirs. La métallurgie hutoise va dès lors bénéficier d'un développement périphérique, dans un rôle de stricte sous-traitance, en produisant des fers finis ou semi-finis à partir d'une fonte élaborée

dans les grands pôles de la Révolution industrielle. C'est en soi un succès indéniable, car la plupart des régions traditionnelles de la vieille sidérurgie wallonne n'ont pas eu la volonté ou la possibilité de reconvertir leurs outils, qui ont tous fermé leurs portes les uns après les autres, surtout dans les années 1860.

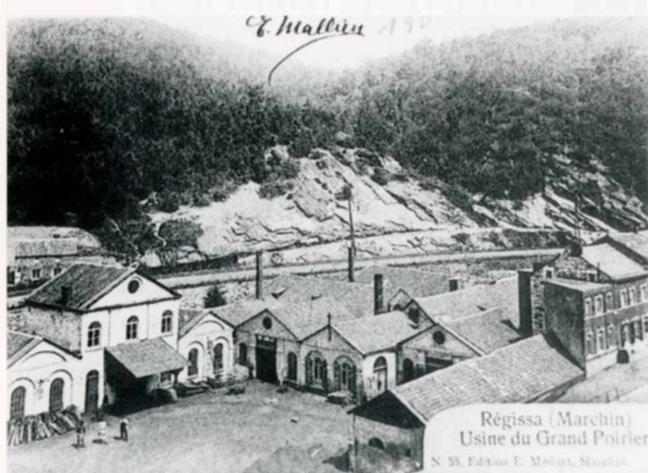
L'initiative de Dautrebande et Bastin, quand ils ont introduit précocement les laminoirs, vers 1790, a été décisive. Elle a évité aux rives du Hoyoux inférieur la destinée du Luxembourg, grâce à une exploitation prompte et décidée de

1873, une crise brutale amorce une longue dépression. Même si le choc immédiat est rude, les laminoirs hutois maintiennent dans l'ensemble leurs positions en profitant de la bonne tenue sur le marché de leur spécialité, la tôle fine. Les outils sont même modernisés et complétés entre 1876 et 1881. La substitution du fer par l'acier, moteur de la relance économique, est entamée rapidement. En 1890, le nombre d'ouvriers engagés atteint un maximum de 1.220.

L'organisation de cette main-d'œuvre est restée très traditionnelle tout au long du XIX^e siècle. Les usines comptent de 20 à 300 employés au maximum, répartis en petites équipes dont la hiérarchie est déterminée par la force physique, mais aussi par l'expérience. Dans ces milieux, l'acquisition des qualifications pratiques, de celles qui permettent à des travailleurs d'élite de repérer à l'œil le moment exact où il faut « saisir » la tôle, c'est l'affaire d'une vie qui débute dès l'adolescence par l'apprentissage, puis voit l'ouvrier gravir peu à peu les échelons, jusqu'au sommet ou aux limites fixées par ces aptitudes. Ce type de structure est, on le conçoit sans peine, extrêmement conservatrice, car l'introduction de techniques nouvelles en détruit la hiérarchie interne, et y substitue souvent le pouvoir extérieur de cadres et de contremaîtres délégués par les patrons.

Or l'expérience hutoise, en particulier dans les laminoirs du Hoyoux, a été avare de changements brutaux. Comme leurs travailleurs, leurs outils de production s'inscrivent dans le droit fil des traditions de l'Ancien Régime. Le site des laminoirs a en général une vocation industrielle depuis le XVI^e siècle, et dans ce « monde plein » cette rue d'usines qu'est la vallée encaissée du Hoyoux inférieur, les possibilités d'expansion ont très rapidement été saturées. Aussi Delloye-Matthieu a-t-il trois sièges, Dufrenoy-Delloye entre sept et huit. Ces deux firmes ne constituent pas de solides et importantes entreprises industrielles. Ce ne sont que des associations de P.M.E. sous une autorité commune, qui ne permettent pas de réaliser de véritables économies d'échelle, en matière de personnel, de stocks, d'outils, etc. Elles persistent en outre durant tout le XIX^e siècle à utiliser la rivière

Les tôleries du Grand Poirier à Régissa-Barse, dans la vallée du Hoyoux.



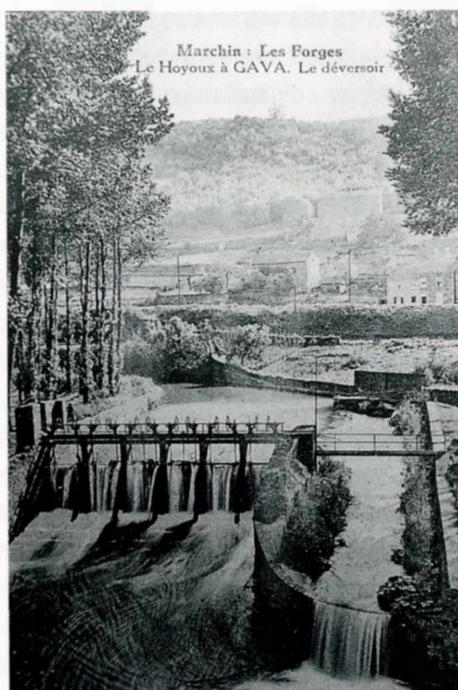
ce potentiel par les fils et petits-fils de Nicolas Delloye. Seul parmi une douzaine de sites d'exploitation, celui de Régissa leur échappera en 1863 pour passer entre les mains d'un négociant bruxellois, François Sillyé-Pauwels, puis d'un groupe de capitalistes.

UNE GESTION TRADITIONNELLE

Dans les années 1860, l'emploi varie entre 440 et 540 individus qui usinent entre 5 et 7.000 tonnes de tôles et fers finis divers, soit à peine 2 à 3% de la production belge. Au début des années 1870, un ensemble de facteurs crée une hausse spectaculaire de la demande et des prix à l'échelle internationale. Sur les bords du Hoyoux, les usines métallurgiques en profitent pleinement. Entre 1870 et 1873, le nombre d'ouvriers engagés double. Sur le même laps de temps, le tonnage produit quintuple et atteint 4 à 5% des fers finis fabriqués en Belgique. En

comme seule source d'énergie, alors que partout ailleurs la machine à vapeur a pris le relais.

Equipées de roues hydrauliques actionnant leur machinerie, les usines du Hoyoux persistèrent à utiliser la rivière comme principale source d'énergie durant une bonne partie du XIX^e siècle mais cet archaïsme n'a pas nui à la qualité technique de leur production. Ici, vanne sur le Hoyoux à Gava-Marchin.



UNE RÉPUTATION INTERNATIONALE

La réputation acquise par ces usines n'en est que plus remarquable. Il est frappant de constater combien, dans les témoignages des contemporains, le bassin du Hoyoux est surestimé. Il n'est guère de survol de l'industrie belge qui lui compte ses louanges, alors qu'en termes de volume de production, sa contribution est minime. Ces jugements flatteurs sont facilités par l'association de la région à un seul produit bien spécifique, et justifiés par la qualité remarquable de ce dernier: la tôle fine. Les industriels locaux ont bâti leur image de marque lors de ces festivités où le siècle chante sa gloire, les expositions nationales, qui deviennent universelles à partir de 1850. Les laminoirs, mais aussi les papetiers Godin, consentent de gros efforts pour y présenter leurs plus belles réussites.

A Paris en 1867 par exemple, un rapport cite Delloye-Matthieu « pour sa belle collection de

tôles fines (...). Sillyé-Pauwels, qui expose une tôle polie au bois de 2,07 m de long, 0,72 m de large sur trois quarts de dixième de millimètres d'épaisseur, pesant 585 grammes au mètre carré (...); une tôle en acier Bessemer de 2 m sur 1 et 1,45 dixième de millimètre d'épaisseur, pesant au mètre carré 3,6 kg».

A une époque où les jurys ne bradaient pas encore les récompenses, Delloye-Matthieu a reçu une médaille d'or à Londres en 1852 et 1862, à Paris en 1867 et 1878, à Anvers en 1885, et une grande médaille d'honneur à Paris à nouveau en 1855. Sillyé-Pauwels a reçu une médaille de bronze en 1867, Régissa une d'argent en 1878 et Dufrénoy-Delloye une en or à Amsterdam en 1883. Encore cette liste n'est-elle certainement pas exhaustive! Ces succès influencent naturellement les acheteurs potentiels, que l'on ne trouve jamais aussi concentré que durant les expositions universelles. C'est essentiel pour une industrie dont tous les témoignages attribuent la croissance, à partir de 1855 environ, à ses exportations, à sa conquête des marchés étrangers.

Certes, les tôles du bassin du Hoyoux sont chères, mais leur réputation internationale compense largement ce surcoût. L'archaïsme des structures de production est le fondement d'une tactique commerciale. Soutenu par leurs patrons qui font de la qualité un idéal d'entreprise, les ouvriers réalisent dans la continuité des traditions artisanales un travail très soigné, très fin, qui les valorise et en fait des travailleurs d'élite, un cran au-dessus de leur condition de prolétaires. Précisément parce que la logique dominante de la Révolution industrielle est radicalement différente, orientée vers la rationalisation d'une production de masse, les laminoirs ont pu occuper sur les marges un créneau modeste mais parfaitement adapté à leur potentiel humain et technique.

COCKERILL: UNE ENTREPRISE HUTOISE ?

Un dernier élément démontre d'ailleurs de manière décisive que l'archaïsme ne fut qu'une tactique. Charles Delloye-Matthieu (1816-1896), à l'époque où son père Clément tentait

en vain d'installer à Huy un haut fourneau moderne, est remarqué par John Cockerill en personne, qui se l'attache, le forme et l'envoie même en voyage d'études en Angleterre. Il semble que ce fut l'origine des prises de participation dans la société anonyme fondée après la mort du grand pionnier anglais pour reprendre ses établissements. Commissaire en 1866, administrateur à partir de 1869, directeur général en 1886-1887, Delloye-Matthieu devient président du conseil d'administration en 1889. Il y côtoie plusieurs de ses parents, notamment les Dodémont et les Dufrenoy, ainsi que des membres du clan Godin-Preud'homme. Il n'est pas exagéré de dire que dans le dernier tiers du XIX^e siècle, Cockerill fut une entreprise hutoise...

Avec son frère Clément Delloye-Tiberghien (1813-1897), établi comme banquier à Bruxelles, Charles s'était aussi associé dès 1853 à la formation de la *S.A. des Hauts Fourneaux et Laminoirs de Montignies-sur-Sambre*, fondée à partir de 1836 par Pierre Champeaux-Chapel. Ils en deviennent les seuls propriétaires en 1877. Il est clair que ces participations dans deux sociétés qui comptèrent parmi les pionnières de la Révolution industrielle en Belgique, ont permis aux Delloye d'accéder aux techniques sidérurgiques les plus modernes. Elles indiquent aussi que leurs moyens financiers étaient en tout état de cause importants.

Il en découle une double conclusion. D'une part, on ne peut plus douter que l'archaïsme des établissements du Hoyoux ait été volontaire. D'autre part, il est vain de considérer que la sidérurgie hutoise fut dépendante à partir des années 1850 des producteurs de fonte liégeois et hainuyers, puisque des capitaux locaux dominaient au moins deux de ces derniers, et non des moindres. Ce serait d'autant plus vain que, alors que l'essentiel de ses intérêts est ailleurs, une personnalité comme Charles Delloye-Matthieu n'en reste pas moins fidèle à sa ville et à sa région.

Il est significatif que cet homme ambitieux et d'une activité débordante n'ait rien eu de plus pressé que de reconstituer le patrimoine perdu après la faillite de son père en 1842. C'est sur

cette base qu'à Huy et Marchin, il a bâti une firme à laquelle il a donné son nom et celui de sa famille, bien qu'elle soit loin d'être son plus beau titre de gloire dans le monde industriel et financier. C'est là aussi qu'il s'implique dans la vie culturelle, sociale et politique, et c'est de Huy qu'il est bourgmestre durant près de vingt ans, de 1859 à 1878, et non de Seraing ou de Montignies-sur-Sambre.

Sa gestion des affaires locales fut l'écho parfait de ses choix économiques. Avec la Promenade de l'Île, le quai Dautrebande, le square Parnajon, le Quadrilatère, le Palais de Justice, il a visé à embellir la ville et à en accroître le prestige, à offrir au public le décalque des châteaux et des villas somptueuses entourées de parcs, que lui-même et les membres de sa famille s'étaient offerts. Et tout cela a été réalisé sans détruire par de vastes percées le tissu urbain ancien et son charme brouillon. En somme, en ce domaine aussi, Delloye-Matthieu a privilégié une certaine forme de qualité de vie, conforme aux idéaux bourgeois de son temps. Car s'il fut d'évidence une forte personnalité, il n'est que le plus éminent des représentants des grandes familles qui ont monopolisé le pouvoir à Huy aussi longtemps que le régime censitaire a duré.

LES LIENS SE DISTENDENT

Il est malaisé de comprendre les raisons d'un divorce qui, de toute façon, fut progressif. Il est clair que le lien puissant entre la région et les grands industriels qui en furent originaires, était la famille. Or, à partir d'un fondateur, de générations en générations, les liens se diluent, et avec eux « l'idéal de citoyenneté ». Quand Delloye-Matthieu meurt en 1896, un seul fils, Emile (1849-1926), figure parmi ses héritiers. Il côtoie deux beaux-frères, Jules Dodémont (1831-1898) et Charles Wilmotte (1843-1909), un neveu, Georges Dodémont (1861-1944), une nièce, Marie (1868-1946), qui épousera quelques années plus tard le comte Adrien de Meeus d'Argenteuil, et le mari d'une autre nièce, Edmond Dresse (1870-1940). L'unité de tout ce petit monde est conjecturale, et d'évidence, les liens sentimentaux avec une firme

appelée Delloye-Matthieu ou avec une ville de Huy où la majorité d'entre eux n'habite plus, sont au mieux ténus.

Le facteur politique a pu jouer aussi. Battu aux élections communales, marginalisé au sein du parti libéral local par les progressistes, confronté aux premiers mouvements ouvriers socialistes qui remettent en cause l'ordre paternaliste auquel il était attaché, Charles Delloye en a peut-être conçu du dépit. L'attrait de bénéfiques plantureux n'a certainement pas non plus été négligeable dans la multiplication, à partir des années 1880, des investissements d'origine hutoise vers l'étranger. Les décrire serait déborder du cadre de cette introduction, mais il n'est pas pour autant inutile de rappeler que Delloye-Matthieu, encore lui fut, à la fin de sa vie, un des plus importants initiateurs de la sidérurgie russe, le pionnier des énormes transferts belges vers l'Empire du Tsar.

L'industrie a souffert de ces exportations massives de capitaux. Le vieillissement des outils a été la base de la crise structurelle profonde de la sidérurgie wallonne. Les laminoirs du Hoyoux n'ont pas fait exception, puisque aucun investissement important n'y a été réalisé de 1881 à 1914. L'emploi y a diminué à partir de 1890 et le bassin a maintenu la production de tôles en fer alors que ce produit était en train de se marginaliser sur les marchés. Seules les Tôleries Delloye-Matthieu ont continué à développer l'option acier. Cet élément, ainsi que les liens avec Cockerill, qui ont fini par déboucher sur une récente fusion, ont permis à cette firme de mieux résister aux crises que les Laminoirs de Régissa et Dufrenoy-Delloye, qu'elles ont absorbés respectivement durant l'entre-deux-guerres et en 1952.

LA MÉTALLURGIE LÉGÈRE

Au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale, la métallurgie légère a pris le relais avec un évident succès et permis aux « hommes du fer » de connaître leurs plus belles heures. Au milieu du siècle, en 1846, le premier recensement ne compte sur le territoire de Huy que 231 métallurgistes travaillant en ateliers, soit moins d'un cinquième de la main-d'œuvre

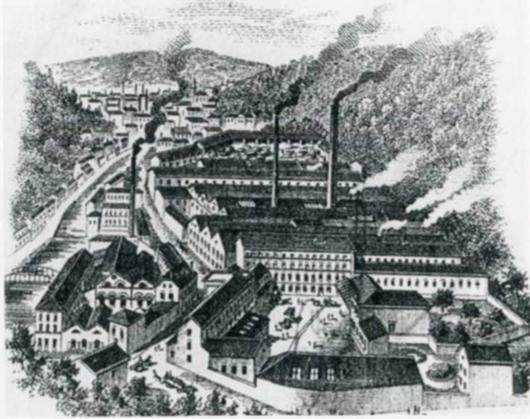


Les liens entre les grandes familles hutoises ont favorisé le développement de solidarités entre les entreprises locales. Ici, des membres de la famille Delloye et Vierset dans le parc du château de Saint-Vitu, avant 1914. La voiture à l'arrêt a été fabriquée dans les ateliers du Hutois, Jules Springuel, constructeur de châssis automobiles célèbres entre 1907 et 1914.

industrielle. La majorité d'entre eux sont alors de petits façonniers, des serruriers, poêliers, ferblantiers, chaudronniers, etc. En 1910, le travail du métal est devenu la première branche d'activité urbaine. Quelque 1.639 personnes réparties en 57 établissements œuvrent dans ce secteur qui rassemble à peu près 40% des ouvriers de la ville. Les laminoirs, surtout concentrés sur Marchin et Vierset-Barse, ne mobilisent que 58 travailleurs. La toute grande majorité est engagée dans la ferronnerie, la construction mécanique, la fabrication d'ustensiles de ménages, de poêles, etc.

A son image, ce secteur a des origines composites. Bien que l'ensemble du secteur hutois des métaux se soit situé en aval dans le processus de production, sans contrôle apparent sur ses premières étapes depuis l'échec des tentatives d'acclimatation du haut fourneau au coke, les fonderies traditionnelles ont néanmoins survécu en se spécialisant dans la fonte de seconde fusion et la fabrication de produits finis. Elles trouvent un premier débouché dans la construction mécanique. Jean-Baptiste Berbuto semble avoir été le premier à associer une fonderie à un atelier de mécanique au milieu des années 1840.

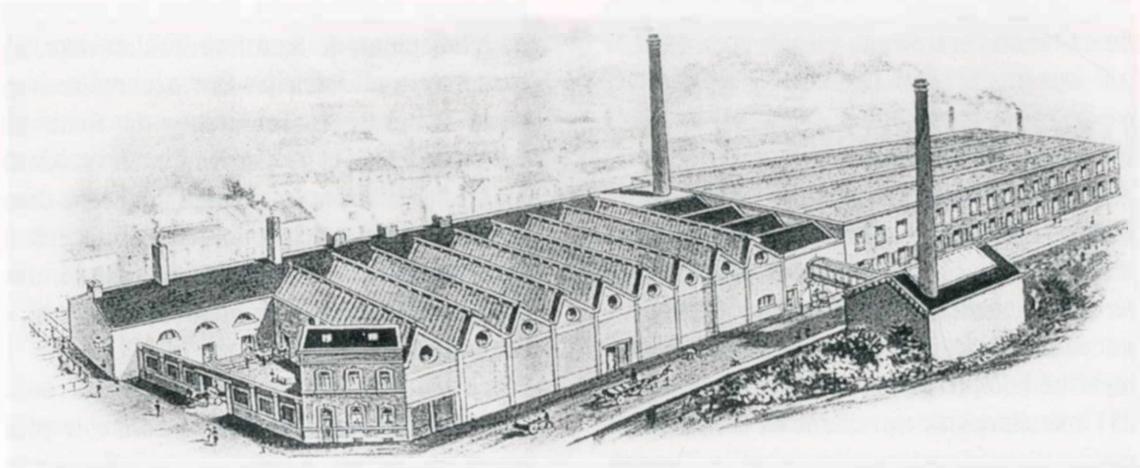
Entre 1866 et 1880, cinq à six tentatives sont faites en ce sens. Celle qui a connu le plus grand succès est le fait du duo formé par



Siege de Chiné-Huy de la papeterie Godin. L'exceptionnelle prospérité de l'entreprise au XIX^e siècle enrichit le groupe familial qui la dirigeait et cette fortune fut, entre autres, utilisée pour créer plusieurs usines métallurgiques: Emile Preud'homme, gérant-adjoint de la papeterie, fonda à Huy, une fabrique de boulons et de rivets et Joseph-Jules Preud'homme-Prion, un atelier de fabrication de moteurs à vapeur et de moteurs électriques.

Dautrebande et l'ingénieur Thiry. Née en 1855 quand Dautrebande a abandonné le laminage, elle laissera elle-même place à la *Société Thiry et Cie* en 1890. A partir de 1858 au moins, cet établissement se spécialise dans la fabrication des machines pour papeterie. Au départ, les Godin accueillent cette initiative avec bienveillance et prudence. Dans un premier temps, ils préfèrent continuer à acheter leurs « continues à papier » à des firmes étrangères réputées, mais ils sont heureux de disposer sur place de techniciens locaux qui leur évitent de devenir esclaves de leurs fournisseurs, en particulier

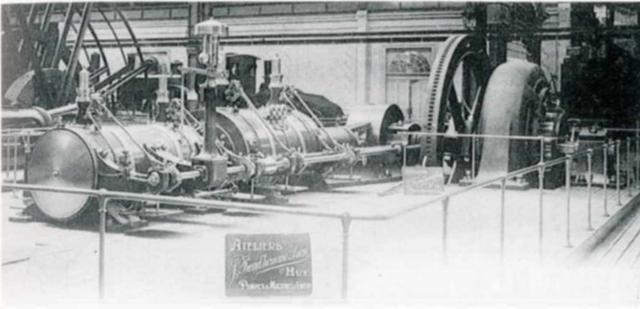
Vue générale des Boulonneries Preud'homme, érigées entre le Hoyoux et la rue Aripette, en 1868. Extrait d'un prospectus.



pour la maintenance de mécaniques particulièrement complexes.

Bien au-delà du cas de Huy, ce type d'intérêt des grandes entreprises a été un des facteurs d'apparition fréquent d'une construction mécanique stimulée par ses relations privilégiées avec l'une ou l'autre firme importante. C'est pourquoi, à partir de 1873, non seulement les Godin leur achètent de l'équipement, mais ils soutiennent Dautrebande et Thiry lors de l'exposition universelle de Paris en 1878, où ils remportent une médaille d'or, et encore à Bruxelles en 1881. Ce genre d'assistance n'est pas que intéressée. Il est clair que le jeu des relations, et en particulier la forte endogamie matrimoniale au sein des grandes familles hutoises, a favorisé le développement de solidarités entre les entreprises locales. Au début du XX^e siècle, c'est tout naturellement à son cousin Preud'homme-Prion (1864-1934) que Armand Preud'homme (1860-1928) commande les machines-outils dont il a besoin pour la fabrique de boulons fondée par son père Emile (1822-1886) en 1868.

Ces enfants et petits-enfants de Julie Godin-Preud'homme (1797-1873) illustrent un autre aspect de la dilution du capital familial d'héritage en héritage. Il y avait déjà 9 héritiers pour se partager le capital des Papeteries Godin en 1868, 27 en 1898 quand elles deviennent une société anonyme. Soit qu'un 9^e puis un 27^e des bénéficiaires leur ait semblé insuffisant pour « tenir leur rang », soit pour échapper au désœuvrement puisqu'un gestionnaire extérieur dirige la firme depuis 1868, plusieurs d'entre eux ont développé des initiatives nouvelles qui



Groupe électrogène des ateliers J. Preud'homme-Prion, exposé à Bruxelles en 1910.

ont parfois, mais parfois seulement, profité à la ville de Huy. En l'occurrence, dans le cas des Preud'homme cités plus haut, dans le domaine des équipements industriels et ferroviaires.

BIENS DE CONSOMMATION

La troisième origine de la métallurgie légère hutoise a été plus indépendante. Dans le secteur des ustensiles de ménage, des biens d'ameublement, de la poêlerie, de petites entreprises ont été créées précocement. En 1833, Natalis Briavoine, dans sa présentation de l'industrie belge, cite déjà Vandenkieboom comme le seul industriel du lieu qui se soit doté d'une machine à vapeur. Lebrun fonde ses ateliers en 1837, Nestor Martin vers 1849.

Tous ces fabricants ont longtemps végété. Leur expansion s'amorce dans les années 1860 et ne



s'accélère réellement qu'après 1895-1896. Elle est alors particulièrement impressionnante puisqu'en 14 ans, l'emploi dans la métallurgie passe de 1.079 à 1.639, soit une augmentation de 52% alors même que la population de Huy stagne puis commence à se réduire au cours de cette période. Leur poussée fut donc décisive pour asseoir la supériorité relative des « hommes du fer » parmi les travailleurs hutois à la veille du premier conflit mondial.

Cette croissance a plusieurs origines extérieures. A partir de 1893-1896, la reprise économique stimule la demande en matière d'équipements industriels. La hausse des revenus, l'affirmation d'une classe moyenne aux multiples facettes, suscitent une forte demande de biens de consommation qualifiés de « durables », comme les outils domestiques et d'ameublement. Générale dans une grande partie de l'Europe à partir de 1850, elle connaît une croissance rapide dans les vingt ou trente années avant 1914-1918. Le courant artistique de l'Art Nouveau couronne cet ensemble et favorise la ferronnerie de bâtiment, représentée à Huy principalement par Nicolas Porta (depuis 1869), mais aussi par de petits patrons comme le truculent géant Michel Thonar, un des fondateurs du Parti Ouvrier Belge à Huy. Composites par leurs origines et leurs marchés, ces métiers du fer n'en forment pas moins un groupe très cohérent. L'industrialisation y suit un processus ambigu, qui s'efforce de concilier les traditions artisanales et l'efficacité technique et commerciale du mode de gestion capitaliste. Les firmes, souples, polyvalentes, travaillent à la commande en proposant une très large gamme de produits réalisables. Elles sont renommées non tant pour la quantité que pour la diversité et la qualité de leurs produits. Ces tendances sont poussées à l'extrême dans le cas des automobiles Springuel (1907-1914).

La prospérité de la métallurgie hutoise marqua le paysage urbain de deux manières : l'extension des quartiers industriels au sud et au nord de la ville ; l'apparition de nouvelles maisons de maître au cœur de la cité. Ici, le château néo-gothique construit vers 1910 par le directeur de l'époque des Boulonneries de Huy, Armand Preud'homme, dit « Preud'homme aux boulons » dont les initiales ornent le portail de la demeure.

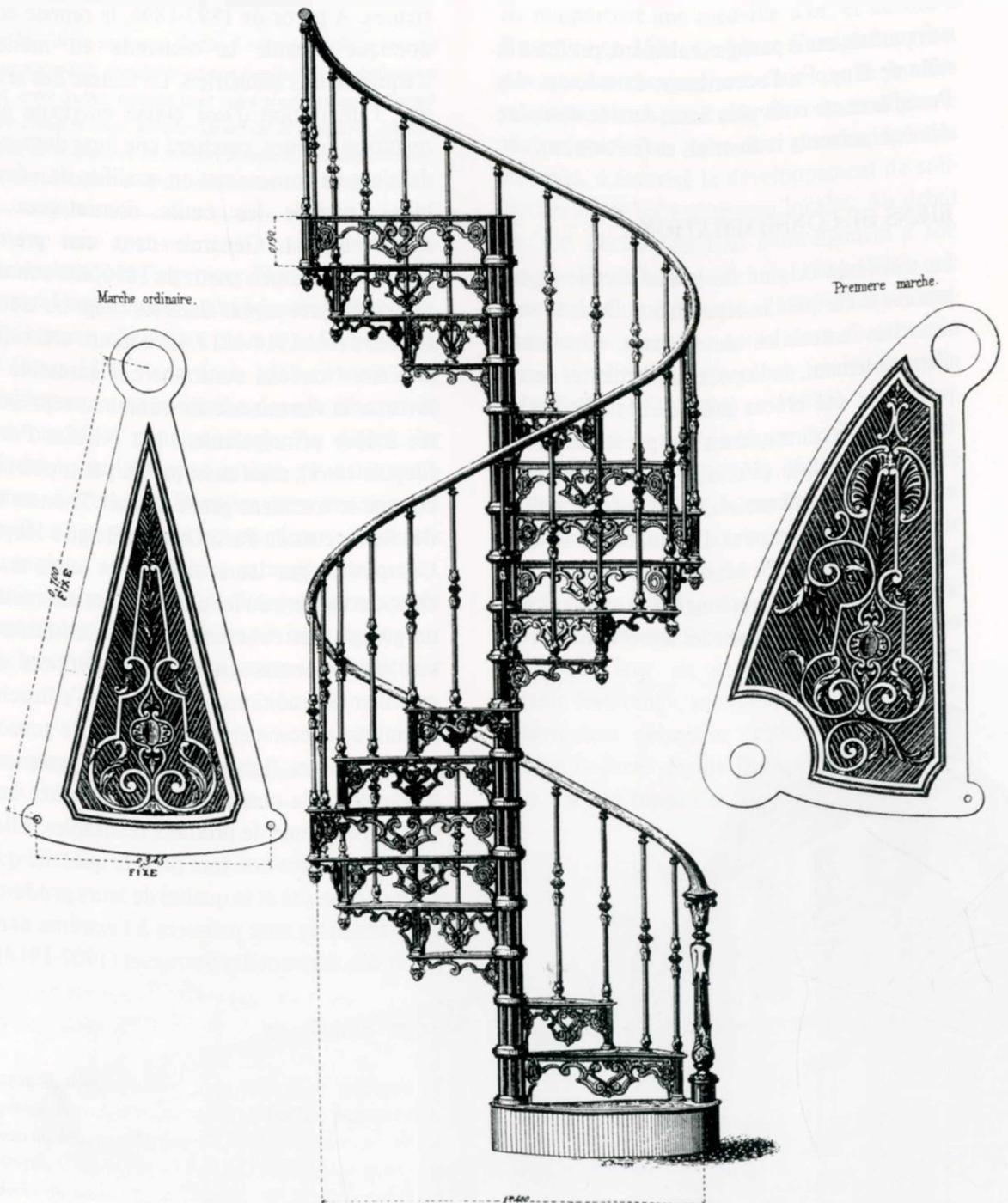
Le maître-fondeur hutois Nicolas Porta se spécialisa dans la ferronnerie de bâtiment. Extrait du catalogue de sa firme. Vers 1900.

45

Propriété N. Porta & Cie à Huy (Belgique)

ESCALIER TOURNANT N° 4

de 1,40 de diamètre. se fait avec rampe à droite ou à gauche en montant. La hauteur des marches peut varier. La hauteur totale a nous donner doit être prise de plancher à plancher.



INVENTIVITÉ DÉBORDANTE

Ce caractère mixte de la production, mi-artisanale, mi-industrielle, renvoie à la nouvelle composition de la clientèle, où la bourgeoisie traditionnelle, exigeante et individualiste, commence à voisiner des « petits bourgeois » et des ouvriers d'élite. Les fabricants doivent donc tenter de baisser leur prix tout en préservant la diversité, les spécificités de leurs offres, pour rencontrer les attentes de clients qui sont encore aussi loin de la consommation de masse que eux le sont de la production de masse. Ils réalisent ce genre d'exploit grâce à une inventivité débordante dont témoigne le dépôt de centaines de brevets d'invention. Nestor Martin en a déposé 32 à lui seul, Porta 5, les frères Leurent une douzaine, les Bovy une quinzaine, etc. Bien sûr, il ne s'agit jamais de grandes découvertes, mais bien plutôt d'éléments ponctuels au sein d'une tactique commerciale de singularisation du produit.

Ces aptitudes techniques des patrons de la métallurgie hutoise ne doivent pas surprendre. Le fils du « premier » mécanicien hutois, Jean-Baptiste Berbuto, fut aussi le premier Hutois à obtenir un diplôme d'ingénieur des prestigieuses écoles de Liège, en 1851. Dans la seconde moitié du XIX^e, ils ont été environ 50 à marcher sur ses traces. La plupart sont devenus des employés de haut rang au sein de sociétés anonymes. Parmi eux cependant, des représentants des familles Dautrebande, Preud'homme, Smal, Thiry, Springuel, Wilmotte, Beco, Dufrenoy, etc., constituent le socle résistant de ceux qui ont préféré la direction d'une P.M.E. dans leur ville natale à la gestion d'une grande entreprise. Leur apport de compétences a été déterminant.

D'une manière plus générale, ce qui était vrai pour les ouvriers des laminoirs du Hoyoux ne l'a plus été pour ceux des fonderies et ateliers métallurgiques. Dans leur cas, il n'est pas question d'une technologie figée. Elle s'est au contraire sans cesse complexifiée au point que sa mise en œuvre a fini par exiger une formation spécifique, elle-même impensable sans le préalable d'une formation générale. Or Huy, ville ancienne, relativement riche et dont la

population n'a crû que dans des proportions raisonnables, se distingue par un taux de scolarisation primaire de 95 % dès 1846 qui grimpe à 122 % dès 1866, sous le mayorat de Delloye-Matthieu. Ce dernier, comme les autres industriels, a également favorisé le développement d'une des premières écoles industrielles du pays, fondée en 1827 ou 1829. Cette école a été une véritable pépinière d'entrepreneurs. Michel Thonar notamment en était diplômé. On croit même que l'inventeur de la dynamo, Zénobe Gramme en personne, y étudia avant 1849.

A titre de comparaison, un établissement de ce type n'est ouvert à Seraing qu'en 1858. Dans cette commune peuplée d'ouvriers pauvres dont la population a littéralement explosé de 2.000 à plus de 40.000 entre 1800 et 1900, le taux de scolarisation primaire n'était que de 27 % en 1844, et en 1900 il n'atteignait encore péniblement que 81 %. On comprend dès lors aisément pourquoi le taylorisme, la spécialisation des tâches jusqu'au travail à la chaîne, se sont développés dans les bassins industriels modernes, alors qu'une ville comme Huy a pleinement tiré parti de ces privilèges culturels. Ils forment le substrat intellectuel essentiel pour des P.M.E. performantes, qui compte tenu de leur large gamme de produits, requièrent une main-d'œuvre plus qualifiée que spécialisée.

« LE PACTE ENTRE LA VILLE ET L'ATELIER »

De par leur taille moyenne et leur recrutement d'ouvriers qualifiés, mais aussi, souvent, en raison de l'orientation de leurs fabricants vers le bâtiment ou vers des clients aisés, ces entreprises participent en outre à ce que l'historienne française J. Gaillard a appelé le « nouveau pacte entre la ville et l'atelier ». Tandis que les papeteries et les laminoirs dominent le Hoyoux, que la métallurgie des non-ferreux s'est installée à Antheit et Ampsin, et la sucrerie à Wanze, le centre urbain voit s'épanouir les P.M.E. de la métallurgie légère autour desquelles se forment les nouveaux quartiers de la rive droite de la Meuse, à Saint-Hilaire ou aux Cotillages.

L'industrie métallurgique hutoise resta prospère jusqu'au seuil de la Première Guerre mondiale. Parmi ses produits les plus célèbres et les plus spécifiques : les voitures Springuel-Impéria, victorieuses dans de nombreuses épreuves automobiles comme ici au Meeting de Huy de 1913. Revue sportive illustrée, juin 1913.



Les Springuel-Impéria de Klinkhamers et Gallis ont été les grandes victorieuses du Meeting Automobile de Huy, dépassant de 100 p. c. en tourisme et de 30 p. c. en course le rendement des voitures les mieux classées après elles. (12 HP. 75 / 120. - Pneus Englebert. - Huile Bolide.)

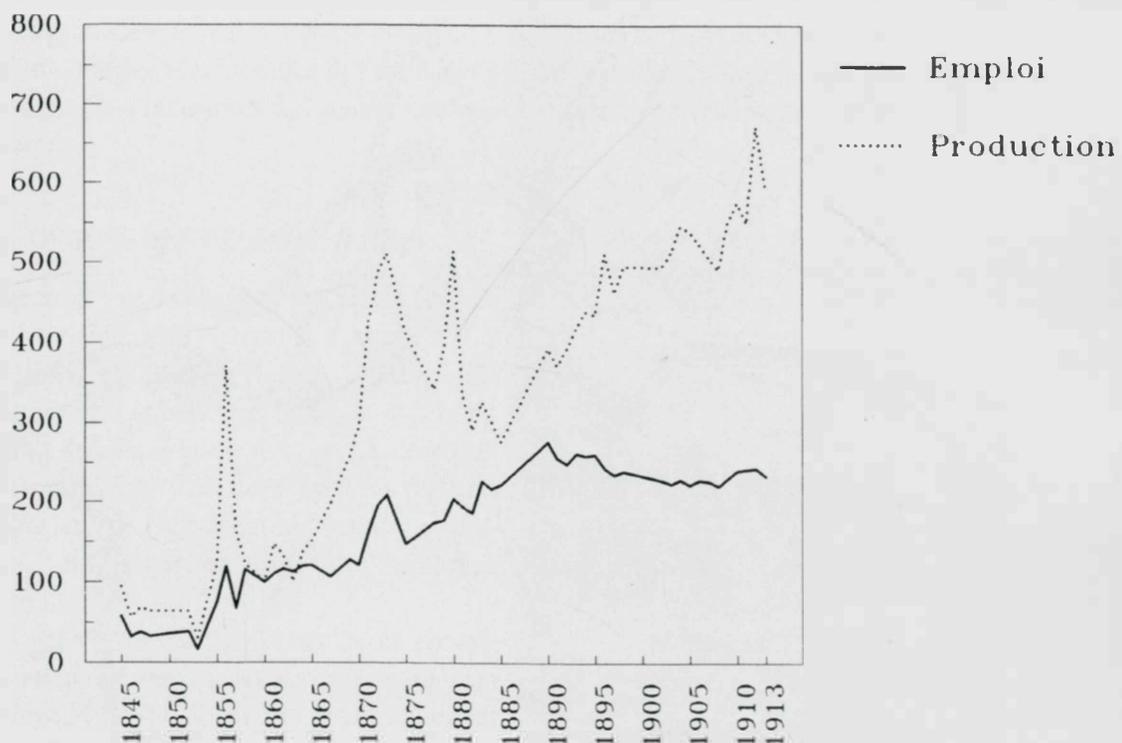
La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e furent une période extraordinaire d'inventivité, de dynamisme, de croissance, dont les Hutois ont longtemps gardé le souvenir, fort justement associé au métal et aux hommes du fer. Mais précisément, ces fastes sont dus au fait que ces entreprises représentent un stade transitoire dans le processus d'industrialisation. Elles ont pratiquement « inventé » le produit, ont préparé leur expansion par une tradition d'inventivité constante, une excellente domination des techniques tant par les ouvriers que par les dirigeants, puis tiré un profit maximal du développement d'un marché très exigeant. Mais quand la consommation s'est davantage popularisée, en raison de la hausse progressive du niveau de vie, les produits ont perdu leurs spécificités, leur fabrication s'est standardisée. Dans les petites et moyennes entreprises pionnières, la taille des ateliers, la relative modestie du capital, les mentalités des dirigeants, les résistances d'ouvriers qualifiés bien évidem-

ment peu désireux de devenir des manœuvres travaillant à la chaîne, tous les traits en somme qui avaient fondé la première croissance, ont alors formé un complexe négatif. Nestor Martin donne l'exemple rare d'une transition réussie, en termes économiques du moins, de la P.M.E. à la grande entreprise. Les autres firmes, au fil des crises, n'ont pu ou voulu s'adapter, et ont dû fermer leurs portes les unes après les autres.

AUX SOURCES D'UNE CULTURE URBAINE

Globalement, malgré de profondes différences, la destinée des laminoirs et celle de la métallurgie légère présentent des traits communs. Dans l'un et l'autre cas, l'exploitation de la culture économique locale a été le fondement du succès et la recherche de la qualité, de l'originalité, de la réputation, la base première d'une tactique commerciale efficace. L'adéquation entre

Indices de l'emploi et de la production dans les usines et fabriques à ouvrir le fer du bassin du Hoyoux, 1845-1913.
(base 1860 = 100)



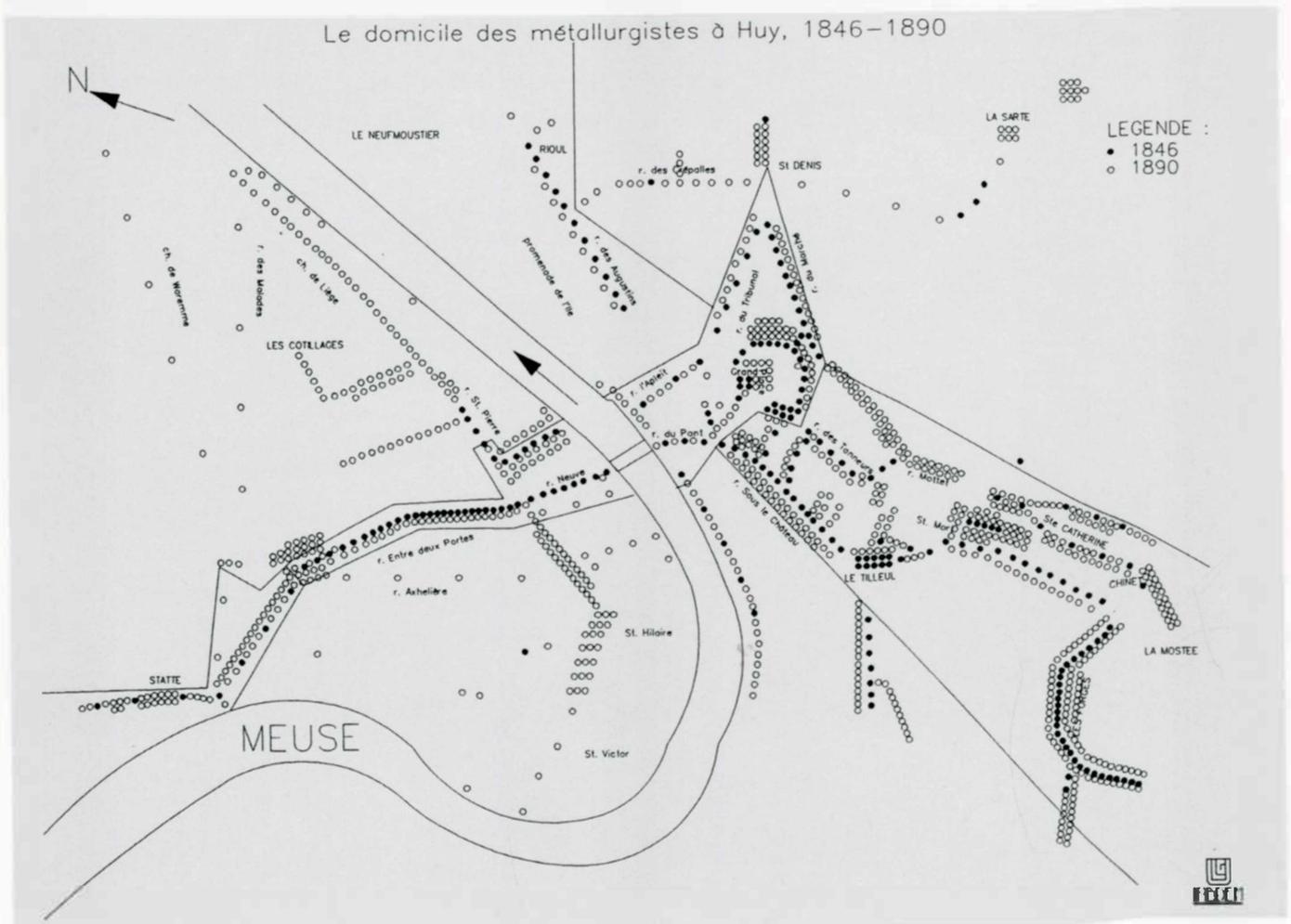
les objectifs économiques et la structure de production a pu impliquer un certain traditionalisme dans les laminoirs, une inventivité débordante parmi les mécaniciens, quincailliers et ferronniers, mais pour les uns comme pour les autres, elle postule fondamentalement des entreprises de taille petite et moyenne. Elles font travailler des ouvriers qui tirent une fierté légitime de leurs qualifications, même si ce mot change de sens d'un secteur et d'une époque à l'autre.

Ces caractéristiques n'ont pu que favoriser des rapports sociaux qui ne furent pas exempts de nuages bien évidemment, mais néanmoins bien plus harmonieux que ceux qui se dessinèrent dans les bassins industriels de Liège ou du Hainaut.

Il est vrai aussi que quand le « prolétariat artisanal » hutois a commencé à s'organiser sous la houlette du Parti Ouvrier Belge dans les années 1890, il a rencontré une deuxième génération de patrons, descendants des

grandes familles ou portés par les succès de la métallurgie, francs-maçons pour la plupart comme leurs prédécesseurs, libéraux comme eux, mais tenants de l'aile progressiste, et qui dans l'ensemble ont préféré, non sans ambiguïtés parfois, s'allier au mouvement socialiste naissant pour maintenir les catholiques dans l'opposition et conserver le pouvoir local.

Les traits qui ont assuré le succès des lamineurs et des autres métallurgistes sont aussi ceux qui les ont fragilisés. Bien peu ont réussi à surmonter les crises conjoncturelles sur fond de marasme structurel. Huy n'est pourtant pas devenue une ville pauvre, loin de là. Grâce à un développement plus qualitatif que quantitatif, dont les hommes du fer furent des acteurs essentiels quoique non exclusifs, elle a conservé un cadre, un espace de vie relativement harmonieux, et des fonctions urbaines importantes. Elle a maintenu ses privilèges culturels et continué à en tirer profit dans d'autres domaines.



UNE DYNASTIE TRADITIONNELLE DE MAÎTRES DE FORGES, LES DELLOYE

CLAUDE-M. CHRISTOPHE

L'expression « maître de forges » désignait, sous l'ancien régime à Huy, une oligarchie aux activités multiples (p. ex. : la papinerie), mais souchée sur le travail des métaux (principalement le fer), sise dans les vallées du Hoyoux et du ruisseau de Solières à Lovegnée.

Le « premier type hutois du maître de forges » connu est Jean Chevalier (2^e quart du XV^e siècle), d'après Fernand Discry. Les maîtres de forges, inscrits au métier des seigneurs fèvres, étaient des marchands de fer; ils se distinguaient des simples fabricants, auxquels ils étaient supérieurs. A titre d'exemples: Airkin Blan Johan de Sart au XVI^e siècle, Arnold de Ville et Jean Siane Dupont, munitionnaires de Louis XIV.

L'appellation s'est maintenue pendant la Révolution industrielle; le Français Georges Ohnet l'a prise comme titre d'un roman (1882) et d'un drame théâtral (1883) célèbres en leur temps et elle était courante dans la Belgique du XIX^e siècle pour désigner les propriétaires de grosses forges, équipées, notamment, de martinets et laminoirs hydrauliques ou à vapeur, les petites forges pratiquant le seul façonnage manuel.

Il n'est donc pas anachronique de l'appliquer à une dynastie d'industriels de l'époque contemporaine.

LES DÉBUTS DES DELLOYE À HUY

Materne d'Yve dit de Preit Del Loye, « moulinier », originaire du Namurois, s'installe à Huy en 1621 et épouse Hélène Zandre, fille d'Alexandre, apothicaire. C'est à partir des enfants du couple que le nom est transcrit Delloye ou de Preit Del Loye dans les registres paroissiaux de Huy (Saint-Mengold). Les Delloye vont s'illustrer dans de nombreux domaines.

Aux XVII^e-XVIII^e siècles, la famille ne compte pas moins de sept ecclésiastiques (dont Jean Delloye, 1715-1781, lauréat du concours de philosophie à l'université de Louvain en 1733 et plus tard chanoine à Tournai), sept méde-

cins ou chirurgiens, trois apothicaires (dont le D^r Materne Delloye, 1657-1719, qui cherche à lancer la vogue des cures d'eau au Pré à la Fontaine, en 1717, il publie un *Traité des eaux minérales nouvellement découvertes au faux-bourg de Sainte-Catherine à Huy*), des orfèvres comme Jean Delloye (XVII^e siècle), des peintres.

LE RÔLE DES DELLOYE À L'AUBE DE LA PAPETERIE INDUSTRIELLE

Dès 1700, le médecin Materne Delloye possède le moulin à papier de Chinet-Huy. Son fils Jean-Antoine acquiert d'autres moulins sur le Hoyoux. Marguerite Delloye (fille du bourgeois Jean-Antoine Delloye, †1744) hérite du moulin de Chinet, lorsque, vers 1755, elle engage un employé, Gilles-Barthélemy Godin, qui deviendra son mari en 1757 et dont le nom sera porté par les papeteries hutoises qui allait conquérir le plus grand prestige à travers ses divers établissements: Chinet (fermé en 1931), Fleury (1822-1967), Pétrinne (1873-1923) et Andenne (1844-1967, fermé, comme Fleury, sous la raison sociale d'Intermills).

Ainsi les Delloye participent-ils à une branche d'activité économique artisanale, la papinerie,

Dessin inédit de Remacle Leloup (vers 1748) représentant le moulin à papier de La Mostée (Huy), propriété de la famille Delloye, plus tard transformé en établissement métallurgique par Nicolas Delloye.



vue d'un moulin à papier proche de La ville de Huy: pour de dégo: R. Leloup fecit

qui préparait l'avènement de la papeterie industrielle. Son site privilégié est la vallée du Hoyoux, pour l'opportunité de ses coups d'eau actionnant les roues hydrauliques.

Vers 1750, Henri Delloye, beau-frère de Barthélemy Godin, introduit à Chinet les cylindres hollandais; ils étaient connus depuis environ un siècle. Des couteaux en rotation y trituraient les chiffons et en affinaient la pâte, en remplacement du système plus ancien des maillets en bois à tête de fonte, qui traitaient les chiffons dans une cuve.

Il ne s'agit donc pas d'une invention, mais de sa première application (innovation) locale. Le temps mis à adopter ce procédé est typique de la société traditionnelle, où les évolutions sont lentes; cela n'enlève rien au mérite du novateur, qui dut, d'ailleurs, surmonter la réticence de ses ouvriers.

NICOLAS DELLOYE ET L'AVÈNEMENT DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Déjà, l'apothicaire-médecin Henri Delloye teste les calamines de la rive gauche de la Meuse pour en connaître la teneur en zinc (et les juge médiocres).

Son fils Henri-Joseph (1752-1810), surnommé « le troubadour liégeois » surtout connu pour ses aventures politico-journalistiques ou littéraires, visite la fabrique de laiton des frères Champion près de Bristol et, dans ses *Recherches sur la calamine, le zinc et leurs divers emplois* (1810), vante Jean-Jacques-Daniel Dony (fils d'un Amaytois installé à Liège), inventeur du procédé liégeois de fabrication du zinc. L'autre fils célèbre, Nicolas-Aimé-Antoine (1755-1818), lui, se distingue par son génie entrepreneurial. Frotté par son milieu

Tarif (1822) des produits vendus par la fabrique Nicolas Delloye, qui marquait ses articles de sa signature commerciale (l'oie) comme au temps de Nicolas Delloye lui-même.

Lix Courant au 5 OCTOBRE 1822

DES FERS-BLANCS, FERS NOIRS ET TOLES LAMINÉS,

DE LA FABRIQUE DE *N. Delloye*, A HUY,
PROVINCE DE LIEGE.

NICOLAS DELLOYE a obtenu tous les prix et prime d'encouragement décernés en France, pour la fabrication du Fer-Blanc, depuis 1806, et le 1^{er} prix pour cette fabrication, à l'exposition de Gand, en 1820.

MARQUES.	FERS-BLANCS.	FRANCS.	
	FORMAT ANGLAIS, de 9 1/2 pouces sur 13, de France. Par caisse de 225 feuilles.		
	1 ^{re} QUALITÉ : BRILLANT.		
	● FAIBLE,	pesant brut 56 kilog. environ	63
	● ● FORT,	".....".....68....."....."	71
● ● TRÈS-FORT,	".....".....80....."....."	82	

social aux affaires industrielles et aux idées scientifiques, il est actif dans divers secteurs. Sa fabrique de toiles peintes et imprimées à la mode de Jouy ne dure pas (1793-1806) et son rôle dans la papeterie est la simple continuation d'un héritage ancestral.

Par contre, il s'illustre en contribuant à l'introduction du laminage et de la ferblanterie dans la région hutoise: c'est en cela qu'il devient, comme l'écrit Georges Hansotte, le plus important patron métallurgiste du département de l'Ourthe après William Cockerill (le père de John). Habile à s'adapter aux nouvelles possibilités qu'offre le régime français, il s'y affirme comme un grand notable local, maire, sous-préfet *ad interim*, acquéreur de biens nationaux (refuge d'Orval, couvent des récollectines), industriel remarqué à Paris, où il expose des tôles marquées d'une oie avec ses initiales, obtenant les encouragements financiers du gouvernement impérial.

Abrogés les règlements de l'ancien régime contrariant l'introduction des rouleaux lamineurs, son nom est lié à ceux de François-Joseph Dautrebande aîné et de Henri-Joseph Bastin, son beau-frère, en matière de laminage. Il remplace les soufflets en bois et cuir par des soufflets métalliques à piston (1808), recourt au charbon de terre local en remplacement du charbon de bois et, en 1810, équipe son usine de Landrecy d'un four à réverbère pour couler des cylindres de laminoir. En 1805, il installe probablement un tour à aléser à Bouyart.

Plus par ses innovations que par ses inventions, il a aidé l'industrie du Hoyoux à reprendre un élan qui s'était brisé deux siècles plus tôt.

LES FILS DE NICOLAS DELLOYE ET LE TRIOMPHE DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

De son mariage avec Anne-Elisabeth Desoer, N. Delloye a dix enfants: quatre filles et six garçons, qui furent généralement – deux meurent avant l'âge adulte – prolifiques et contractèrent mariage dans l'establishment bourgeois, politiquement libéral. C'est une belle illustration du caractère principalement urbain et

industriel du libéralisme belge au XIX^e siècle. Julie épouse François Ouwerx, qui achète la ci-devant abbaye Saint-Victor comme bien national; Joseph Lebeau sera leur beau-fils. Clément (1782-1845) a huit enfants, dont le futur bourgmestre Charles Delloye-Matthieu.

Hyacinthe (1785-1861) épouse une demoiselle Desoer; ils deviennent les beaux-parents d'Antoine Dufrenoy; leur fils Paul épousera une demoiselle Godin, de la dynastie papetière.

Ferdinand (1790-1860) épouse une Dautrebande et une de leurs filles épouse Alexis Smal. Eléonore (1792-1867) se marie avec Ferdinand Karsch; Alphonse Bodart devient leur gendre. Ce bref aperçu, bien incomplet, donne une idée du festival patronymique auquel donnent lieu les alliances matrimoniales des Delloye.

En 1826, les Delloye et leurs alliés actionnent 25 des 86 roues hydrauliques échelonnées sur le Hoyoux depuis Roiseux (Vierset-Barse); ils pratiquent la papeterie, la ferblanterie, le laminage, la platinerie (au martinet), ont une scierie de bois et des moulins à tan. Leurs activités sont fort tributaires du Hoyoux, mais ils vont étendre l'aire de leurs implantations ou de leurs participations.

En 1831, Eléonore ouvre, rue L'Apleit, une savonnerie et une fabrique de gaz comprimé portatif extrait de la résine. Le gaz est alors une énergie secondaire (fabriquée) difficile à maîtriser (pollution par les odeurs, risques d'explosion et d'incendie). Le beau-fils d'Eléonore, Alphonse Bodart (1806-1881), reprend la fabrique et livre du gaz aux particuliers; en 1853, il ouvre une nouvelle usine rue Bauduin-Pierre (le quartier des gazomètres) et, en 1855, inaugure, à Huy, les réverbères publics au gaz.

Hyacinthe développe l'usine de Landrecy en 1820 et, en 1831, est un des principaux associés-fondateurs de la société de fabrication et de la société d'exploitation de Corphalie, deux entreprises orientées vers le zinc (il avait déjà laminé du zinc de l'usine liégeoise de Saint-Léonard en 1818 et 1820). Propriétaire des laminoirs de Landrecy, Maaseick et Waldor, il reste un des cinq associés prépondérants en 1846, lorsque les deux sociétés précitées font place à la SA de Corphalie (la future Austro-



Après 1820 et durant tout le XIX^e siècle, le groupe familial des Delloye joua un rôle de plus en plus important dans la direction des usines métallurgiques de la vallée du Hoyoux. Ici, construite en bordure du Hoyoux, une forge d'affinage de la première moitié du XIX^e siècle. A gauche, un ouvrier travaille le fer au marteau actionné par une roue hydraulique.

Gravure de Jobard Vue d'un intérieur de Forge sur le Hoyoux, extraite du « Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas », Bruxelles, 1825. Collection Henry Prévot.

Belge), dont le directeur-gérant (1846-1850) est Antoine-Armand Dufrenoy (1819-†1896), fils d'un géologue parisien. En 1858, Ant. Dufrenoy reprend la forge de Haye.

En 1834, en un moment où la loi décidant d'un réseau ferroviaire belge est grosse de commandes sidérurgiques, Hyacinthe D., Charles-Joseph Desoer (son beau-frère, un médecin-chirurgien qui choisit de se consacrer aux seules affaires industrielles) et Emile Vandermaessen achètent l'usine des Vennes (Liège), qu'ils développent – notamment avec un haut fourneau au coke à vapeur – et dont ils font une société anonyme en 1835 avec l'aide de la Banque de Belgique. Cependant, Emile Vandermaessen, le fils de l'ancien propriétaire, est démis en 1839. Hyacinthe D. reste administrateur jusqu'en 1844, date de la dissolution.

En 1839, Hyacinthe D. construit, à Landrecy/Bouyart, un petit fourneau au coke, ventilé à la vapeur, destiné à traiter minerai de fer, mâche-fer et autres résidus, mais qui reste inutilisé. En 1849, Hyacinthe D. obtient, pour 15 ans, le brevet d'un procédé d'affinage mixte du fer (substitution – en cours d'affinage – de coke à une partie du charbon de bois); il l'applique à Maaseick et l'autorise conditionnellement dans les renardières (fours d'affinage)

qu'Alphonse Moncheur, le maître de forges de Rieudotte (Andenne), possède à Marche (sur le Hoyoux à Marchin).

En 1854, Hyacinthe D. acquiert le laminoir de Florent Henrot à Marchin.

Clément acquiert la forge de Marche (Marchin) pour moitié en 1828, l'autre moitié étant à Ferdinand Delloye et François-Joseph Dautrebande. En 1835, Clément rachète, à son frère Hyacinthe, l'emplacement du Grand-Poirier (acquis par Nicolas D. en 1809), dont il fait une forge. En 1837, Clément devient directeur de la SA des Fabriques de Fer du Hoyoux, qui réunit plusieurs établissements dispersés. A l'époque, une société anonyme est rare et synonyme d'entreprise d'une certaine envergure. La SA en question compte, outre les Delloye et alliés, le banquier hutois Lhoneux-Detru, le financier bruxellois Tiberghien (qui deviendra le beau-père d'un fils de Clément D.: Clément-Jules, 1813-1897) et John Cockerill. Les Fabri-

Fourneau au coke construit vers 1839 par Hyacinthe Delloye, à Landrecy-Huy, entre le Hoyoux et la chaussée des Forges. Vestiges détruits dans les années septante du XX^e siècle.

Photo Félix Joassin.

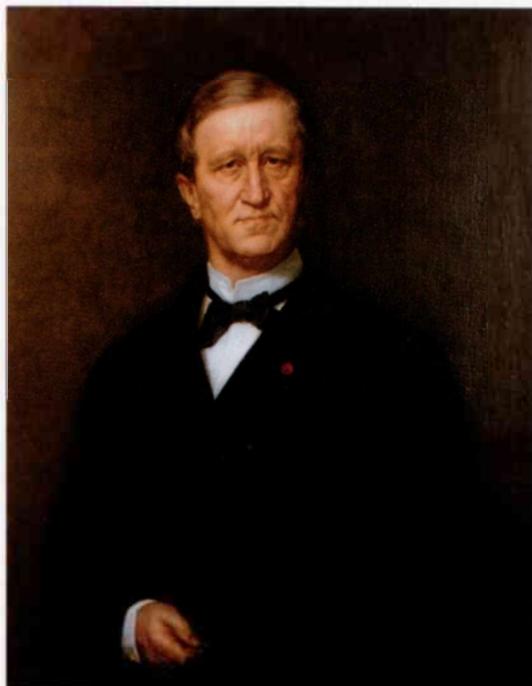


ques de Fer s'occupent surtout de laminage. Leur destin s'achève sur une faillite déclarée en 1842. Une partie de leurs établissements est reprise par la SA de Sclessin et la SA de Couillet. L'usine de Marche l'est par la famille Moncheur, puis, en 1864, par Charles Delloye-Matthieu.

John Cockerill est présent dans la SA des Hauts Fourneaux, Usines et Charbonnages de Sclessin, créée en 1838 et qui veut s'implanter dans le bassin du Hoyoux, où ses lavoirs de minerais à Vierset-Barse provoquent un tollé vers 1845 et 1851 de la part des industriels en place, des conseils communaux de Vierset-Barse, Marchin, Huy et de certains particuliers. Ferdinand s'associe à son beau-frère François-Joseph Dautrebande, affinant et laminant. En 1836, ils utilisent le coke pour les haut fourneau et martinets qu'ils construisent dans un ancien laminoir acquis à Henri-Joseph Bastin-Delloye à Bouyart/Froidbise. Ils ont aussi une usine à Couvalles, cédée à la SA Dufrenoy-Delloye, en 1891. En 1856, Alexis Smal-Delloye (1822-1868) et ses frères fondent la société Oscar Delloye et Cie: une fabrique de fer-blanc est adjointe en 1860 à l'usine, qui se trouve à Régissa. En 1863, l'établissement est cédé à François Sillyé qui la transmet, en 1873, à la SA des Forges et Laminoirs de Régissa.

CHARLES DELLOYE-MATTHIEU ET LA CONSÉCRATION DU CAPITALISME INDUSTRIEL ET FINANCIER

Charles-Hyacinthe Delloye-Matthieu (1816-1896) pâtit des difficultés financières de son père Clément, auquel il succéda à la tête des malheureuses Fabriques de Fer du Hoyoux. Une de ses notices nécrologiques rappelle ses débuts: « (...) cet homme supérieurement intelligent (...), issu d'une famille pauvre (...) sut s'élever à la situation la plus brillante dans notre industrie (...). Son père était maître de forges sur les bords du Hoyoux. A la suite de revers de fortune de ce dernier, son fils Charles s'occupa de l'industrie du roulage et, dans ses débuts, il conduisit lui-même ses camions et achetait au marché les chevaux nécessaires à son commerce. (...) »



Charles Delloye-Matthieu dans sa gloire de chef d'entreprise. Portrait peint en 1882 par Jean-Mathieu Nissen.

Le service organisé par le jeune Delloye reliait Huy, Bruxelles, Anvers et Gand. Il effectuait les transports à l'aide d'énormes chariots couverts trainés par quatorze et seize chevaux. C'est par son entreprise d'expéditeur qu'il entra en rapport, en 1835, avec John Cockerill (...), qui le chargea, en 1837, de diverses missions en France et en Angleterre. Il possédait aussi un commerce de sel, rue de la Fortune. Peu après, le 13 juin 1839, il épousa M^{lle} Marie Matthieu, qui appartenait à une des plus notables familles de la ville de Huy. » (*La Réforme*, 25-1-1896).

Les bons contacts avec John Cockerill (†1840), le mariage avec une fille de famille industrielle huppée, les relations dans la famille et par la famille d'origine ont aidé le jeune roulier à remonter la pente.

Il se constitue une société en commandite, regroupant un certain nombre d'usines du Hoyoux, devenus plus tard la SA des Tôleries Delloye-Matthieu. Il est peut-être actionnaire à la constitution de la firme Cockerill en société anonyme (1842); il en sera président du conseil d'administration dès 1889.

En 1863, il devient administrateur de la SA Société métallurgique Austro-Belge, qui suc-

cède à la SA de Corphalie en 1846, dont il était devenu administrateur à la suite de son oncle Hyacinthe († 1861) et de son parent Antoine Dufrenoy.

Il est mêlé, dès 1853, à toutes sortes de sociétés industrielles ou bancaires qui se situent de Mons à Seraing en passant par Bruxelles, où il crée le Crédit général de Belgique. Il se sert de celui-ci comme plaque tournante de ses placements. Il participe au vaste mouvement des investissements belges à l'étranger (Italie, Espagne, France, Russie méridionale). Dès 1839, John Cockerill s'était penché sur le Midi russe et la Pologne (il meurt à Varsovie). En 1866, Charles D.-M. consacre une part de ses activités à la SA Cockerill, qui devient l'organe de ses investissements en Russie. Il participe aux entreprises congolaises de Léopold II dont il est le conseiller.

Ses multiples activités, qui en faisaient de plus en plus un financier souvent en voyage d'affaires, ne l'ont détourné ni de la vie publique locale, ni de ses entreprises du Hoyoux.

Il incarne les succès de la bourgeoisie conquérante par toutes les facettes de son personnage: caractère autoritaire, libéral conservateur, patron sévère pour les ouvriers socialistes, homme d'action engagé dans l'expansion capitaliste internationale. Par prudence, par atavisme ou par conviction, les sirènes d'une réussite aux apparences grandioses ne l'ont jamais écarté du site qui avait nourri sa famille depuis des siècles. A sa mort, il laisse cinq héritiers, dont trois mâles.

La SA des Tôleries Delloye-Matthieu passera à Charles, un petit-fils de son frère Victor (1858-1895); elle sera filialisée en 1988 par le groupe Cockerill-Sambre, où elle reste fidèle au traitement de surface de la tôle.

ASPECTS TECHNIQUES DE LA MÉTALLURGIE DES DELLOYE

Rien dans ce qui précède ne fait apparaître les métallurgistes de la famille Delloye comme de grands inventeurs quoi qu'ils fassent preuve d'ingéniosité dans les roues hydrauliques, les fours à puddler et les procédés d'éta-ge; tout, par contre, les révèle comme des

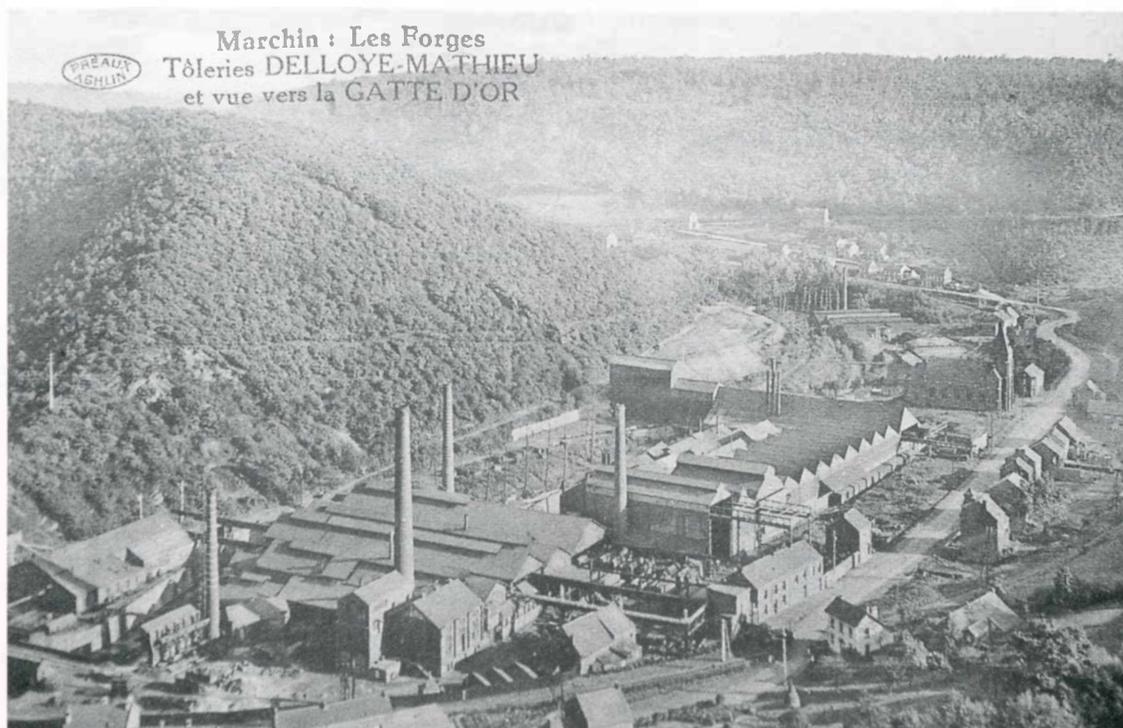
esprits curieux et favorables aux innovations. L'enfant terrible de la famille, « le troubadour liégeois » lui-même, fréquentait les milieux scientifiques de Liège et leur était favorable. Son frère Nicolas fut certainement un pionnier représentatif de la préparation de la Révolution industrielle dans la métallurgie du département de l'Ourthe avec les laminoirs, le fer-blanc, les soufflets à piston, l'usage du charbon de terre, le four à réverbère introduits à Huy entre 1800 et 1810, sans que les Delloye détiennent le monopole d'un mouvement dans lequel ils occupent, cependant, une place éminente.

Le laminage est une notion ambiguë, parce que les fenderies traditionnelles étaient déjà pourvues de cylindres lisses (les espatards) d'où sortaient des lames qui, réchauffées, étaient débitées en verges par des cylindres cannelés (les taillants). Le laminage proprement dit est le fait de cylindres lisses produisant des feuilles, des tôles fines, alors que celles-ci sortaient antérieurement de platineries, où le métal était aplati par des marteaux.

Le fer-blanc est le résultat du recouvrement du fer plat par l'étain. (Nicolas D. utilisait le fer local et l'étain français.) L'étamage est donc un traitement anticorrosif du fer, d'ailleurs initialement en concurrence avec le zinc pour d'autres usages qu'en quincaillerie. Le processus de la ferblanterie était complexe, les Anglais y étaient maîtres depuis longtemps en 1840 encore, « aussi les industriels belges ont-ils cherché à affranchir leur patrie du tribut qu'elle a payé jusqu'à présent à l'Angleterre, pour les feuilles de fer-blanc que cette puissance lui fournissait » (*Indicateur belge*, 1840, p. XXXVII).

La description des opérations est trop longue pour être relatée ici. La fabrique Vandenkieboom, la seule du genre en Belgique, paraît-il, produisait, selon un procédé breveté et avec une machine à vapeur, « toutes espèces de batterie de cuisine en fer étamé. Tous ces ustensiles sont d'une seule pièce, excepté les coquemars et les sceaux » (*sic*) (*ibid.*, pp. 404-405).

Les soufflets métalliques à piston apparaissent en Wallonie à la fin du XVIII^e siècle (après l'Angleterre). Nicolas Delloye est un des premiers à



Les tôleries Delloye-Mathieu, au lieu-dit Marche, chaussée des Forges, à Marchin. Début du XX^e siècle.

les introduire, après le Namurois J.-J. Jaumenne; d'autres promoteurs sont Paul de Maibe à Couvin et Silenriex ainsi que Wilmet à Yvoir. Ces soufflets du Hoyoux restent mus par l'énergie hydraulique. L'emploi de la houille permet d'épargner le charbon de bois, dont la production exigeait un déboisement considérable. Le charbon de terre hutois sera néanmoins peu apprécié par après et on lui préférera celui des bassins liégeois ou carolorégien. Le four à réverbère est un four d'affinage, où la chaleur de la combustion est réverbérée par le dôme sans que les gaz atteignent la fonte; celle-ci, en fusion, est brassée (puddlée) avec une longue barre pour en favoriser la décarburation. Ce procédé anglais (Henry Cort, 1783-1784) ne sera supplanté que par les convertisseurs vers 1860.

Si la première décennie du XIX^e siècle est fertile en innovations, la suite l'est moins. Ce n'est que dans les années 1830 qu'elles se produisent à nouveau.

On peut négliger la fabrication de gaz industriel (1831), qui a concerné l'éclairage avant la métallurgie.

Plus importante est la présence de sociétés anonymes dans les entreprises dont s'occupent

les Delloye: usine des Venues (1835), Fabriques de Fer du Hoyoux (1837), Société de Corphalie (1846).

Importante aussi l'apparition de banquiers locaux: le premier est probablement Lhoneux-Detru, mais, en 1858, Ch. Delloye-Mathieu crée la Banque de Huy avec son gendre Jules Dodémont (1831-1898). Des financiers et investisseurs extérieurs arrivent aussi, comme le Bruxellois Tiberghien.

Par contre, d'autres indices révèlent la pesanteur du passé, que ce soit dans le machinisme, la taille des établissements ou la localisation.

Que les tentatives de réintroduire le secteur des hauts fourneaux aient échoué, notamment à cause de l'éloignement du minerai et du charbon, cela confirme une spécialisation dans l'affinage de la fonte, le laminage et le revêtement des tôles, une spécialisation qui, en soi, n'a rien de dommageable. Mais le coke a du mal à s'imposer et la vallée du Hoyoux reste un site de prédilection grâce à son énergie hydraulique. Cette circonstance favorise la pluralité de petites usines dotées de leurs coups d'eau échelonnés et contrarie l'avènement de la vapeur. Quand les captages d'eau potable diminueront le potentiel énergétique traditionnel (1895), l'électricité, notamment, offrira une solution de rechange.

Sté An^{me} des Tôleries Delloye Matthieu

TÔLES FINES.
ORDINAIRES ET POLIES
en fer et en acier

*Tôles pour Emboutissage Emouillage,
lamage et galvanisation*

Tôles de Dynamos

**FONDERIE DE FER
ET DE CUIVRE**

Adresse Télégraphique:
DELLOYE-HUY

Bureaux et Usines
A MARCHIN (pres HUY)

Les marchandises doivent être adressées en gare
GARE DE MARCHIN

Marchin (pres Huy) le 1er decembre 1921.-
(BELGIQUE)



En-tête de lettres commerciales de la société Delloye-Matthieu, 1921. —

Remarque: Pour des raisons d'espace notamment, il n'a pas été question de la Société Paul Delloye et sœurs (1874-1878), ni de la SA Tôleries Dufrenoy-Delloye.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

DELLOYE J., «Historique de la fabrication de la tôle par la famille Delloye», s.d., 5 pp. dactyl.

DISCRY F., «Les Tôleries Delloye-Matthieu dans l'histoire hutoise», 1960, 13 pp. dactyl.

DUBOIS R., «Les rues de Huy. Contribution à leur histoire.», *ACHSBA*, t. XVII, 1910, Huy.

GADISSEUR J., «Le triomphe industriel», «L'industrie en Belgique. Deux siècles d'évolution 1780-1980», 1981, Bruxelles, pp. 51-104.

GREGOIRE J., résumé de sa causerie au Rotary-Club le 8 XII 1955 sur «L'administration communale de Huy il y a un siècle», 8 pp. dactyl.

HANSOTTE G., «La Révolution industrielle dans la métallurgie du bassin de Liège», *Cahiers de Clio*, n° 7, 1966, Bruxelles, pp. 23-32.

La survivance de la métallurgie dans un site ancien, le Hoyoux, est illustrée aussi par les exemples de l'Ourthe et de la Vesdre, alors que la vallée de la Meuse attirait les gros établissements. Il n'empêche, l'endroit était dépourvu de bonnes voies de communication: la route Huy-Stavelot (chaussée des Forges) doit être améliorée aux frais privés de Nicolas Delloye et de Mercy d'Argenteau au début du siècle, avant que les travaux publics n'interviennent à partir de 1845; le chemin de fer Statte-Bonne (1872) et Bonne-Ciney (1877) est tardif; la traversée routière du centre de Huy est restée difficile jusqu'à ce que les avenues des Ardennes et du Hoyoux naissent de «la grande percée», achevée en 1969.

«Un grand industriel. Monsieur Charles Delloye-Matthieu», *La Réforme. Organe de la démocratie libérale*, samedi 25 janvier 1896.

ORIS M., «De l'industrie traditionnelle à la finance moderne. Charles Delloye-Matthieu (1816-1896)», exposé au 4^e congrès de l'Association des cercles francophones d'histoire et d'archéologie de Belgique. Congrès de Liège 20-23 VIII 1992, 18 pp. dactyl. et une ill.

RAMELOT R., «L'industrie du papier sur le Hoyoux inférieur du "Grand Moulin à papier" à "Intermills"», *ACHSBA*, t. XXXVI, 1982, Huy, pp. 143-199.

N.B.: M. Jean DELLOYE a bien voulu apporter au présent exposé des précisions qu'il a tirées de ses archives personnelles.

LE TEMPS DES INGÉNIEURS : LES MACHINES EXQUISES DE FRANÇOIS THIRY

JEAN-MARIE DOUCET

A Huy comme ailleurs, les ingénieurs jouèrent un rôle de premier plan dans la révolution industrielle. Nombre d'entre eux créèrent leur propre entreprise. Ainsi François Thiry, qui naquit à Jemeppe-sur-Meuse le 29 juin 1827, dans une famille aisée. Titulaire d'un diplôme d'ingénieur, il fit ses premières armes professionnelles à Huy chez Berbuto. Cet atelier de fabrication mécanique fournissait, entre autres, les puissantes papeteries Godin en éléments de machines.

A cette époque (1848-1849), les usines Godin, qui prolongent, à Huy, la tradition multiséculaire des moulins à papier, sont gérées par les frères Alexis, Léopold et Charles Godin; elles comptent trois sièges: Chinet-Huy, Fleury-Marchin et Andenne. Elles se sont hissées au premier rang de l'industrie papetière sur le continent européen, sous l'impulsion particulière d'Alexis Godin, un chef d'entreprise de stature internationale. Alexis Godin a équipé son usine de Fleury des machines les plus modernes. Il distingue bientôt le talent de François Thiry et l'engage à Fleury en février 1850, en qualité de responsable technique de la fabrication du papier; il lui donne ensuite délégation pour des tâches de direction dans les autres sièges de l'usine, à Chinet-Huy ainsi qu'à Andenne.

Le jeune ingénieur se révèle un excellent technicien autant qu'un directeur de production avisé. François Thiry acquiert une expérience exceptionnelle: il assure la gestion technique de l'usine, s'occupe des commandes et de la vente, élabore de nouvelles machines de papeterie. Sa compétence et son dynamisme sont très vite remarqués par d'autres industriels.

CONSTRUCTEUR DE MACHINES À PAPIER

En 1855, François Thiry est approché par le maître de forges hutois Hyacinthe Dautrebande, propriétaire d'une grosse fonderie de fer installée à Sainte-Catherine (Huy), sur les

bords du Hoyoux. Son usine, qui comporte notamment un petit atelier de fabrication mécanique, bat quelque peu de l'aile. Dautrebande souhaite relancer son entreprise et réorienter sa production. Dans cette perspective, il propose à François Thiry de cumuler ses fonctions chez Godin avec celles, pendant ses heures de loisirs, de directeur de l'usine Dautrebande. Alexis Godin laisse libre la décision de François Thiry mais il impose à Dautrebande les conditions de départ et les émoluments de son ingénieur... L'affaire s'arrange promptement et en 1855, la société H. Dautrebande et F. Thiry est constituée.

Sous l'impulsion de François Thiry, qui conservera ses fonctions de directeur des papeteries Godin jusqu'en 1872 -, la nouvelle entreprise décide de se spécialiser dans la construction de machines à papier de type continu, c'est-à-dire fabriquant le papier en continu. Les machines de ce genre, complexes à réaliser, étaient d'invention récente (1799). Le modèle le plus perfectionné, de fabrication française, la machine Chapelle, de Paris, avait été introduite pour la première fois en Belgique par Alexis Godin en 1836. Sans doute le papetier hutois était-il intéressé à ce que ce genre d'équipements soit désormais fabriqué dans sa propre ville. Son ingénieur alla au-devant de ses souhaits. François Thiry avait par ailleurs pris conscience chez Godin de l'extraordinaire marché commercial que constituait à cette époque l'industrie papetière, en plein essor. A Fleury, il s'était familiarisé avec les machines à papier les plus performantes. Il se sentait maintenant capable d'en concevoir lui-même de plus efficaces encore, de monter pour ce faire des ateliers de fabrication et de former un personnel spécialisé: ouvriers de machines-outils, outilleurs, ajusteurs et monteurs.

Son premier client important, s'en étonnera-t-on, fut Alexis Godin, qui finança lui-même la construction de la machine, par avances mensuelles. En août 1856, l'usine Dautrebande-Thiry livrait sa première continue à papier à l'usine Godin de Chinet-Huy, qui paya un

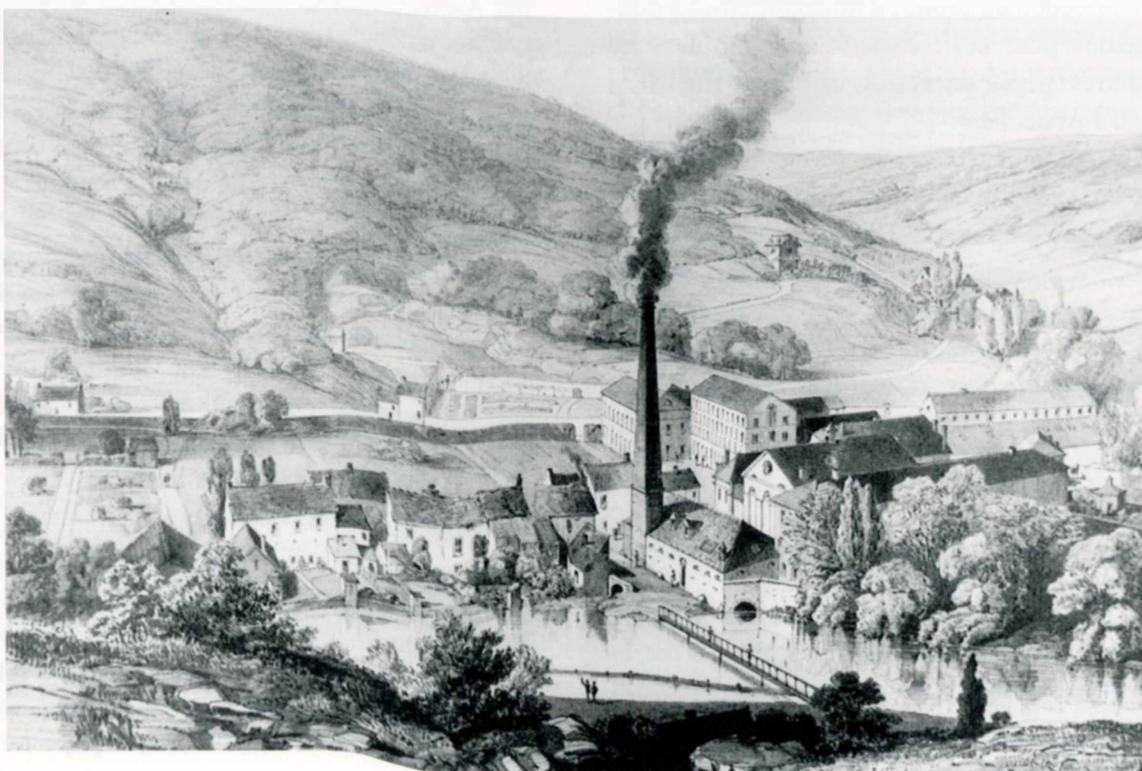


Portrait de François Thiry (vers 1885) par le photographe hutois E. Turner.

montant global de 103.650 F d'époque. Les avances s'étaient chiffrées à 89.600 F.

Alexis Godin est enchanté par la qualité de la réalisation et il s'emploie à faire la réclame de son ingénieur auprès de papetiers étrangers. On vient de loin voir fonctionner la nouvelle « continue » de Chinet.

La papeterie Godin, de Chinet-Huy. Gravure extraite de « La Belgique industrielle », 1852.



En 1858, un fabricant de papier installé dans les Vosges, M. Bilcheberger, passe commande. L'industriel vosgien débarque à Huy et s'installe à l'Hôtel de la Poste pour plusieurs jours aux fins de négocier au mieux le contrat d'achat de deux machines complètes avec la firme Dautrebande-Thiry. Il inaugure ainsi une tradition : durant des décennies, les clients de la fabrique hutoise descendront dans des hôtels de la ville pour y établir leur quartier général de négociation. C'est que l'on ne commande pas une machine à papier les yeux fermés. L'investissement est considérable et chaque machine est un cas d'espèce qu'il faut concevoir dans le détail pour les besoins spécifiques du client.

Revenons à l'Hôtel de la Poste. Le 10 septembre 1858, le Vosgien Bilcheberger y signe donc un contrat de commande, le premier véritablement, qui permet à la firme hutoise de construire deux grandes machines à papier complètes avec leurs calandres, enrouleuse, coupeuse et bobineuse.

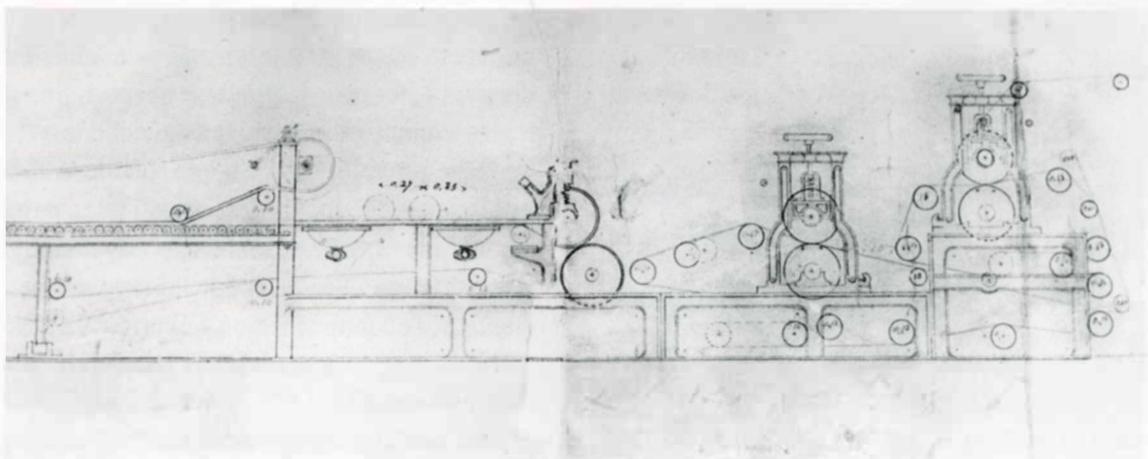
À LA CONQUÊTE DU MONDE

A l'usine, François Thiry met progressivement en place une stratégie efficace d'exportation, car le marché belge est par nature trop exigu pour son type de production. Par ailleurs, l'ingénieur perfectionne sans cesse ses procédés de fabrication. Il étoffe l'équipe de ses collaborateurs et ses bureaux d'études. Il sait où trouver, à l'extérieur, les appuis techniques nécessaires quand il le faut et recourt régulièrement à la sous-traitance. Il peut aussi compter sur l'aide de son frère aîné, Ferdinand, lui-même directeur des Papeteries de Virginal (Ittre). Mais c'est la ville de Huy qui lui offre l'environnement le plus favorable au progrès de son entreprise. Les usines Godin – où il restera directeur jusqu'en 1872 – s'offrent à lui comme un immense laboratoire grandeur nature où il teste ses idées, expérimente ses projets les plus avancés. Il arrive ainsi à conce-

voir des machines parmi les mieux adaptées aux exigences de l'industrie papetière de son temps. Et les papeteries Godin, toujours équipées par ses soins, se transforment en halls de démonstration : elles font la meilleure publicité qui soit pour les produits de l'usine Dautrebande-Thiry. Les commandes affluent et la société hutoise va bientôt expédier ses produits dans de nombreux pays, jusqu'aux Indes anglaises.

L'usine Dautrebande-Thiry construit des éléments de machine à papier mais sa véritable spécialité, c'est la machine complète, livrée en quelque sorte clef sur porte, avec son système de transmission et même, parfois, sa machine à

*Détail du plan de la machine à papier Dautrebande-Thiry exposée et primée à Paris en 1867. Elle fut ensuite expédiée en Russie chez le papetier Ch. Nottbeck, de Saint-Petersbourg.
Musée du papier, Malmedy.*



LA MACHINE EN CHIFFRES

Au XIX^e siècle, la machine à papier Thiry pèse en général de 55 à 130.000 kilos. Avec tous ses accessoires, elle peut même prétendre, dans certains cas, au poids maximum de 160 tonnes.

Coût : entre 60 et 120.000 F époque.

La largeur de la machine dépendait de la largeur du papier à fabriquer. Au début, les largeurs étaient de l'ordre d'1,250 m à 1,800 m pour dépasser 2 mètres vers les années 1886-1887 et atteindre

3,800 m dans les premières années du XX^e siècle, pour un poids de 400.000 kilos. Longueur totale : jusqu'à trente mètres. A ce moment, le prix grimpe jusqu'à 250.000 F. La vitesse des premières machines était de 10 à 30 mètres/minute suivant l'épaisseur du papier à fabriquer. A la fin du XIX^e siècle, pour le papier journal, la vitesse atteignait 150 mètres/minute. Le délai de fabrication pour une continue : de cinq à huit mois.

vapeur. Des ouvriers sont formés à Huy pour se rendre régulièrement à l'étranger, jusque dans les pays les plus lointains, afin d'y monter eux-mêmes les gigantesques machines fabriquées dans la cité mosane. Leur séjour dure quelquefois plus d'un an. Ces ouvriers-monteurs remplissent une fonction essentielle.

Au XIX^e siècle, le bateau est le seul moyen de transport pour les longues distances. Pour l'Amérique latine ou les Indes, le voyage dure plus d'un mois et demi et les monteurs restent quelquefois sur le site de deux à trois ans. Véritables chefs de chantier, ils prennent en charge non seulement le montage de la machine mais aussi, entre autres, l'installation des tuyauteries. Ils pouvaient avoir sous leurs ordres plusieurs centaines d'ouvriers. Pour l'ouvrier de chez Thiry, recevoir les fonctions de chef monteur, au terme d'une longue période de stage, était une véritable consécration sociale. Au sein de l'entreprise hutoise, les monteurs devinrent peu à peu des personnages quelque peu mythiques. Lorsque l'un d'entre eux rentrait d'un montage de longue durée, le hall de fabrication de l'usine hutoise s'arrêtait, retenant son souffle pour entendre le récit de ses exploits outre-mer.

UNE MÉDAILLE À L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES EN 1862

Dès 1862, les monteurs hutois avaient franchi la mer du Nord pour installer une continue dans la section belge de l'Exposition universelle de Londres, qui attira plus de six millions de visiteurs. C'est à Londres, dix ans auparavant, en 1851, que la première Exposition universelle avait été mise sur pied, sous les voûtes de verre du Crystal Palace. Depuis, les manifestations de ce genre s'étaient multipliées sur la planète, mais l'exposition de Londres restait la vitrine la plus prestigieuse pour tous les entrepreneurs du monde. Dans ce temple de l'industrie et du progrès, voué à célébrer le génie inventif du XIX^e siècle, les Hutois se distinguèrent particulièrement. Le jury international de Londres décerna en effet, à l'usine Dautrebande, une médaille pour avoir apporté « des perfectionnements dans les machines à fabriquer le papier ».

L'éloge n'est pas mince, quand on sait que les Anglais se flattaient jusqu'en 1836 au moins, de construire les meilleures machines à papier au monde.

Le rapport belge rédigé à la demande du roi Léopold I^{er}, après l'exposition de Londres de 1862, rendit du reste un vif hommage à la firme hutoise. L'auteur du rapport déclare que certaines productions exposées à Londres avaient « contribué pour une large part à assigner à la Belgique un rang très-élevé dans l'industrie des machines : je veux parler des machines à papier continu de MM. Laroche et Barbier, de Bruxelles, et Dautrebande, de Huy... J'ai eu l'occasion de voir et d'étudier, dans les ateliers de M. Godin, de Huy, la belle machine de M. Dautrebande. Nommer MM. Godin de Huy, les plus importants et les plus habiles fabricants de papier du continent, et ajouter que ce sont les machines de M. Dautrebande, qui fonctionnent dans leurs ateliers, qui convertissent en papier continu, par un travail qui n'est même pas interrompu la nuit, les diverses pâtes pour fabriquer les papiers fins et légers, comme les papiers forts et solides, avec une telle précision qu'à chaque surface, à chaque longueur de ruban, correspondent invariablement le même poids, le même grain et

Médaille obtenue par l'usine Dautrebande-Thiry en 1867 à l'Exposition universelle de Paris.



la même qualité, n'est-ce pas faire l'éloge le plus significatif des machines de M. Dautrebande? C'est qu'en effet tout dans ces machines est étudié et perfectionné; toutes les transmissions sont portées en dehors de la machine et à telle distance que l'ouvrier peut toujours s'approcher facilement de toutes les parties de son outil, en suivre et en surveiller de près toutes les opérations; des organes mécaniques simples et sûrs permettent d'établir et d'assurer instantanément le plus exact parallélisme et l'ajustage le plus positif des rouleaux, de la toile sans fin et des tambours et la régularité mathématique des mouvements, de manière à produire un papier d'une largeur nette et invariable; mais, il faut bien le dire, ces machines ne peuvent être appréciées complètement que par le travail, parce que leur première qualité, c'est l'exquise régularité de l'ajustage et des mouvements; ... l'Exposition de Londres ne pouvait montrer qu'un moteur sans vie, un appareil immobile, froid et impuissant à faire valoir des qualités qui ne se constatent que par le jeu des organes et par l'ensemble des mouvements...»

On observe que le rapport de Londres parle de la *machine Dautrebande*. Le véritable concepteur en est cependant bien François Thiry, ingénieur-gérant de la firme hutoise, mais celle-ci continue à porter le nom de son fondateur Hyacinthe Dautrebande.

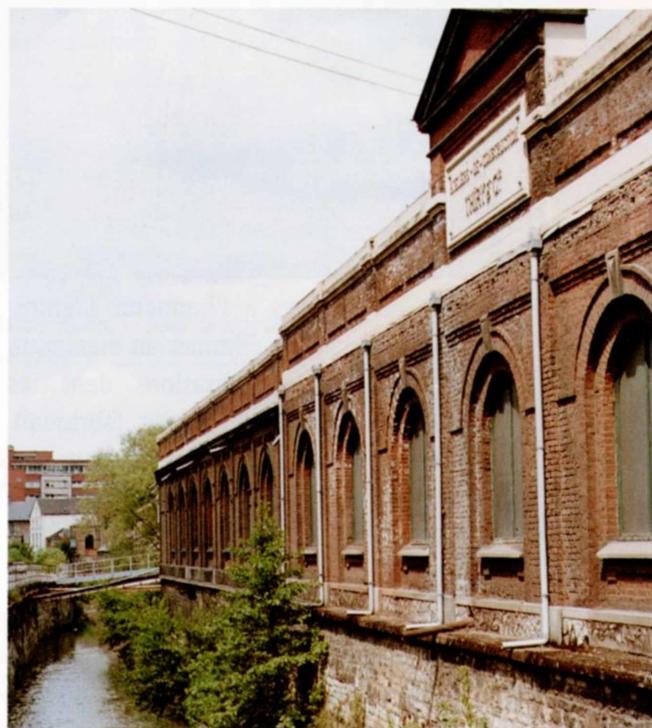
Cinq ans plus tard, en 1867, à l'exposition universelle de Paris (près de neuf millions de visiteurs), c'est bien la firme Dautrebande-Thiry cette fois, qui présente sa célèbre machine à papier continu, comme en atteste la liste des exposants dans le catalogue officiel. Le jury parisien décerne une médaille aux exposants hutois, dont la machine primée sera ensuite expédiée en Russie, chez le papetier Ch. Nottbeck de Saint-Petersbourg, qui en avait passé commande.

La réputation internationale de la société hutoise est telle que le Prussien Bismarck, chancelier du Reich, alors à l'apogée de son prestige politique, commande, en 1872, une machine pour ses propres usines à papier. Le contrat de commande a malheureusement disparu. Les Allemands, lorsqu'ils occupèrent

Huy pendant la Première Guerre mondiale, se saisirent des documents.

Depuis 1855, l'usine Dautrebande-Thiry s'était développée dans un vaste domaine compris entre la chaussée des Forges et la rue Sainte-Catherine d'une part; Chinnet et la rue Portellette d'autre part, autour de la maison du maître de forges Hyacinthe Dautrebande.

Les ateliers de construction mécanique érigés en 1898 par la société Thiry, chaussée des Forges à Huy, en bordure du Hoyoux.



En 1873, l'entreprise, pour des raisons d'organisation interne, installe une partie de son outil de production sur la rive gauche de la Meuse, dans le quartier Saint-Hilaire. Le 30 août 1873, la députation permanente de Liège accorde à cet effet «aux sieurs Dautrebande et Thiry:

1. l'autorisation d'établir pour le terme de 30 ans, sur un terrain situé à Huy rue Saint-Hilaire, une fonderie de fer au cubilot et un atelier pour la fabrication de machines et mécaniques en tous genres, comprenant un cubilot avec ventilateur, trois tours, deux machines, et une limeuse,
2. et à y placer pour en activer les appareils, deux machines à vapeur, chacune de la force de 15 chevaux et une chaudière».

LE SILENTBLOC, UNE INVENTION HUTOISE

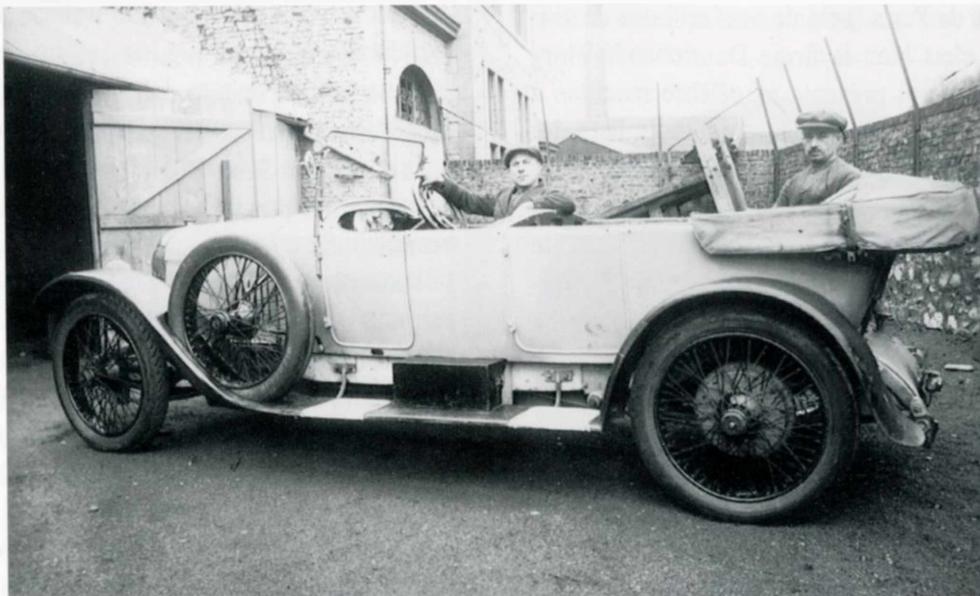
Le mot *Silentbloc* est aujourd'hui passé dans le langage commun. En voici la définition donnée par le dictionnaire français, le Petit Robert. « Silentbloc: de l'anglais *silent* (silence) et bloc. Anglisme. Petit bloc en caoutchouc traité et comprimé, interposé entre les pièces dont le mouvement relatif est très faible, pour absorber les bruits, les vibrations. » Le Petit Larousse a lui-aussi accueilli le silentbloc dans la longue liste de ses substantifs. Ce que les dictionnaires français ne disent pas, c'est que ce fameux silentbloc, aujourd'hui répandu dans le monde entier, est une invention hutoise, une découverte effectuée dans les ateliers de la société Thiry et Cie, où la recherche technologique la plus pointue fut toujours à l'honneur. L'entreprise cherchait à éliminer au maximum le bruit et les vibrations dans les machines à papier qu'elle fabriquait. C'est ainsi qu'elle fut amenée à mettre au point sous la direction de Léon Thiry (1886-1971), petit-fils de François Thiry, un curieux petit cylindre de

caoutchouc auquel on finit par donner le nom de silentbloc. M. Léon Thiry fit breveter l'invention et la commercialisa tout d'abord en France dans les années trente en collaboration avec la société anonyme «Etablissements ►

Léon Thiry. _____



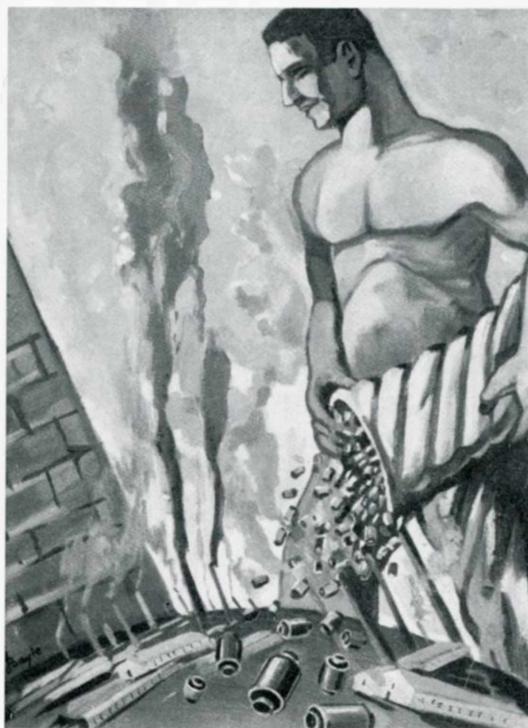
Cette voiture Chenard et Walther a servi aux essais du silentbloc, effectués par Léon Thiry en 1923 dans les garages de la société Thiry, à Huy. _____



Repousseau et Cie», de Levallois-Paris. Au moment du lancement commercial du produit, le prospectus de la société Repousseau faisait la réclame de l'invention hutoise en ces termes: «Imaginez que l'on vous dise que partout dans un organe de machine où il y a un axe autour duquel oscille une pièce, on puisse du même coup supprimer l'usure des parties frottantes, le jeu entre ces parties, l'entretien, le graissage, le bruit de leur fonctionnement; vous conviendrez qu'il s'agit là de quelque chose de sensationnel. Eh bien ce quelque chose de sensationnel existe: c'est le silent-bloc...

Il n'est guère d'industrie qui ne soient intéressées par le silentbloc. L'industrie automobile au premier chef, la carrosserie, l'industrie des machines à papier, des machines à tisser, à imprimer, l'industrie électrique, les chemins de fer, le bâtiment, les travaux publics, les machines agricoles; enfin, c'est l'industrie entière qui est intéressée par cette invention nouvelle où elle apporte un progrès considérable.»

Cette grandiose vision d'avenir ne relevait pas uniquement de la littérature



Publicité française pour le silentbloc, invention du Hutois Léon Thiry.

publicitaire. Aujourd'hui encore, le silentbloc est utilisé dans de nombreuses applications de par le monde.

LA CRÉATION DE LA S.A. THIRY ET CIE EN 1888

En 1888, François Thiry prit seul les commandes de la société qui s'appellera désormais *S.A. Thiry et Cie*, tout en se maintenant pour l'essentiel dans les locaux de l'ancienne usine Dautrebande.

Dans le capital de départ de la nouvelle société, François Thiry possédait lui-même 80 parts; 25 parts avaient été dévolues à Gustave de Lhonneux, de la banque du même nom, et 25 autres à Barthélemy Springuel, distillateur.

Dans la dernière décennie du XIX^e siècle, le niveau scientifique du bureau d'études de la firme Thiry atteint un sommet: il comporte,

outre François Thiry, ses trois fils Jules, Armand et Léon, ingénieurs diplômés de l'université de Liège, ainsi qu'un directeur ingénieur de nationalité allemande, issu de l'industrie papetière. Le directeur technique de la société est lui-même ingénieur universitaire. Léon Thiry, pour sa part, est en outre ingénieur électricien de Montefiore (Liège) et ingénieur papetier de Darmsdadt (Allemagne). Polyglotte, il parle l'anglais, l'allemand et l'espagnol en plus du français.

La haute teneur en technologie des machines fabriquées à Huy exige aussi un personnel ouvrier particulièrement qualifié.

Les cadres supérieurs d'entreprises locales donnent en ce temps-là des cours du soir et

Exposition Universelle
DE

PARIS 1889

GRAND PRIX

Spécialité

APPAREILS DE PAPETERIE

Adresse télégraphique

THIRY C^E HUY

TÉLÉPHONE

Thiry et Cie
Ingénieurs-Constructeurs
Successors de H. Dautrebande et F. Thiry,

Huy, Belgique, le 21 juillet 1898.
Devis pour Messieurs
Bardon Job et Pouilhac
à Toulouse.

Devis (1898) pour une machine à papier adressé par la société Thiry à la firme française de papier à cigarettes Bardon, Job et Pouilhac, de Toulouse. —

certaines ouvriers ont le courage de consacrer quelques heures à l'étude après leurs longues journées de travail. La direction stimule par ailleurs la productivité de son personnel en cultivant chez lui la fierté d'appartenir à une entreprise quelque peu aristocratique, qui met sur le marché des machines sophistiquées, admirées dans le monde entier. Cette psychologie d'entreprise restera une des caractéristiques essentielles de la société hutoise. En 1892, l'usine Thiry occupe 200 ouvriers et 20 employés.

A Huy, la société Thiry fabrique également des triturateurs de papier pour l'atelier du papetier Lannoye, de Genval, inventeur du balatum. Prévoyant des périodes de saturation du marché papetier, François Thiry avait, par ailleurs, pris soin de diversifier sa production. Son frère Denis, propriétaire d'une usine d'explosifs *La Mangoya*, à Orviedo (Espagne), passa plusieurs commandes d'équipements à Huy, ce qui permit à François Thiry de se familiariser avec ce type d'éléments et d'en exporter jusqu'en Roumanie. La société Thiry et Cie se mit égale-

LA VALEUR DE LA S.A. THIRY EN 1892

Capital engagé: 1.000.000 F.

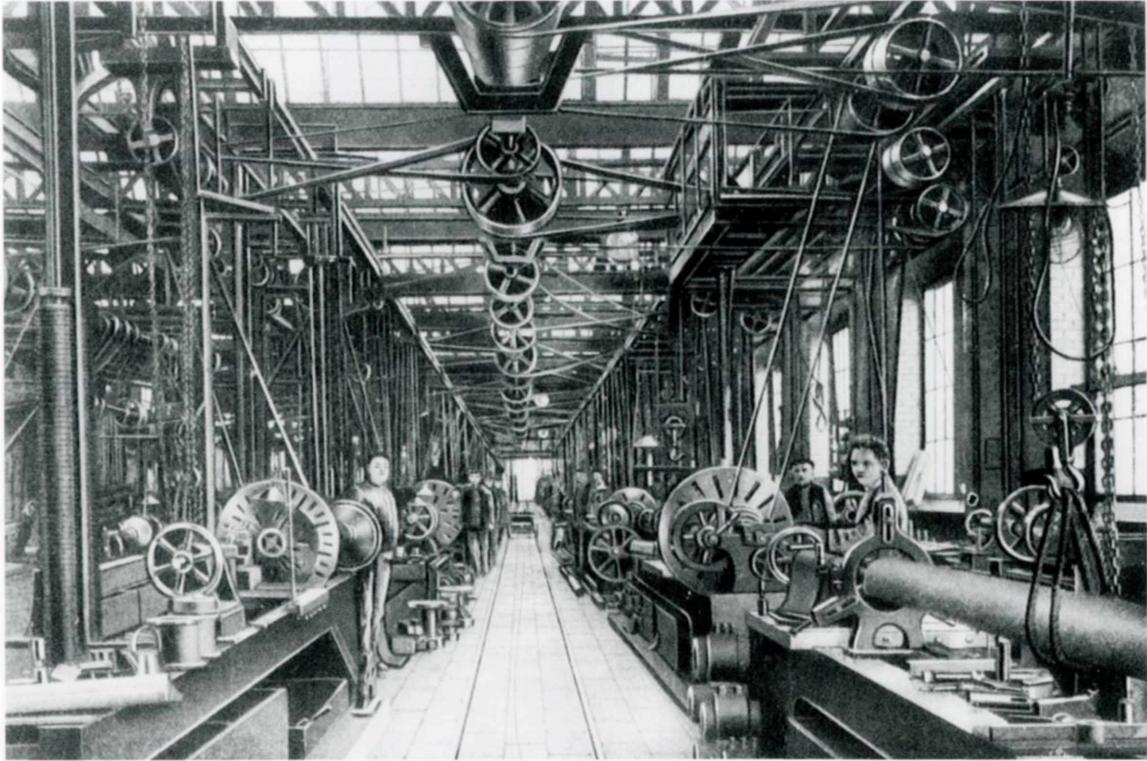
Valeur des immeubles et machines de fabrication: 480.000 F.

Maisons: 100.000 F.

Matières premières (1.600.000 kg/an): 550.000 F.

Produits fabriqués (1.100.000 kg/an): 800.000 F.

Personnel: 200 ouvriers, 20 employés: 210.000 F (salaire annuel).



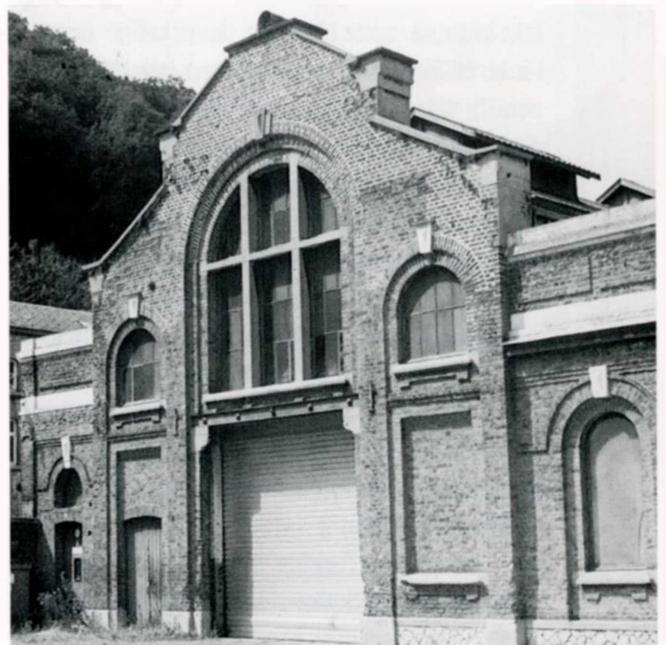
Usine Thiry, Huy. Vue intérieure d'un atelier de tournage (longueur 130 mètres), vers 1900.

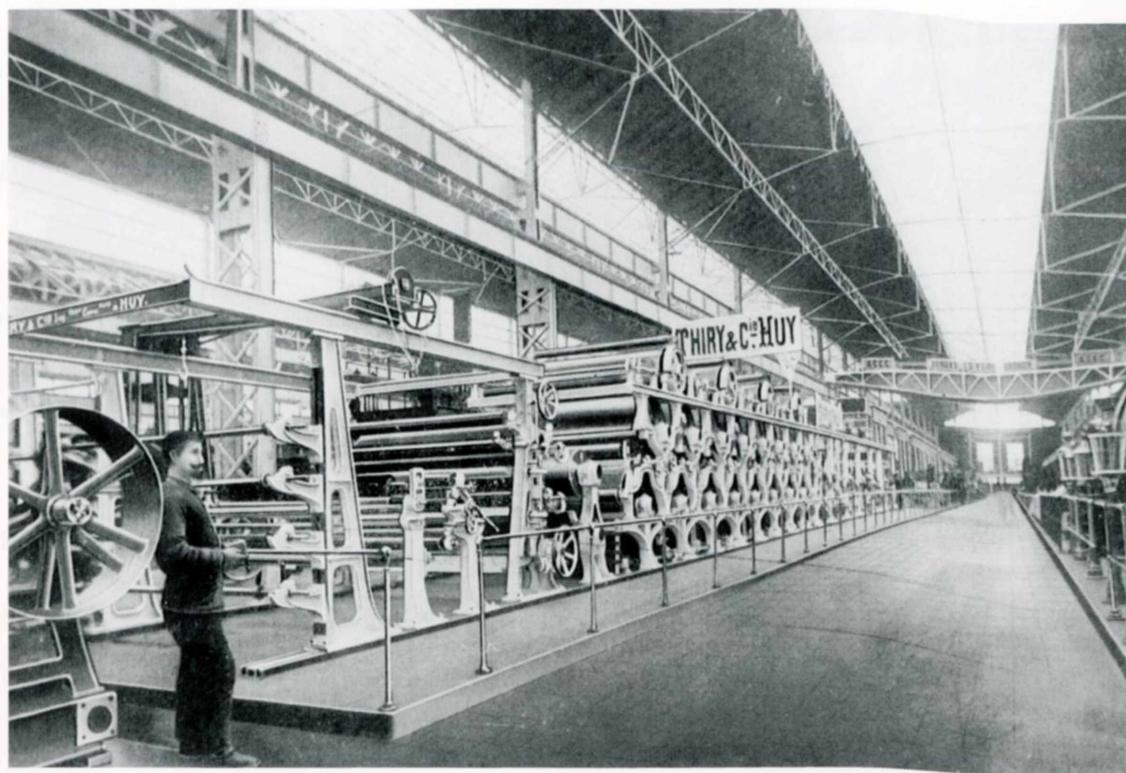
ment à fabriquer des presses à creuset pour l'industrie du zinc, selon le procédé récemment découvert par le professeur Dor Delattre de l'Université de Liège. Des presses seront ainsi livrées à d'importantes usines à zinc : la société de Lamine, à Antheit-Huy, l'Austro-Belge de Corphalie, la société d'Alagir, en Russie, la société des comtes Henickel, en Haute-Silésie, etc. Des scies et des moteurs Diesel sont également réalisés.

La machine à papier restera cependant, pour longtemps encore, le cheval de bataille de l'entreprise qui continue à briller dans les grandes expositions internationales. Lors de l'Exposition nationale de 1880, à Bruxelles, Léopold II s'était fait expliquer le fonctionnement de la continue hutoise. Il demanda à un des fils de François Thiry combien valait le kilo de papier puis il se fit préciser le coût au kilo de la machine... Question peu banale, qui visait à sa manière à déterminer la rentabilité de chacune des productions. Jules Thiry fit le calcul pour son royal interlocuteur et constata avec Léopold II que le prix du kilo de papier était supé-

rieur à celui du kilo-machine. Ce qui tendait à démontrer combien le papier était un article rentable...

Entrée des ateliers Thiry, 1898.





Machine Thiry à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1910.

En 1910, l'usine hutoise présenta son dernier modèle de machine à papier à l'Exposition universelle de Bruxelles. Ce type d'opération était très coûteux : il fallait louer un espace d'exposition important (plus de cinquante mètres de long) et immobiliser pendant plusieurs mois une machine déjà attendue par le client, en l'occurrence les Papeteries anversoises de Duffel. Mais, à cette époque, le prestige comme l'intérêt de la firme hutoise, qui est à son zénith, commandaient pareille démonstration de puissance.

Un document daté de 1910 dresse une liste impressionnante d'entreprises papetières équipées à ce moment par la firme hutoise. Des machines Thiry fonctionnent alors, entre autres, en Belgique, en France (l'usine du *Petit Parisien*, à Nanterre), en Russie, en Allemagne, en Hollande, en Autriche, en Italie, en Suède, en Espagne, en Suisse, au Mexique et même aux USA, à la *Manufacturers Paper Cie*, de New York notamment.

En 1922, l'entreprise modernise une fois encore ses installations et construit un nouvel atelier de fonderie, chaussée des Forges, en

bordure du Hoyoux, tandis que les installations de Saint-Hilaire sont vendues aux fonderies Samson (poèlerie).

Thiry et Cie poursuivra ses activités en dépit des aléas, déployant une active politique d'exportation dans le monde entier jusqu'à sa restructuration dans les années 1980.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Archives de la société Thiry et Cie. Huy.

Témoignages de M. Jean Thiry.

Exposition universelle de Londres en 1862. Documents et rapports, Tome I, Bruxelles 1863, pp. 83 et 504.

Exposition universelle de Paris, 1867, catalogue général, tome 2, p. 149.

L'ARTISAN FONDEUR NESTOR MARTIN, CRÉATEUR D'UN EMPIRE INDUSTRIEL INTERNATIONAL

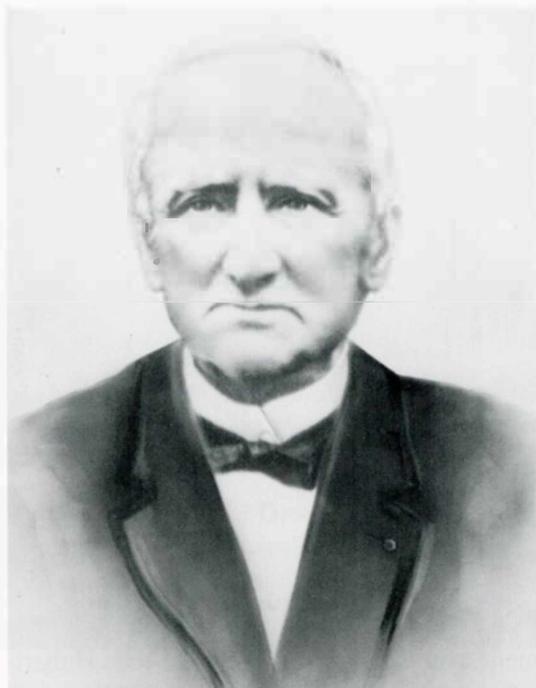
JEAN-MARIE DOUCET

A Huy, au XIX^e siècle, pour créer une entreprise métallurgique de dimension internationale, il n'était pas indispensable d'appartenir à une lignée locale d'industriels ou de posséder un diplôme d'ingénieur. Nestor Martin (1825-1916) en a brillamment apporté la preuve. A ses débuts, il n'était que simple artisan fondeur dans un petit atelier familial. Son nom, pourtant, est passé dans le langage commun. De nos jours encore, il se confond avec une marque d'appareils de chauffage toujours présente sur le marché belge. Il en est allé de même pour le patronyme de son fils Arthur Martin; c'est sous son nom, transformé depuis près d'un siècle en marque commerciale, que se vendent des appareils électro-ménagers hauts de gamme. Leur publicité passe régulièrement sur les chaînes de télévision françaises en cette fin du XX^e siècle.

Né à Huy en 1854, le groupe industriel Martin se spécialisa surtout dans la production d'appareils de chauffage et de matériel de cuisine. Vers 1950, il atteignit la dimension d'un véritable empire industriel international. Il pouvait alors s'enorgueillir de posséder des usines à Revin, Reims et Lille, en France, Berchem-Bruxelles, en Belgique, Gevelsberg, en Allemagne, Buenos-Aires, en Argentine, Kiriu, au Japon. A cela s'ajoutait la fabrication de ses produits sous licence, en Angleterre, en Espagne, au Portugal, au Chili, en Egypte... Un puissant réseau de distribution avait par ailleurs été mis en place.

Le groupe familial Martin comprenait alors quinze usines réparties sur une centaine d'hectares; l'effectif se chiffrait à 6.500 personnes directement employées dans la société et à 25.000 personnes indirectement employées (sous-traitants). Rien qu'en Europe, 2.000 commerçants étaient liés au groupe par des contrats de distribution.

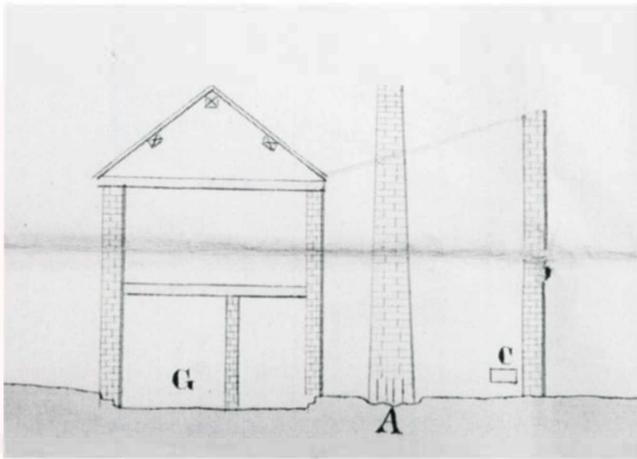
Après 125 ans d'existence, le groupe Martin, en tant que tel, cessa ses activités mais ses marques commerciales, ses moyens industriels et son réseau de vendeurs sont entrés dans l'importante multinationale Electrolux.



Portrait photographique de Nestor Martin. Vers 1900.

DE L'ATELIER FAMILIAL À L'USINE

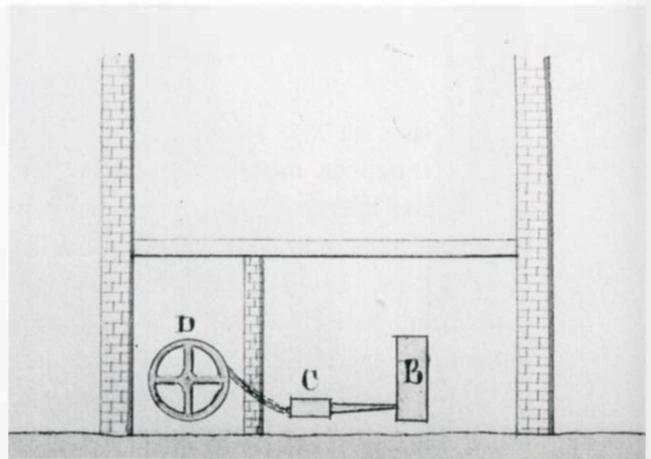
C'est à Huy, au milieu du XIX^e siècle, que Nestor Martin avait jeté les bases de cet empire, qu'il développa lui-même d'une poignée de fer pendant plus d'un demi-siècle, avant de passer le flambeau à sa descendance. Il était né en Ardenne, à Saint-Hubert, le 11 avril 1825, dans une famille de modestes artisans. Son père est orfèvre. Très jeune, dès 14 ans, semble-t-il, Nestor Martin quitta l'école; sa famille manquait de ressources et l'adolescent dut mettre la main à l'ouvrage. La semaine, il travaillait avec son père et ses frères aînés dans une grange transformée en atelier. Le dimanche venu, il s'en allait à pied sur les routes d'Ardenne pour vendre les produits de la forge et de la petite fonderie familiales: des bibelots de cuivre coulés au creuset. A une époque indéterminée, vers 1846, son père, Hubert Martin, quitta Saint-Hubert avec sa nombreuse famille. Sans doute grâce à ses efforts et à ceux de ses fils aînés, devenus adultes, a-t-il pu rassembler un peu d'argent. Il dispose en tout cas des moyens suffisants pour venir s'établir à Huy. Il installe sa forge d'orfèvre et sa petite fonderie



Plan (détail) de la première fonderie construite par Nestor Martin, chaussée des Forges à Huy, en 1854. Ateliers des tourneurs et fours.
Archives de l'Etat, Liège.

de cuivre au 298 du chemin des Forges, le long du Hoyoux, dans le quartier industriel de la ville. A ce moment, âgé de 56 ans, il habite toujours avec l'ensemble de ses enfants et notamment avec ses fils Alphonse, 32 ans, Hubert-Joseph, 26 ans, et Nestor-Joseph, 21 ans, tous trois exerçant la profession de fondeur en cuivre. C'est ce que précise le registre de population de la ville de Huy rédigé en 1846. Trois ans plus tard, les fils d'Hubert Martin vont établir leur propre activité dans leur habitation qui s'est entre-temps transportée rue Portelette toujours dans le quartier Sainte-Catherine. Le 31 octobre 1849, la députation permanente de Liège accorde en effet aux «Sieurs Martin, frères», l'autorisation d'établir trois fourneaux à fondre le cuivre «dans leur demeure rue Portelette», à Huy. Les sieurs Martin en question sont plus que vraisemblablement Alphonse, Hubert-Joseph et sans doute Nestor. Il est probable que la fonderie de cuivre des Martin fabrique alors, de manière artisanale, des objets de petite quincaillerie à l'usage de la clientèle locale. Très vite cependant, Nestor Martin, d'un tempérament indépendant, entend voler de ses propres ailes. Il quitte sa famille, s'installe dans les Ardennes françaises à Vignes-au-Bois et se marie. C'est là, en 1852, que naît son fils Arthur, qui deviendra lui-aussi industriel célèbre.

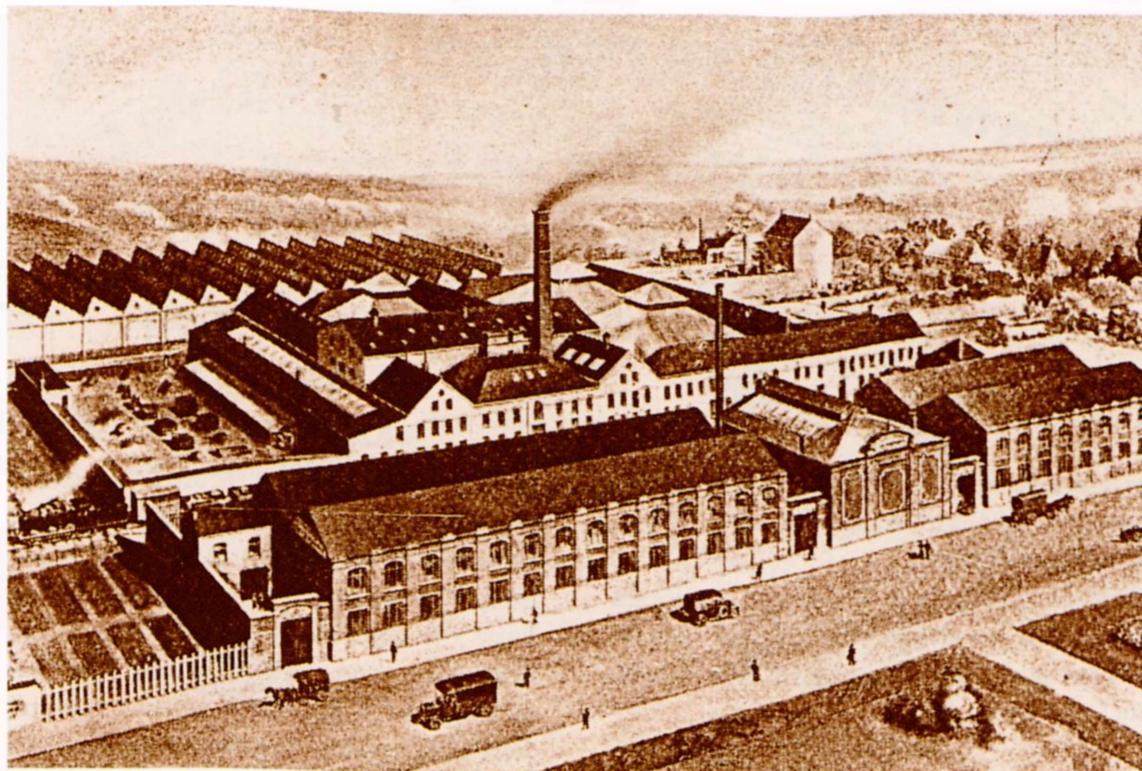
En France, Nestor Martin se perfectionne au contact de fondeurs réputés puis il revient s'établir à Huy, où il est à nouveau domicilié en



Plan (détail) de la première fonderie Nestor Martin. Ventilateur (C) du cubilot (B), mu par un volant (D) avec courroie.
Archives de l'Etat, Liège.

1854. Cette année-là, Nestor Martin obtient de la députation permanente de Liège l'autorisation d'ériger un petit établissement industriel à proximité de la rue Portelette, «sur le derrière de l'habitation de la Veuve Matthieu, aux Forges» (actuellement, chaussée des Forges). Le plan de la future fonderie est dressé le 19 avril 1854. La première usine de Nestor Martin est de modeste dimension (65 mètres carrés); il la bâtit non loin de l'église Saint-Mort, le long du Hoyoux. Elle comprend un cubilot (fourneau à creuset) dit «couplot» (fourneau pour préparer la fonte de seconde fusion), deux fours à fondre le cuivre, un ventilateur actionné par un volant ainsi qu'une cheminée et un atelier pour les mouleurs de fonte. Nestor Martin est qualifié de fondeur en cuivre dans les documents officiels. On ignore le type d'objets qu'il produit à ses débuts mais, au moulage du cuivre, traditionnel dans sa famille, il va ajouter le moulage du fer, dont il mesure bien tout l'intérêt commercial.

A Huy, s'activent déjà plusieurs laminoirs modernes et d'importantes fonderies de fer, celle de Hyacinthe Dautrebande, dans le quartier Sainte-Catherine. Dans le domaine plus particulier du moulage industriel d'objets usuels et ménagers, la spécialité qui va devenir celle de Nestor Martin, deux Hutois, Alexis-Joseph et Louis-Joseph Leurent avaient, dès 1849, mis en activité, en Cherave, une fonderie de fer moderne, de type couplot, alimentée au coke.



LES MEUBLES DOMESTIQUES EN FONTE MOULÉE: UNE NOUVELLE INDUSTRIE

A cette époque, la fonderie de fer, en ses applications diverses, est en pleine expansion. L'utilisation du coke dans les fours autorise une production de niveau industriel et le fer va devenir le matériau-roi du XIX^e siècle. En 1851, en France, on dénombre plus de 850 fonderies de fer dont certaines se sont spécialisées dans la fonderie d'art ou d'objets utilitaires. Toutefois, en ce domaine, seules vont survivre et se développer les entreprises qui sauront franchir le cap de l'industrialisation et s'adapter au mieux aux progrès incessants de la métallurgie et de la fonderie.

En Belgique, la production industrielle d'objets utilitaires et de «meubles domestiques» en fonte de fer moulée (fonte dite de seconde fusion) avait débuté vers 1825.

«L'art de mouler la fonte et de l'appliquer à une foule de meubles domestiques, explique Natalis Briavoine, dans son mémoire sur les inventions, est aujourd'hui (1837) très répandu en Belgique. Avec la fonte, on remplace non seulement le fer malléable, mais aussi dans beaucoup de cas, le bronze, le bois, la pierre, le

Gravure publicitaire représentant l'usine Nestor Martin, boulevard Albert I^{er} à Huy. A l'arrière, la rue Bauduin-Pierre. Après 1920.

cuiivre. M. Loran, fondeur à Bruxelles, M. Vanden Branden, fondeur à Scharbeek, ont eu beaucoup de succès dans cette foule d'emplois qui peuvent être considérés comme ayant donné le jour à une industrie nouvelle; ce sont les premiers qui débutèrent; leurs essais ne remontent pas au-delà de douze années (ndlr: soit donc vers 1825)».

Après 1830, c'est dans le pays de Liège surtout que la fabrication d'objets domestiques en fonte de fer va prendre un essor considérable. «A Liège, note Briavoine dans son mémoire écrit en 1837, on s'est depuis trois ans livré avec ardeur à la quincaillerie en fonte polie, et on l'a fait avec succès. Les mêmes objets qu'on ne croyait pouvoir donner précédemment qu'en fer malléable et à des prix élevés, sont maintenant offerts à des prix réduits, quoiqu'ils aient beaucoup plus d'éclat.»

La fonte de fer va triompher partout, y compris dans la fabrication d'appareils de chauffage. Parmi les pionniers de cette industrie naissante, le Français Jean-Baptiste Godin, qui conçut un des premiers poêles à charbon entièrement en fonte. Dès 1846, cet appareil com-



En-tête d'une lettre commerciale des fonderies Nestor Martin (1865). Ecriture de Nestor Martin.

mence à être fabriqué en série par Godin dans son usine de Guise (Aisne) puis dans ses ateliers bruxellois (1853).

Objets domestiques et d'ornement, poêles en tous genres : un marché énorme est en train de s'ouvrir pour les fondeurs de fer. Nestor Martin l'a compris.

UNE EXPANSION CONSTANTE

Dès 1856, après sans doute une première réussite commerciale, Nestor Martin transporte sa petite usine des Forges au lieu-dit « au Tilleul », à Huy ; il en profite pour moderniser ses procédés de fabrication. Un arrêté royal daté du 21 octobre 1856 autorise « le Sieur N. Martin à transférer dans une maison située au N. 267, au Tilleul à Huy, sa fonderie de fer et de cuivre et à adjoindre à son usine une machine à vapeur ». Le même arrêté royal fixe à 45.000 kilos par an la quantité de fer à fondre, et à 2.500 kilos, la quantité de cuivre. En 1859, les installations du Tilleul sont équipées d'une deuxième machine à vapeur d'une force de deux à trois chevaux, avec une chaudière à vapeur.

Le 5 septembre 1860, la Députation permanente autorise l'industriel hutois à remplacer ses installations par une nouvelle machine à vapeur plus puissante (dix chevaux) et par une nouvelle chaudière à vapeur. Les autorités lui imposent par ailleurs d'employer tous les « moyens pratiques connus ou qui viendraient à être découverts à l'effet de brûler ou de condenser la fumée produite par le fourneau du générateur... »

Nestor Martin, à cette même époque, entreprend de se transplanter sur la rive gauche de

la Meuse afin d'accroître encore sa capacité de production. Au nord de la chaussée de Liège, de grands espaces s'ouvrent à l'industrialisation ; la compagnie de chemin de fer du Nord-Belge y a construit une gare dix ans auparavant. Pour l'expédition de leurs produits comme pour la fourniture de leurs matières premières, les usines hutoises ont tout intérêt à se fixer à proximité de la station et à se raccorder directement au chemin de fer. C'est donc ce que fait Nestor Martin. Le 24 octobre 1861, la Députation permanente accorde au « Sieur Martin N., le droit de transférer sa fonderie de fer et de cuivre sis à l'endroit dit Tilleul, à Huy, sur un nouvel emplacement près la station du chemin de fer à Huy et d'y établir un deuxième cubilot. » A l'époque, la station de la compagnie ferroviaire du Nord-Belge s'étendait sur l'assiette actuelle du boulevard Albert I^{er} jusqu'à la chaussée de Liège.

L'entreprise Martin porte en 1865 le nom commercial suivant : « Fonderies de fer et de cuivre Nestor Martin, près la Station, Huy ».

En 1891, on lit sur les en-têtes de lettres et factures : « Fonderies et émailleries Nestor Martin. Huy (Belgique). Gare du Nord. Succursales à Molenbeek-Saint-Jean (gare Allée verte), Bruxelles. » On voit l'importance commerciale qu'accordait l'entreprise à son voisinage avec une gare.

Si au départ, les produits de l'usine ne portaient, semble-t-il, que le nom du fabricant, Nestor Martin appose maintenant sur ses articles une véritable marque de fabrique. Dans un losange trois lettres : N. M. pour Nestor Martin et H. pour Huy. Cette dernière lettre s'inscrit dans un motif irradiant.

FONDERIES · EMAILLERIES
NICKELAGE.

NESTOR MARTIN

À HUY. (BELGIQUE)

(Gare du Nord.)

SUCCURSALE

À MOLENBEEK-S:JEAN.

(Gare Allée Verte.)

BRUXELLES.

MARQUE DE FABRIQUE.



Les bâtiments de la première usine hutoise du « sieur Martin » s'étendaient sur quelque 65 mètres carrés seulement. Le transfert dans le quartier de la gare du Nord permit une extension considérable de l'usine, qui se développa tout d'abord entre l'actuel boulevard Albert I^{er} et la rue Bauduin-Pierre, puis au-delà de cette rue, et fut bientôt équipée de deux fonderies. La superficie atteindra jusqu'à 1.400 mètres carrés tandis que l'effectif ouvrier augmentera régulièrement pour se hisser au nombre de 700 unités. En quelque trente ans, le modeste fondeur ardennais s'était construit une des plus importantes usines métallurgiques hutoises. A la fin du XIX^e siècle, ses produits étaient vendus dans toute la Belgique et exportés en Argentine, en Russie, au Canada et jusqu'en Chine.

Au début de sa carrière d'industriel, Nestor Martin s'associa à un certain Adam, partageant avec celui-ci les risques financiers, les bénéfices et la direction de son usine, appliquant ainsi les principes traditionnels du compagnonnage. Assez rapidement toutefois, poussé par l'expansion incessante des affaires et son tempérament de chef d'entreprise, Nestor Martin fut amené à concentrer la totalité du commandement entre ses mains et à devenir le seul propriétaire de son usine.

FONDERIES · EMAILLERIES
POLISSAGE · NICKELAGE



Deux types d'en-tête de lettres: 1891 et 1919.

Dans les premières années, sa fonderie s'était lancée dans la fabrication à façon d'objets d'usage courant, assez simples à réaliser: fers à repasser, grilles et pots de calorifères, pieds de cordonnier, pièces de bâtiment et de petite mécanique qui se répandirent dans toute la région hutoise. Inventif et doué d'un certain génie mécanique, Nestor Martin, qui se qualifiait indifféremment de fondeur ou de mécanicien, multiplia sur le marché les objets moulés: garnitures de poêle, de bacs à charbon, porte-pincettes, porte-parapluies, porte-manteaux, poignées de porte, objets sanitaires, croix et garnitures funéraires (après 1875?), châssis de citerne, articles d'ameublement, buanderies, pièces de filatures...

Nestor Martin établissait souvent lui-même les prototypes de ses produits mais il s'est vraisemblablement adjoint assez tôt les services d'un dessinateur. A l'occasion, il s'inspirait des modèles créés par les fonderies françaises, la firme Alfred Corneau, de Charleville, en particulier, pour la confection des croix de cimetière.



Poêles comtois et à four Nestor Martin. Extrait de l'album-tarif des poêles, 1900.

SPÉCIALISTE DU CHAUFFAGE

L'industriel hutois comprit très tôt par ailleurs les possibilités de la fonderie de fer dans la fabrication en série d'appareils de chauffage puis de cuisinières. Le pouvoir calorifique de la fonte de fer était exploité depuis longtemps.

A partir du milieu du XIX^e siècle, les calorifères et les cuisinières de fonte vont se multiplier dans les intérieurs bourgeois, les ateliers, les bâtiments publics et les fermes cossues. De modestes poêles-cuisinières en fonte commencent également à pénétrer dans les habitations ouvrières et sont déjà nombreux, du moins dans les centres urbains, vers 1870.

En Wallonie, cependant, dans la plupart des demeures modestes, c'est l'âtre, le feu ouvert, qui continue à chauffer la maison et à cuire les repas. Ce n'est vraiment que dans la dernière décennie du XIX^e siècle que se généralisa l'usage des poêles en fonte conçus non seulement pour le chauffage au bois ou au charbon mais aussi pour la cuisine (plates-buses et poêles flamands). L'introduction des poêles et

Calorifère de salon, fonte émaillée. Nestor Martin, 1912.



des cuisinières en fonte dans les habitations, bourgeoises d'abord, populaires ensuite, constitua une véritable révolution domestique, à laquelle Nestor Martin et son usine hutoise apportèrent une contribution marquante.

Assez tôt, dès son transfert place du Tilleul, semble-t-il, la fonderie Martin avait fabriqué des petits poêles de fonte noire de type diable, appelés *neûrs diâles* en wallon.

Vinrent ensuite des calorifères de formes plus évoluées : poêles à vase, à colonne ou à socle, cuisinières à fourneaux, repasseuses de toutes formes, les feux continus, puis les premières cuisinières à gaz, dès la fin du XIX^e siècle.

A Huy, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, Nestor Martin dut faire face à une concurrence locale très active : la fonderie de fer L.J. Laurent-Tihange, spécialisée elle-aussi en « poèlerie », ainsi que la fonderie de fer Nicolas Porta (créée en 1869), qui fabriquait de multiples articles de quincaillerie, poèlerie et de bâtiments. Dans le Luxembourg, pays natal du maître-fondeur hutois, la fonderie de Châtillon produisait elle-aussi des poêles (à bois) internationalement réputés. Les petits fabricants, serruriers-poêliers, nombreux à Huy, occupaient aussi une part du marché.

Aidé par les ouvriers et les techniciens compétents qu'il avait formés, Nestor Martin sut cependant surpasser beaucoup de ses concurrents par l'ampleur et l'efficacité de son organisation industrielle et commerciale, par son souci aussi de doter ses appareils des dernières découvertes du progrès.

En Wallonie et à Bruxelles comme dans les Ardennes françaises, ses produits firent bientôt partie du décor quotidien de milliers de ménages et, à leur manière, participèrent d'un nouvel art de vivre.

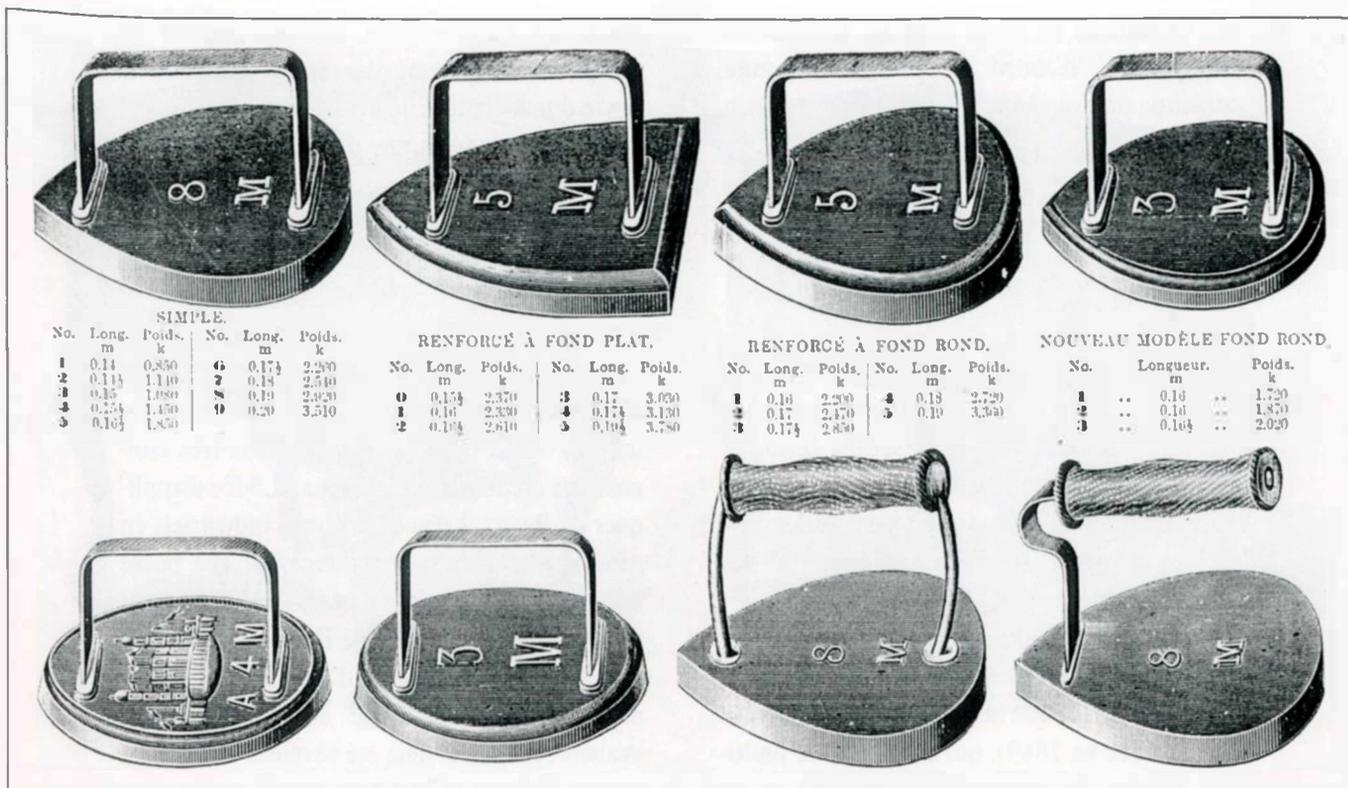
UN ART INDUSTRIEL

Destinés à prendre place dans les cuisines, les pièces de séjour ou les salons, les appareils de chauffage, même les plus sommaires, se devaient d'être décoratifs. Leur fonction sociale était noble. Ils diffusaient la chaleur bienfaisante et civilisatrice du feu et, l'hiver venu, rassemblaient autour d'eux la famille et

ses hôtes. La cheminée, qui leur servait de réceptacle en ce temps-là, était le haut-lieu de la vie domestique. Elle avait des allures d'autel privé, souvent surmonté d'un crucifix puis des premiers portraits photographiques d'ancêtres. Pour lui faire honneur, les premiers poêles de fonte fabriqués de manière artisanale offraient une décoration quelquefois très raffinée. Les appareils de série se devaient aussi de tenir leur rang. Précisément, la fonte de fer moulé allait permettre dans ce domaine de produire de très beaux objets industriels, pas très éloignés des créations de l'artisanat. L'idée d'appliquer les Beaux-Arts aux produits industriels en général était relativement récente ; elle ne se manifesta véritablement au public que lors de l'Exposition universelle de Paris de 1855. Les nombreuses possibilités d'applications ornementales de la fonte de fer en particulier, avaient cependant déjà été révélées à l'Exposition de Paris en 1839. Le fer moulé, moins cher que les autres métaux ouvragés ou que le fer forgé, s'imposa bientôt dans l'architecture, comme dans les salons chics, le décor urbain et les jardins. Cette mode ornementale qui persistera jusqu'à la Première Guerre mondiale, influença bien sûr la fabrication des appareils de chauffage. Apparurent alors des poêles-cheminées ou des poêles-buffets, destinés à trôner dans les salons bourgeois ; ils se transformèrent peu à peu en véritables sculptures de fonte à l'ornementation de plus en plus luxuriante. Partout où l'on pouvait se les payer, se multiplièrent ces étonnants monuments domestiques, dispensateurs ostentatoires du bien-être moderne, cumulant les prestiges du progrès technique et de l'objet d'art. La fonte moulée fut même utilisée pour les encadrements de cheminée, en remplacement des chambranles de bois ou de pierre, du moins dans les grands salons bourgeois.

Dans les habitations plus modestes, le petit calorifère de la pièce de séjour comme la simple cuisinière de fonte s'entichèrent eux-aussi d'élégance décorative mais avec beaucoup plus de sobriété.

Mettre le beau dans l'utile, ennoblir l'objet de série industriel. Nestor Martin se rallia résolument à cet objectif ; il n'hésita pas à compliquer



Extrait d'un catalogue Nestor Martin, 1910.

ses procédés de fabrication pour produire des appareils de chauffage à la décoration de fonte et de cuivre de plus en plus étudiée et abondante.

Dès 1872, avec l'aide de son frère aîné Alphonse, il ouvrit par ailleurs un atelier d'émaillerie qui apporta éclat et couleurs aux produits de son usine.

C'est dans cet atelier que furent formés une pléiade d'ouvriers d'élite, spécialisés dans l'application délicate des émaux sur la fonte des appareils de chauffage. Il est vrai qu'à Huy, il existait une tradition d'émaillerie industrielle depuis un certain temps déjà. La firme Vandekieboom, installée non loin de l'usine Nestor Martin, avait acquis une grande renommée en fabriquant des ustensiles de cuisine en tôle estampée d'abord (brevet en 1833) puis émaillée ensuite.

Autre outil mis en place vers 1870 chez Martin : l'atelier de polissage de la fonte, muni à ses débuts de grandes meules en grès. Plus tard, viendront les ateliers de nickelage et de chromage.

Nestor Martin fabriquait aussi de la fonderie ornementale très appréciée, des balcons

notamment (parfaite imitation du fer forgé). Les balcons sortis des ateliers hutois ornèrent nombre de bâtisses bourgeoises dans les villes belges et étrangères, en pleine croissance dans les années de prospérité économique qui suivirent la guerre de 1870.

L'ESSAIMAGE HORS DE HUY

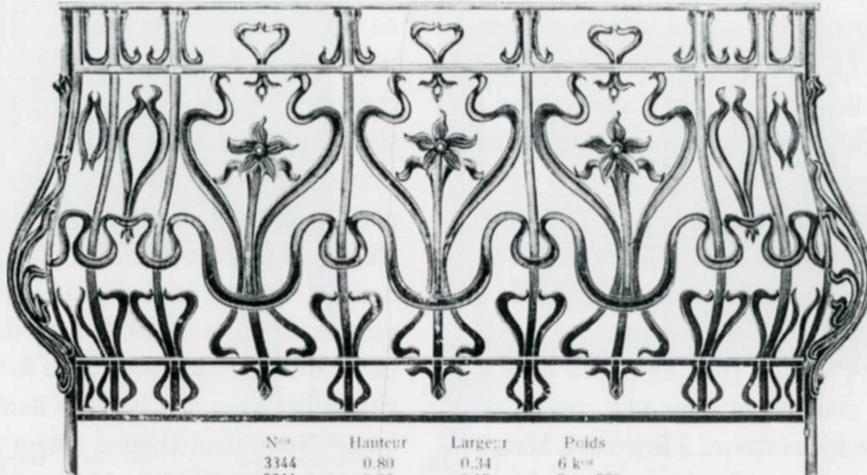
Le succès des produits Nestor Martin, qui se vaudront toujours « les mieux faits, les moins chers » du marché, fut à ce point important que l'usine hutoise ne suffit bientôt plus à répondre aux commandes.

Dès 1868, Nestor Martin avait construit une seconde usine, cette fois dans la capitale belge, rue Ulens, à Molenbeek-Saint-Jean, où l'on se mettra plus tard à mouler les pièces les plus difficiles réclamées par l'industrie automobile naissante. L'industriel hutois ouvrit encore de nouvelles fonderies en 1876, aux Neuves Forges près de Rocroi, puis, en 1882, à Revin, dans les Ardennes françaises, une région qu'il connaissait bien pour y avoir séjourné et travaillé durant sa jeunesse.

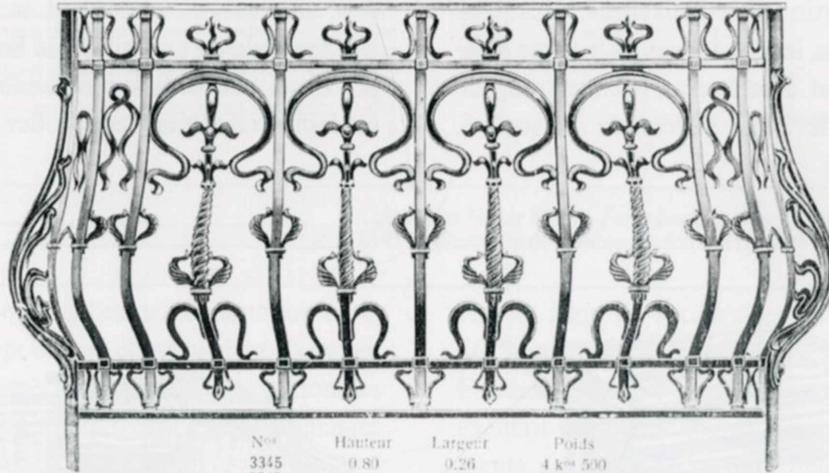
Enfin, en 1892, il bâtit sa dernière usine, une

Extrait d'un catalogue Nestor Martin, 1911.

BALCONS GALBÉS, à face unique (Style Esthétique)

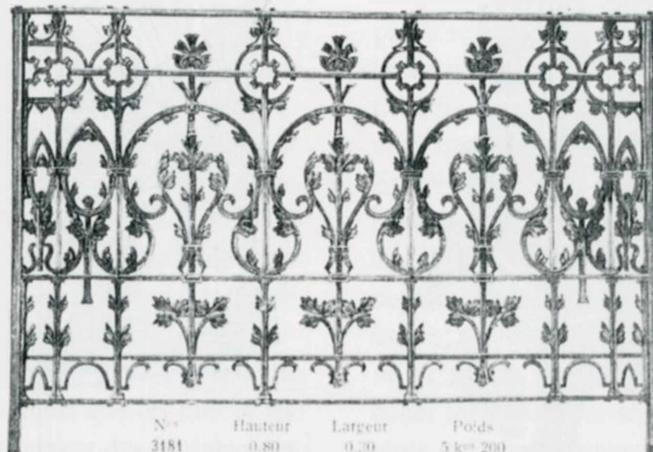


N°	Hauteur	Largeur	Poids
3344	0.80	0.34	6 k ^m
3344	0.80	0.12	2 - 900
3344	0.80	0.07	2 - 300
3344	feuille		3 - 400
3344	colonne		5 -



N°	Hauteur	Largeur	Poids
3345	0.80	0.26	4 k ^m 500
3345	0.80	0.09	2 - 200
3345	0.80	0.05	1 - 800
3345	feuille		3 - 400
3345	colonne		5 -

BALCONS PLATS, à face unique (Style Renaissance Flamande)



N°	Hauteur	Largeur	Poids
3181	0.80	0.20	5 k ^m 200
3181	0.80	0.12	2 - 600
3181	0.80	0.07	1 - 800

fonderie toujours, à Saint-Hubert. Une initiative prise, dira-t-il, pour offrir du travail aux ouvriers de sa ville natale.

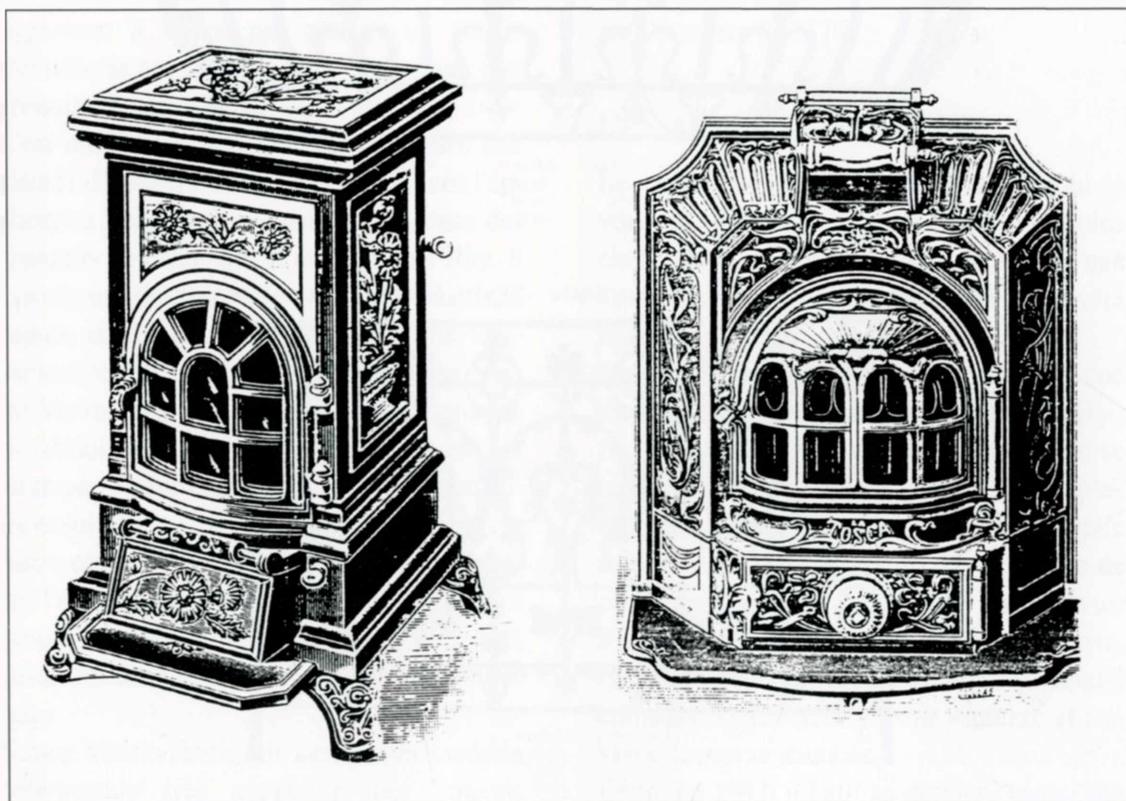
Le maître-fondeur, comme il se fait maintenant appeler, gère lui-même toutes ses fabriques et dirige des centaines d'ouvriers. Toutefois, après un dur conflit social en 1889, il avait cédé le commandement des installations de Revin à son fils Arthur Martin. Celui-ci vivait à Londres depuis 1874, où il faisait fonction d'agent d'exportation pour les produits sortis des usines paternels.

A la fin du XIX^e siècle, Nestor Martin s'est imposé comme un des industriels les plus en vue de Belgique. Après avoir longtemps habité rue Bauduin-Pierre, à Huy, au milieu de son usine, il vit maintenant dans une maison de maître rue de Ribeaucourt, à Bruxelles. Mais il revient souvent dans son usine hutoise et beaucoup de ses produits portent l'inscription «Nestor Martin Huy-Bruxelles». Jusqu'en 1911, au moins, les catalogues de la firme Martin persisteront à mettre au premier rang de leurs usines le siège hutois de la société,

comme en atteste cette inscription de couverture: «Fonderies Nestor Martin à Huy-Nord [Belgique]. Succursales à Molenbeeck-Saint-Jean, rue Ulens, 44, Bruxelles et à Saint-Hubert.»

A cette époque, on voit beaucoup Nestor Martin dans les foires ou les expositions industrielles. Sa firme remporte la médaille d'or au concours organisé à Bruxelles en 1893 par l'association des gaziers belges pour son calorifère à coke «Eurêka». Grand prix également à l'Exposition universelle d'Anvers en 1894, croix d'honneur à l'Exposition universelle d'Amsterdam en 1895, médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Lors d'une exposition à Bruxelles, en 1898 (?), le Roi Léopold II vint saluer «son ami Nestor» dans son stand, où se déployaient comme autant de trophées industriels, les produits Martin et en particulier toute la gamme des cuisinières «dernier cri», au charbon, au coke et au gaz. De foire commerciale en exposition, le Souverain avait pris l'habitude de dialoguer familièrement avec cet industriel self made man, fier de sa réussite

Types de poêles Nestor Martin de style art nouveau ou modern style. Catalogue 1912.



CUISINIÈRES AU CHARBON

Sans chaudière

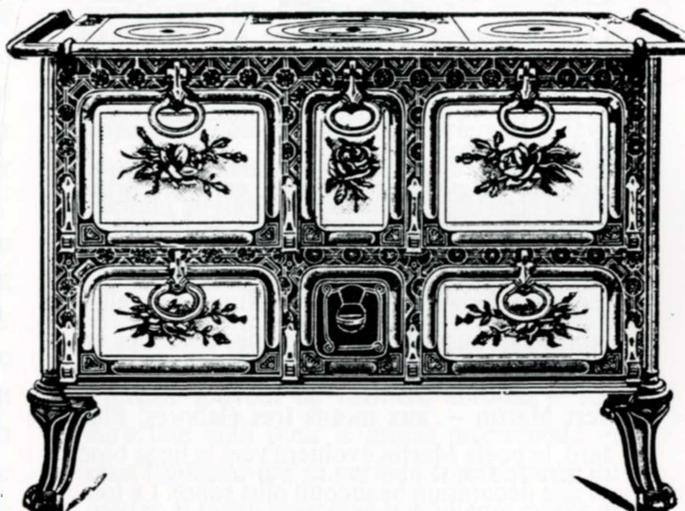


N ^o	Hauteur	Longueur de la taque	Profondeur	PRIX	
				brut	avec étagère nickelée, en plus
39	0.71	0.90	0.50	91.85	31.50
40	0.71	0.92	0.60	93.95	31.50

Ces cuisinières sont spécialement construites à l'usage de la houille.
 - Le foyer rond, en une seule pièce, se trouve au milieu. - Le tiroir se trouve dans le corps de la cuisinière. - Les passages de fumée sont très faciles et l'on peut employer les charbons les plus gras. - Les fours, très grands, sont chauffés directement par le rayonnement du foyer, ainsi que par la flamme qui passe au-dessus. - Les portes des fours et des étuves s'ouvrent en abattant. - La buse se place dessus ou derrière à volonté.

Sans chaudière

En fonte émaillée céramique ou couleur unie, avec cadres, accessoires et rampes nickelés, panneaux en tôle décorée



N ^o	Hauteur	Longueur de la taque	Profondeur	PRIX	
				brut	avec étagère nickelée, en plus
3599	0.75	1.00	0.58	231.00	
3580	0.80	1.10	0.60	273.00	
3582	0.80	1.20	0.66	325.50	

La buse se place toujours derrière.

Cuisinières Nestor Martin. Fonte brute et fonte émaillée. Extrait du catalogue 1912.

et de son rôle dans l'essor économique de la Belgique. Ses poêles ne contribuaient-ils pas en effet à la prospérité des industries nationales productrices de combustibles : les charbonnages et sociétés gazières ?

L'entretien avec le Roi se terminait invariablement par la même question, posée par le maître-fondeur hutois :

- *Sa Majesté se rappelle-t-elle que...*

- *Oui, coupa cette fois-là le Roi en souriant, vous êtes né dix ans avant moi, jour pour jour...*

Dans la première décennie du XX^e siècle, Nestor Martin est au sommet de sa popularité. Ses produits d'usage courant portent souvent son nom inscrit en toutes lettres en guise de marque commerciale. Les objets Nestor Martin se sont introduits partout. Les appareils de chauffage trônent plus que jamais dans les salons et cuisines de Belgique tandis que les rues et les jardins du Royaume s'ornent des équipements et ornements les plus divers moulés à l'usine de

Huy et dans ses succursales de Molenbeek et de Saint-Hubert. En 1911, le catalogue des Fonderies Martin proposait, entre autres, un éventail impressionnant d'articles de bâtiments, de jardins ou de rues : balcons galbés ou plats, plaques de boîtes à lettres, crossettes de portes, bacs de pompes ou éviers, gargouilles de trottoirs, urinoirs... Nestor Martin accompagne ses contemporains dans chacun de leurs gestes quotidiens, ou presque, et jusqu'au cimetière où se multiplient les croix de fonte joliment ouvragées dans ses usines.

En 1912, explique un de ses contemporains, Nestor Martin, alors âgé de quatre-vingt-sept ans, vieillard toujours plein de verdeur, parcourait journellement l'une ou l'autre de ses usines, en accentuant de sa canne l'expression de sa pensée toujours vive. Il semblait ainsi défier les années par ses projets d'avenir ; c'est alors qu'il remit toutes les affaires aux mains de son fils Arthur Martin.

L'ART NOUVEAU

De 1890 jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, l'art de la fonte moulée atteint son apogée, avec l'effervescence de l'Art Nouveau. Les usines Martin participent au mouvement. Leurs appareils de chauffage sont eux-aussi saisis par la frénésie décorative du moment qui se poursuivra jusque dans les années 20 avec le style Art déco.

Nombre de poêles-cheminées, en fonte brute ou émaillée, superbement moulés, se hissent au rang des plus beaux objets qu'ait produit l'art industriel belge. Les usines de Huy et Bruxelles fabriquent aussi d'élégants poêles-colonnes en fonte émaillée de teinte vert tendre – le célèbre vert Martin –, aux motifs très élaborés. Plus tard, le poêle Martin évoluera vers la ligne bloc et une décoration beaucoup plus sobre. La fonderie ornementale, dans laquelle avait excellé la firme Nestor Martin, avait fait son temps. L'accent sera désormais mis quasi exclusivement sur les performances thermiques des appareils.

Cheminées Nestor Martin. Extrait de l'album-tarif des poêles, 1912. —



La Première Guerre mondiale malmena fortement la famille Martin et son groupe indus-

triel; deux fils d'Arthur Martin, volontaires de guerre, furent tués sous uniformes français à Verdun; les usines furent en grande partie détruites ou occupées par les Allemands. Nestor Martin mourut pendant la guerre, en 1916, à l'âge de 91 ans.

Après l'Armistice, avec une vigueur toute particulière, l'entreprise, en France comme en Belgique, entrera dans une nouvelle ère de modernisation. Elle s'appliquera à adapter ses appareils de chauffage aux combustibles les plus récents: le gaz puis l'électricité. Les revêtements de tôle nickelée ou chromée se généralisent. La tradition de la fonderie de fonte persiste cependant pour la production de certains éléments.

La capacité de production de l'usine hutoise est à ce moment devenue impressionnante. En 1937, les ateliers de Huy étaient équipés de puissants cubilots pouvant fondre dix tonnes de fonte par heure, de sableries automatiques, de machines à mouler hydrauliques et pneumatiques, de monorails électriques pour le transport des matières premières et de la fonte...

A ce moment, l'ensemble du groupe Martin emploie 2.500 ouvriers et occupe, toutes usines confondues, une superficie de 18 hectares.

A Huy, comme dans ses autres implantations, l'entreprise a su se maintenir constamment à la pointe de l'industrie du chauffage et de la cuisine. Toutefois, elle souffre durement de la crise économique mondiale ouverte en 1929. Dès 1925, le groupe Martin s'était divisé en deux sociétés anonymes «Nestor Martin» en Belgique et «Arthur Martin» en France, dont le siège social se fixa à Paris. En 1929, une nouvelle usine Nestor Martin avait été construite à Berchem-Bruxelles. Elle était appelée à concentrer progressivement l'activité des trois anciennes usines belges, jugées trop lourdes à gérer et qui fermèrent tour à tour leurs portes. L'usine hutoise fut supprimée fin 1938. Elle avait vécu près de 80 ans.

Le groupe Martin, qui se donna pour devise «la flamme au service de la vie», poursuivit son expansion et de nouvelles usines seront encore créées en France, en Argentine, en Allemagne et au Japon.

UNE ENTREPRISE DYNASTIQUE

Malgré sa réorganisation en sociétés anonymes distinctes et sa dimension multinationale, le groupe Martin demeurera jusqu'au bout une entreprise familiale dont le dernier directeur fut Georges Martin, l'arrière-petit-fils du fondateur. C'est en 1954, à 37 ans, que Georges Martin avait pris la tête de l'entreprise, dernier d'une lignée qui avait vu se succéder Arthur Martin I, Arthur Martin II et Maurice Martin. Dans ce type d'entreprise dynastique, le culte du grand ancêtre était bien sûr constamment mis à l'honneur. On reconnaissait à Nestor Martin, simple autodidacte, un véritable génie industriel servi par une énergie indomptable et un entêtement d'Ardennais jamais pris en défaut. Sa ténacité, son savoir-faire technique et financier, son flair commercial, son audace lui avaient permis, à Huy, de passer en quelques années du stade de la fabrication artisanale à la production industrielle. Mais comment avait-il pu mobiliser constamment l'argent nécessaire à la croissance permanente de son entreprise? Sur ce plan, il put compter sur les ressources financières que recelaient à l'époque les banques hutoises. Nestor Martin sut très vite gagner la confiance des dirigeants de la Banque de Lhonneux, les Hutois Gustave Fabri de Lhonneux puis Charles Fabri. Une confiance sourcilleuse tout de même; l'abondante correspondance de Nestor Martin puis d'Arthur Martin I avec leurs bailleurs de fonds révèle bien des tensions et des angoisses de part et d'autre. Ainsi les ouvriers de Revin étaient-ils souvent payés par de l'argent venu dare dare de Huy, lâché en dernière minute par la banque... Arthur Martin II racontait que Charles Fabri, au début de ce siècle, lorsqu'il avait à verser les sommes réclamées, faisait un tour d'usine, sans piper mot, scrutant tout dans le détail, puis au bout de sa promenade inquisitrice, déclarait sans autre commentaire: «j'accorde le crédit», au grand soulagement du maître fondeur Martin et de son personnel.

Les Martin (il en fut ainsi pour les cinq générations de patrons), alimentèrent par de fameux intérêts les banques françaises et belges (dont celle de Huy) pour les crédits de caisse et les

escomptes accordés. Toutes ces banques furent toujours intégralement remboursées par l'autofinancement du groupe Martin.

UN CHEF PEU COMMODE

Autre clef de la réussite de Nestor Martin: sa capacité à commander ses ouvriers et à développer chez eux un «patriotisme d'entreprise» incitant au travail bien fait, en référence au travail presté par le patron lui-même. Nestor Martin sut ainsi former plusieurs générations d'ouvriers très compétents. Ancien artisan, il était devenu un patron exigeant. L'autorité qu'il exerçait souvent de manière abrupte – son caractère était pour le moins incommode –, était légitimée par sa parfaite connaissance du métier. Il savait lui-même travailler le cuivre et le fer et, sur ce chapitre, personne ne pouvait lui en apprendre.

Ce patron hors du commun, qui parlait peu, était capable, dit sa légende, de relever d'un seul coup d'œil des erreurs de fabrication de 1/10^e de millimètre, à la stupéfaction de ses ouvriers ajusteurs. Il n'hésitait pas à prendre lui-même l'outil des mouleurs de fonderie pour leur montrer la meilleure façon de travailler. Il affectait, à une certaine époque du moins, de porter la casquette ouvrière quand il visitait ses ateliers.

La réussite et l'âge aidant, son prestige de maître fondeur s'accrut. Un jour, coiffé cette fois de son haut de forme de grand bourgeois, il vit un ouvrier gâchant maladroitement du mortier de cubilot dans un hall de fonderie. Il saisit aussitôt l'outil pour enseigner la bonne méthode à l'ouvrier mais son haut de forme chuta dans le mortier; le patron le ramassa, l'essuya d'un revers de manche, puis se recoiffa et s'en alla sans mot dire, content de la leçon donnée et sans souci apparent des taches de mortier sur son couvre-chef..

Il était à ce point persuadé que l'on ne pouvait faire travailler les autres qu'en sachant travailler manuellement soi-même, qu'il avait obligé son fils à faire son apprentissage dans les secteurs les plus durs de l'entreprise: la fonderie, le moulage, le polissage. La tradition se perpé-

tua jusqu'au dernier directeur du groupe Martin, qui effectua un véritable stage d'ouvrier à Huy dans les années trente.

Nestor Martin confiait souvent à ses ouvriers d'élite des responsabilités de chefs d'atelier dans ses diverses usines, à Bruxelles, Revin ou Saint-Hubert. Les Hutois étaient réputés pour leur franc-parler et leur savoir-faire. C'est au travers de ces chefs d'origine ouvrière que, dans tout le groupe, se diffusait et se perpétuait « l'esprit Martin », fondé sur une exigence rigoureuse de perfection technique et de finition du détail.

Nestor Martin resta toujours sentimentalement très attaché à son usine hutoise et à la ville de Huy où il avait fait construire une petite cité ouvrière, *au Maroc*, un quartier aujourd'hui disparu. S'il termina sa vie en grand bourgeois bruxellois, campant avec art un personnage de patriarche-philanthrope, ce n'est cependant ni à Bruxelles ni dans sa ville natale de St-Hubert qu'il se fit inhumer en 1916. Sa dépouille repose au cimetière de la Buisnière, dans cette ville de Huy où avaient véritablement commencé son aventure industrielle et son étonnante ascension sociale.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Archives de l'Etat, Liège. *Autorisations d'établissements insalubres et dangereux*, C311, Nestor Martin (ETS, EID, D2, D3, D5, D7-8, D10-11).

Archives de l'Etat de Huy, Ville de Huy. *Registre de la population*, année 1846, H2, 18 verso-19.

Archives famille Martin.

Témoignages de M. Georges Martin.

« Une firme hutoise et d'intérêt national, Nestor Martin » dans le numéro spécial de la *Gazette de Huy*, 75^e anniversaire 1862-1937.

BRIAVOINE N., *Sur les inventions et perfectionnements dans l'industrie*, ouvrage publié dans les « Mémoires couronnés par l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres », T. XIII, Bruxelles, 1838.

NESTOR MARTIN, FONDEUR DE CLOCHES ANTICLÉRIQUES

Personnage haut en couleurs, Nestor Martin ne cachait pas ses opinions et celles-ci étaient plutôt radicales.

S'il avait été baptisé en 1825 à Saint-Hubert et s'il avait commencé sa carrière en vendant des crucifix de cuivre, il n'en devint pas moins rapidement sinon un athée militant, du moins un anticlérical déclaré, et quelque peu démonstratif. Lorsque les « cléricaux », à Huy, perdaient les élections, il envoyait en ville trois de ses ouvriers munis d'une cloche qu'ils battaient en signe d'allégresse, à travers les rues de la cité mosane.

Ses fermes convictions ne l'empêchaient pas de fabriquer des croix de fonte pour les cimetières. A ceux qui l'interrogeaient sur cette apparente contradiction, il répondait invariablement, en wallon : un *diâle vat l'ôte* (un diable vaut

l'autre). Allusion sans doute aux *neûrs diâles* (les diables noirs), ces petits calorifères populaires fabriqués également dans son usine.

Nestor Martin s'intéressa par ailleurs à la franc-maçonnerie et se fit membre actif et protecteur de plusieurs loges à Huy, à Bruges et à Paris. A Huy, il avait été initié le 3 juillet 1869 à la loge des Amis de la Parfaite intelligence.

Sur le plan politique, il se déclarait volontiers proche du socialisme, tout en conduisant son usine en patron plutôt dur dans les négociations avec son personnel. Mais il avait une véritable sensibilité sociale. A la loge de Huy, il était en tout cas responsable de la question ouvrière. Ses relations avec le milieu patronal hutois, dominé par le parti libéral, semble avoir été quelque peu problématique. ▷

En 1869, au moment où il entre à la loge, il avait accepté de figurer sur une liste libérale dissidente, l'*Union bourgeoise*, hostile à la faction qui dirigeait alors la ville sous la houlette du maître de forges Charles Delloye-Matthieu. L'Union bourgeoise était pour sa part conduite par H. de Lhonneux, apparenté à la famille des banquiers de Nestor Martin. Cette expérience politique fut de courte durée.

Quant à sa foi de franc-maçon, le maître fondeur Hutois y est resté fidèle jusque dans sa tombe. Il la proclame aujourd'hui encore haut et fort, à Huy même. Son monument funéraire en pierre sculptée, érigé au cimetière de la Buisière en 1916, est en cela d'une parfaite

éloquence. Sa tombe revêt la forme d'une porte de temple, surmontée de l'équerre symbolique, ce qui est la moindre des choses. Mais Nestor Martin a tenu à aller plus loin dans l'expression de son testament. La porte du temple sous lequel il repose s'entr'ouvre et laisse passer une main tendant au monde le flambeau de la philosophie chère au défunt.

Pour faire quelque peu contrepoids au militantisme athée de leur toujours remuant ancêtre, les descendants du maître fondeur – ceux de la branche catholique du moins – ont offert à la basilique de Koekelberg, à Bruxelles, un magnifique vitrail dédié à saint Martin...

Flambeau de la libre pensée jaillissant de la tombe de Nestor Martin. Monument funéraire de Nestor Martin, 1916. Cimetière de la Buisière, Huy.



LA HOTTE LÉGENDAIRE DE NESTOR-LE-COLPORTEUR

En 1934, l'écrivain Henry Bordeaux, de l'Académie française, avait été invité à préfacier le livre d'or publié à l'occasion du 80^e anniversaire des Fonderies franco-belges Nestor Martin. Chantre des valeurs familiales et traditionnelles, le célèbre romancier français rendit un vif hommage à la dynastie des Martin qui avait su bâtir, de génération en génération, un empire industriel international. Au moment de leur 80^e anniversaire, les Fonderies Martin employaient 3.500 personnes dans leurs trois usines de Huy, Revin (France) et Molenbeek-Bruxelles. Le groupe industriel belgo-français était alors dirigé par Arthur Martin II, le petit-fils de Nestor dont Henry Bordeaux esquissa en ces termes le portrait : « Nestor sera le véritable fondateur de la dynastie des Martin. C'est lui qui, à vingt-neuf ans, crée la première fonderie de la famille, à Huy. Où donc a-t-il pris son génie de constructeur ? Il a quitté l'école à dix ans, mais il en a fréquenté une autre, celle de la vie... »

C'est dans la forge paternelle à Saint-Hubert et sur les routes d'Ardenne que Nestor Martin avait, on le sait, appris son métier au début du XIX^e siècle. Ses humbles origines devinrent très vite légendaires.

Les entreprises s'organisaient autrefois – mais les choses ont-elles vraiment changé ? – comme de véritables familles professionnelles, des clans, avec leur mythologie, leurs légendes, leurs rites fondateurs. Parmi ces rites, bien sûr, les cérémonies anniversaires et les hommages au patron, au chef, dont on célèbre les vertus. Chez Martin, chaque fois que des orateurs eurent à faire l'éloge du fondateur de l'entreprise, ils se plurent à jouer sur le contraste entre les modestes débuts de l'industriel et la glorieuse réussite sociale qu'il avait forgée de ses

propres mains. La vie ainsi racontée de Nestor Martin finit par ressembler à un véritable conte populaire, se transmettant de génération en génération, à l'intérieur des usines du groupe.

Nestor, disait-on, avait commencé sa brillante carrière en sillonnant à pied les routes et chemins d'Ardenne, de bourg en village, de marché en marché. Il chemina le dos chargé d'une hotte de colporteur remplie de marchandises : des objets en cuivre fabriqués dans la petite fonderie familiale. Dans son grand âge, le maître fondeur hutois, qui s'était alors établi à Bruxelles, rappelait volontiers lui-même sa jeunesse, symbolisée à ses yeux par la hotte du colporteur devenue référence légendaire.

Une hotte : c'est du reste le cadeau original que le personnel des fonderies Nestor Martin de Huy offrit à son patron à l'occasion d'une manifestation organisée en 1903, à Saint-Hubert en l'honneur de l'industriel, dont on louait également les qualités de bienfaiteur. La fête avait été mise sur pied par la ville de Saint-Hubert et le personnel des usines de Huy, de Molenbeek et de Saint-Hubert. Voici un extrait du compte-rendu de cette cérémonie :

« ... C'est M. Parmentier, ouvrier des fonderies de Huy, qui, au nom de ses camarades, remet à M. Martin une hotte de fer forgé d'un travail admirable, toute pleine de fleurs finement martelées et portant sur les rubans qui la rehaussent cette naïve et modeste dédicace : "A vous M. Martin qui avez répandu à Huy, des hottées de travaux, d'or et d'argent. Nous vous apportons cette hotte de prédilection, remplie de fleurs en reconnaissance et en remerciement".

Jusque-là M. Martin avait pu contenir sa compréhensible émotion, mais à la vue de cette hotte artistique, des larmes ont

perlé à ses cils... C'est qu'elle lui rappelait, cette originale œuvre d'art, les rudes années de sa lointaine jeunesse où la lourde pacotille sur le dos, un monotone refrain aux lèvres, il parcourait les routes désertes de nos pauvres Ardennes, débitant dans les bourgs et les villages les disparates articles de son commerce d'aventure...»

Cette hotte en fer forgé matérialisait par excellence l'image idéalisée que Nestor Martin voulait donner de lui-même: celle de l'industriel self made man, à la prodigieuse destinée sociale, mais qui demeurait néanmoins très proche des plus humbles dont il était issu, et à qui il prodiguait de pleines «hottées» de bienfaits.

Le cadeau de ses ouvriers hutois, la hotte de fer forgé, Nestor Martin l'arborera en bonne place, semble-t-il, dans son hôtel de maître bruxellois. Selon une autre tradition, c'est la véritable hotte de ses origines qu'il conservait précieusement dans la capitale. Dans une lettre adressée à M. Georges Martin, arrière-petit-fils de Nestor, M^{me} de Scoville, qui, enfant, avait fréquenté, vers 1900, la famille Martin à Huy, pré-

cise ce qui suit: «J'ai bien connu M. Nestor Martin car il nous a souvent fait visite chaque fois qu'il venait voir sa sœur» (commerçante rue Saint-Pierre à Huy). *C'était un très beau vieillard, à barbe blanche. Il était très fier de sa réussite. Quant à sa hotte, sa fidèle compagne du temps des marchés, il l'a toujours conservée et l'ayant fait dorer, elle trônait dans le salon de sa maison de Bruxelles. Ayant invité mon père à lui faire visite, ce fut l'occasion pour lui d'admirer la hotte.* Le récit du colporteur à la hotte réapparaîtra bien après la mort de Nestor Martin, notamment dans les discours prononcés en 1954 à l'occasion du 100^e anniversaire de la fondation à Huy de la première usine du groupe.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

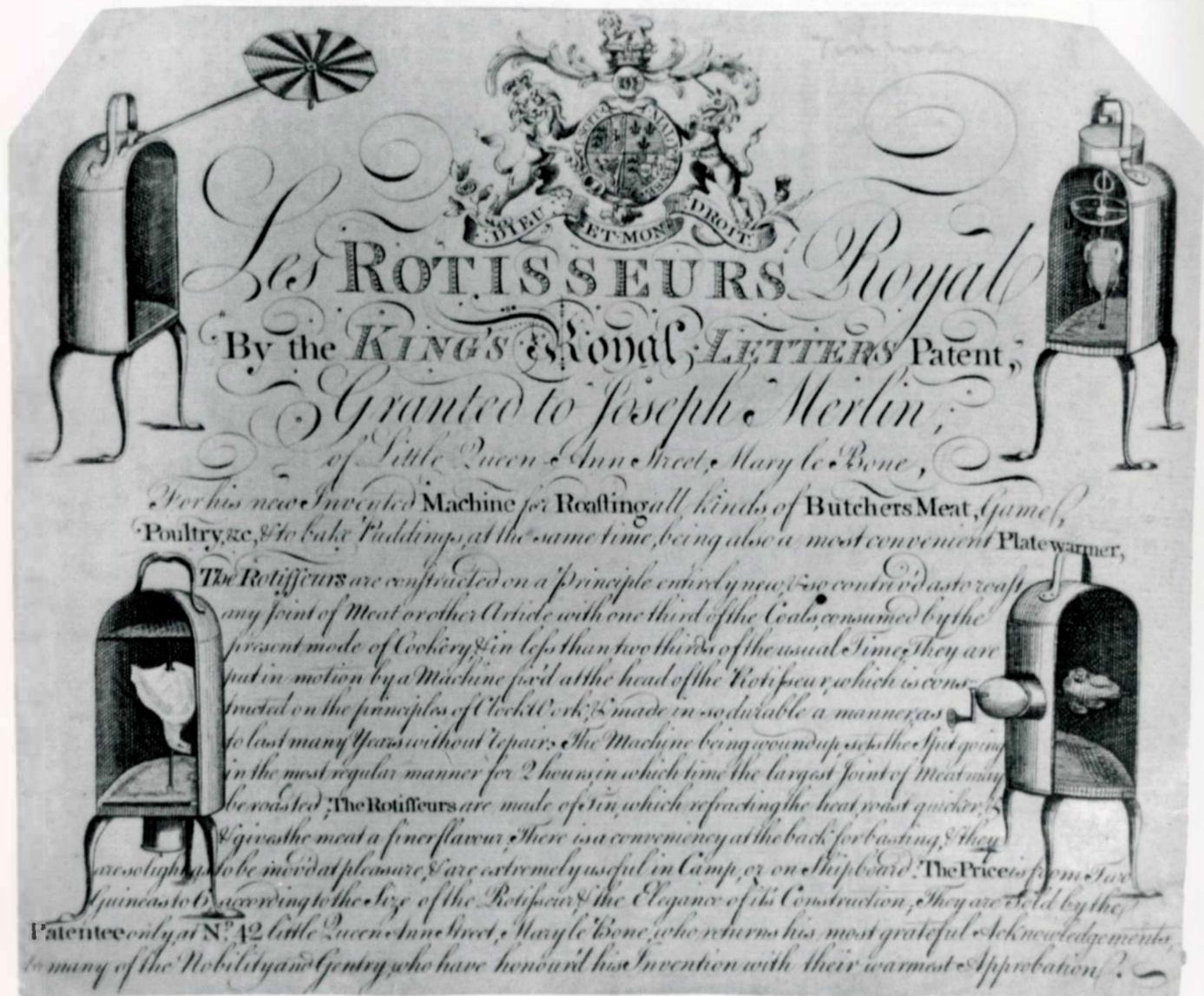
Manifestations en l'honneur de Monsieur Nestor Martin, maître fondeur. 1877-1892-1903. Imprimerie Hemmer, Saint-Hubert, 1903.

Albums des 80^e et 100^e anniversaires des Fondries Nestor Martin, 1934 et 1954.

Lettres de M^{me} de Scoville à M. Georges Martin, Tilff, le 2 mai 1969.

« MERLIN L'ENCHANTEUR » ET NESTOR MARTIN : DEUX HUTOIS PIONNIERS DES ARTS MÉNAGERS

PIERRE BAUWENS



Brevet décerné à Londres à Jean Joseph Merlin pour sa rôtissoire à récupérateur de chaleur.

Précedé par des Expositions de l'Habitation, de l'Alimentation, de l'Hygiène, le premier Salon des Arts ménagers s'ouvrit à Paris en 1923. Mobiliser les plus récentes innovations techniques et scientifiques au profit du confort ménager. Mécaniser le travail quotidien de la ménagère. Tels étaient les mots d'ordre de l'époque. En ce domaine, deux Hutois avaient déjà joué un rôle pionnier. Grâce à l'industrialisation et à la production d'objets ménagers en grande série, les dernières décennies du XIX^e siècle avaient pro-

gressivement révolutionné l'art de se chauffer et de cuire.

La production de Nestor Martin en la matière se caractérisa par le souci d'accroître les performances thermiques de ses calorifères et cuisinières. Ses produits obtinrent une médaille d'or à l'Exposition de l'Habitation, au Grand Palais, à Paris, en 1903. Poursuivant dans cette tradition après le décès de son fondateur, la firme hutoise eut toujours le souci d'être une des premières sinon la première à mettre sur le marché de nouveaux systèmes de chauffage et de cheminées à récupérateur de chaleur. « En cette matière, explique le rédacteur de la *Gazette de Huy* (1937, numéro spécial du

75^e anniversaire de ce périodique), la firme Nestor Martin a bien souvent innové : c'est elle "qui a créé il y a bien longtemps la cheminée *Le Coq* [poêle à coke], à récupérateur de chaleur, qui fut l'objet d'épreuves flatteuses dans les laboratoires officiels français. C'est de ses usines que sortirent les différents types d'Ariane [poêles à charbon], à récupérateur intégral..." »

Un siècle auparavant, Jean Joseph Merlin, né à Huy¹ en 1735, mécanicien génial établi à Londres, s'était lui aussi rendu célèbre en imaginant des appareils ménagers destinés à améliorer le confort de ses contemporains.

Le 29 janvier 1773, celui qui aimait à se faire appeler Merlin l'Enchanteur, fit breveter à Londres une étrange machine à hélice actionnant une rôtissoire.

Il s'agissait de la combinaison habile d'un tourne-broche mécanique qui pouvait être disposé de plusieurs manières et d'un réflecteur. Cette nouveauté augmentait la chaleur à l'intérieur de l'appareil et permettait d'économiser de l'énergie.

Différents usages pouvaient en être faits, le cas

échéant simultanément : on savait y rôtir des viandes et cuire des puddings ; en outre, la cuisinière servait, éventuellement, de chauffe-assiettes.

En fait, ces inventions, celles d'un fauteuil d'invalides, d'un pèse-personne, d'un trébuchet... sont marginales dans la carrière d'un horloger, facteur d'instruments de musique et, surtout réalisateur d'automates, domaines où il donna libre cours à sa débordante créativité.

Personnage hors du commun, Merlin est né d'un père français, originaire de Cambrai et d'une mère hutoise, fille du serrurier Gabriel Levasseur, auteur, notamment, du dais de ferronnerie, qui, aujourd'hui encore, orne le *bassinia* de Huy (1733)².

Son enfance et son adolescence se déroulent dans sa ville natale puis, après un bref transit par Paris (1754-1760), il vivra dans la capitale britannique.

Ami d'éminents musiciens et du peintre Gainsborough, mondain à ses heures, excentrique et frivole, Merlin était aussi un homme généreux et il fit preuve d'une incessante activité mise au service d'un prodigieux génie inventif.

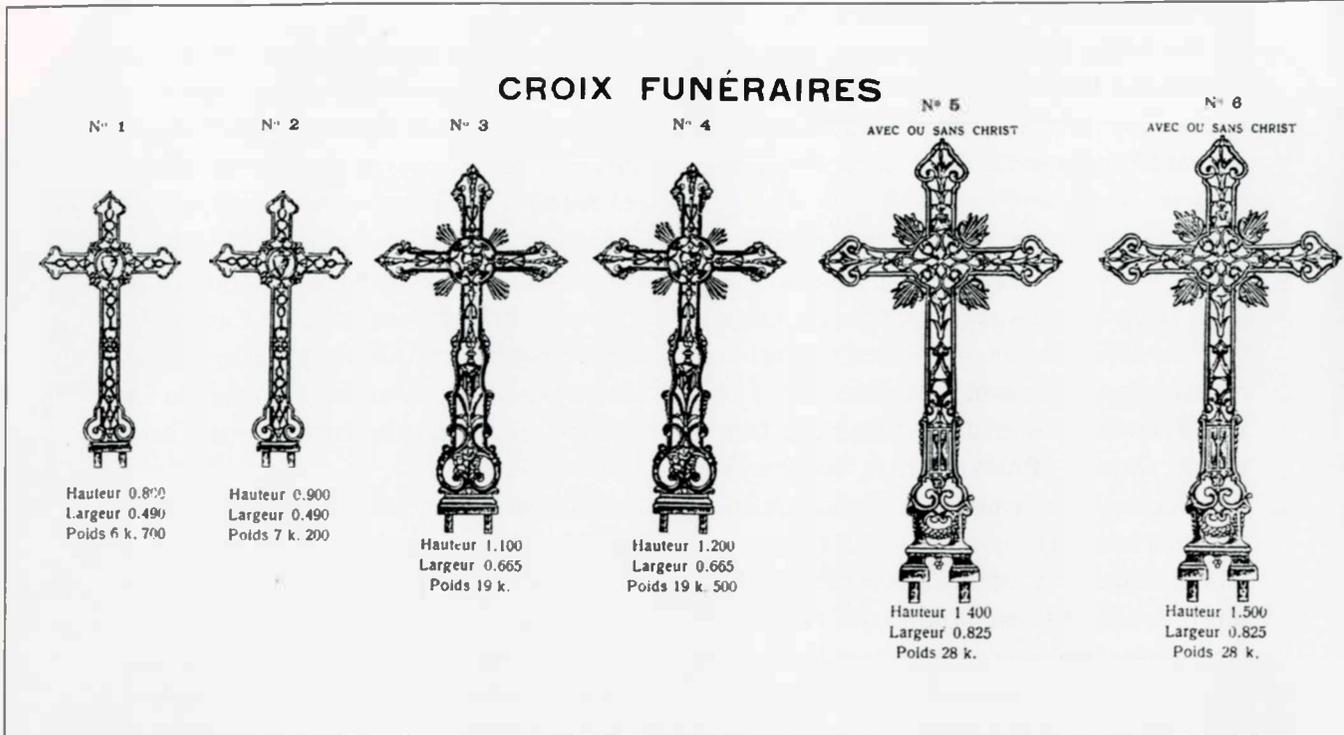
NOTES

¹ BAUWENS P., « Jean Joseph Merlin, né à Huy, inventeur génial à Londres (1735-1803) », dans *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, t. XLII, 1988, p. 9-26.

² COMANNE J., « Le bassinia de Huy au XVIII^e siècle », dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, n° 240 (t. XI), janvier-mars 1988, p. 371.

LES CROIX DE CIMETIÈRES EN FONTE DE FER

ROGER HOURANT



Extrait du catalogue Porta. 1910.

La fonte ménagère se rencontrait partout dans la vie courante. La richesse des catalogues de fonderies peut en témoigner. De la vie à la mort, il n'y a qu'un pas que la fonte franchit allègrement en nous accompagnant jusqu'au cimetière.

Témoins fragiles d'un temps révolu, nous pouvons rencontrer des croix de fonte dans les anciennes parcelles de cimetières, parcelles qui, de plus en plus, sont récupérées pour de nouveaux emplacements.

La grande période des croix de fonte se situe entre 1830 et 1920, période pendant laquelle de nombreuses fonderies ont produit des centaines de modèles différents. Citons, par exemple :

- pour la France: Deville, à Charleville; Durenne à Sommevoire (Marne); Salin et Schérer dans la Meuse.
- pour la Belgique: Dumoulin à Farciennes; Réquillé à Liège et bien d'autres encore.

Parmi toutes ces fonderies, nous nous intéresserons plus spécialement aux productions hutoises de Nicolas Porta et Nestor Martin.

LA S.A. DES FONDERIES N. PORTA

Nous connaissons actuellement deux catalogues de cette fabrique, non datés.

Le premier catalogue présente neuf modèles différents, numérotés de 1 à 13, car certains modèles présentent deux hauteurs différentes (p. 86), ainsi que six modèles pour mausolée (p. 84).

Ces neuf modèles ont tous été rencontrés lors de notre enquête à Liège et Tournai.

Pour les neuf cimetières de l'entité de Huy, il subsistait, au moment de nos visites (Toussaint 1993) cinquante et une croix que l'on peut attribuer à la fonderie Porta. Elles se répartissent comme suit :

- La Sarte, 6
- La Buisserie, 28
- Statte, 3
- Gives, 1
- Ben, 5
- Ahin, 4
- Saint Léonard, 0
- Solières, 0
- Bonne Espérance, 4

Le second catalogue conservé au Musée communal de Huy (référence 24 c/99) présente les neuf mêmes modèles (pp. 29 à 31), les six modèles pour mausolée ou balustrade (p. 32) et, en plus une croix de mission n° 15 (p. 33). Nous ne sommes actuellement pas certains de pouvoir attribuer les croix de ce modèle rencontré dans nos régions à la production Porta car elles présentent quelques différences avec le dessin du catalogue.

LES FONDERIES NESTOR MARTIN

Nous connaissons trois catalogues Nestor Martin, non datés, présentant les mêmes quatorze modèles différents, la seule différenciation étant la numérotation des pages.

Deux autres pages, datant probablement des années 1920-1930, nous présentent cinq modèles de croix s'inspirant de l'art déco et de l'art nouveau. Un seul de ces modèles a pu être photographié en 1977 par M. J. Nijssen.

Tous les modèles ordinaires produits par Nestor Martin ont été également rencontrés dans les régions liégeoise et tournaisienne.

Pour la région hutoise, quarante croix ont été recensées, se répartissant comme suit :

- La Sarte, 4
- La Buissière, 15
- Statte, 2
- Gives, 2

- Ben, 1
- Ahin, 7
- Saint Léonard, 1
- Solières, 0
- Bonne Espérance, 8

Signalons également que nous avons rencontré trente-six autres croix de fonte non identifiées actuellement.

LES MOTIFS REPRÉSENTÉS

Dans les deux productions, au centre de la croix, nous trouvons :

- a) des scènes tirées de l'Évangile: le baptême du Christ, le voile de sainte Véronique, l'Assomption de la Vierge, le Christ crucifié;
- b) des personnages tels la Vierge Marie, saint Joseph;
- c) des symboles religieux comme le lierre ou la vigne, le cœur de Marie percé d'un glaive ou entouré de fleurs, le monogramme MA de Marie. Quoique production industrielle, nous pensons que l'on peut parler d'une forme « d'art populaire », du moins dans la conception du modèle, la symbolique des sujets.

Et, de cet art, nous devrions au moins en conserver quelques exemplaires car ceux-ci disparaissent de plus en plus vite à cause de l'usure du temps, de la récupération des terrains.

C'est le souhait que nous pouvons exprimer.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Seminaire des Arts et Traditions populaires de Wallonie, *La Fonte en Wallonie. Les Croix de nos Aïeux*, Liège, Editions du Perron, 1992.

ANCIAUX DE FAVEAUX E., « Regard sur trois croix de fonte » dans *Les Vivants et leurs morts*, Bastogne, 1989.

L'ÉMAILLERIE HUTOISE

ANNE BUDO

Bien avant les expérimentations de l'émail dans nos régions, le verre liquide utilisé pour la décoration d'objets en métal était connu dans les civilisations anciennes de la Méditerranée. D'Orient en Occident l'émaillage artistique se répand¹. Les époques vont se succéder entraînant avec elles l'art de l'émail vers l'oubli ou la résurrection². Au moment où l'art de l'émaillage des métaux précieux s'éteint, pour ainsi dire définitivement dans le courant du XVIII^e siècle, il va retrouver un élan dans la production d'ustensiles utilitaires. L'émaillage de récipients en fonte est réalisé avec succès dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'est à la même époque que les premières tentatives d'émaillage sur tôle d'acier sont pratiquées sous une forme expérimentale³.

L'application d'émail sur une poterie en acier prend, à l'origine, des allures alchimiques plus que scientifiques. À côté de la complexité des formules chimiques pour faire de l'émail, il faut aussi considérer tous les problèmes soulevés par le support⁴. Au début la fabrication d'articles utilitaires en acier émaillé est de piètre qualité. En dépit de toutes ces difficultés l'émaillage industriel de la tôle poursuit ces expérimentations. « Il est logique, écrit Brigitte ten Kate, dans son livre sur *l'Email dans la maison*, qu'on ait cherché à tirer profit des avantages démontrés depuis tant de siècles par l'émaillage artistique en les appliquant à des objets utilitaires. »⁵ Petit à petit, toute la poterie culinaire, fragile et dangereuse, va être remplacée par les articles en acier émaillé⁶.

La fabrication d'ustensiles ménagers en acier puis leur recouvrement d'émail ne sont évidemment pas l'apanage de nos régions. Ces recherches sont entreprises au même moment dans toute l'Europe. Si la création de l'Etat belge en 1830 et la fermeture de ces nouvelles frontières aux produits étrangers vont favoriser le développement de cette industrie; de nombreux artisans spécialisés s'essayaient déjà à la fabrication d'articles en tôle d'acier et à leur émaillage⁷. D'après plusieurs auteurs le

centre de l'émaillerie, en Belgique, est Gosse- lies, mais il y a aussi des usines importantes à Vievsille, Huy, Liège, Herstal, etc.⁸

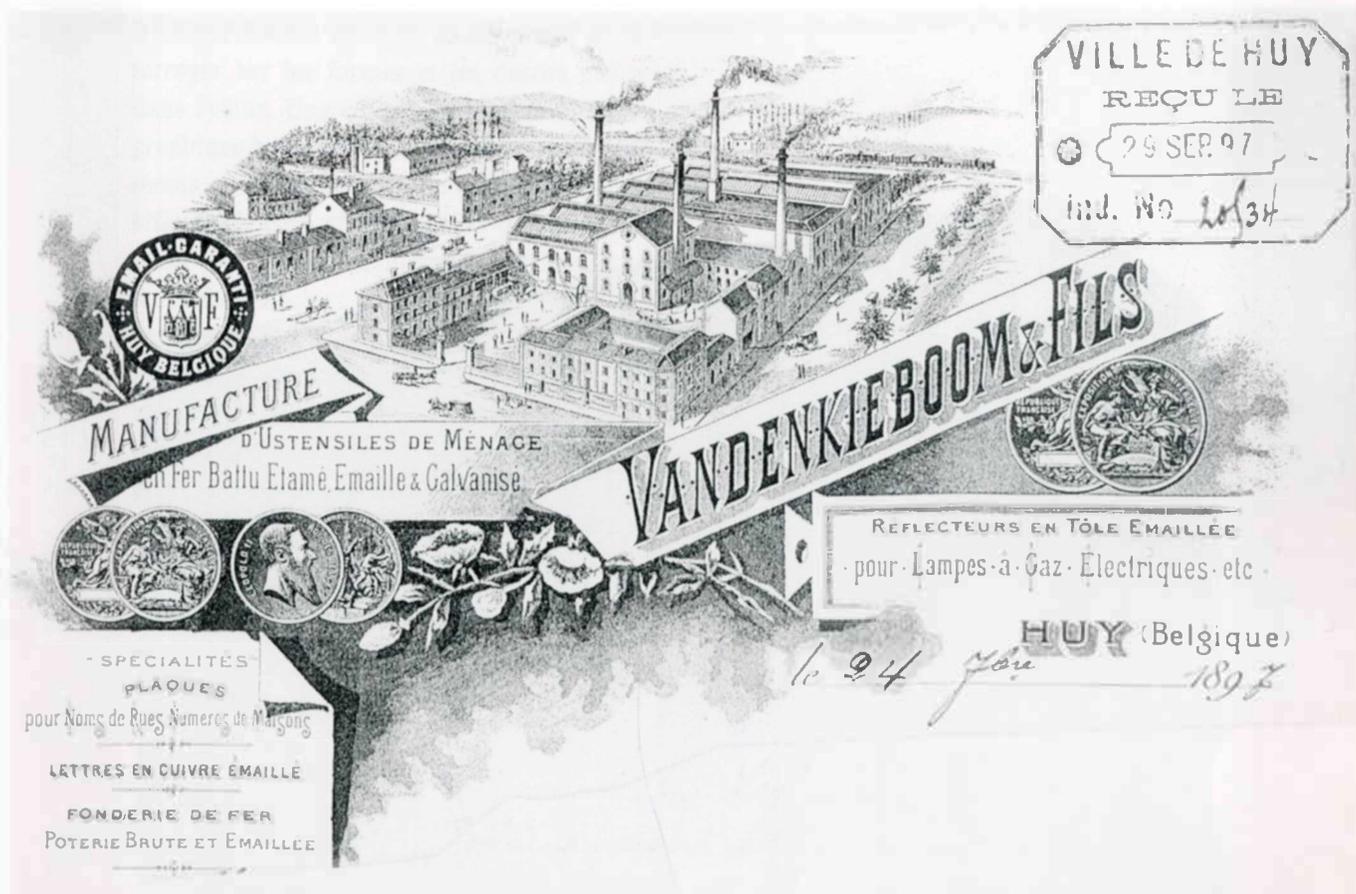
À Huy, la firme Vandenkieboom fera très tôt parler d'elle, dans un premier temps par l'excellente qualité de ces ustensiles en fer étamé, ensuite par sa production d'articles émaillés. Quelques notes dans les archives nous ont permis d'entreprendre la sauvegarde des activités d'une usine qui fit la renommée de la ville. La rencontre avec Michel Lecrenier, descendant de la famille Vandenkieboom, égayera de souvenirs vivants les notes trop brèves des grands livres poussiéreux.

Depuis toujours les anciens métiers se sont concentrés le long du Hoyoux. Loin de rester inactive, la rive gauche voit également divers ateliers s'installer dans les quartiers dits de « Huy petite »⁹.

C'est là, rue des Récollets, que le « vieux » Jacques Vandenkieboom installa dès la fin du XVIII^e siècle un atelier. M. Lecrenier se souvient que son ancêtre était plombier, cet élément a été confirmé par les documents consultés aux archives de Huy¹⁰.

Avec une dizaine d'ouvriers, Jacques Vandenkieboom s'adonne à des expérimentations sinon d'émaillage, en tout cas à la fabrication d'une poterie en fer étamé. En 1835, la firme participe à l'Exposition au palais de l'Industrie à Bruxelles et y remporte une mention honorable dans la catégorie des ustensiles de ménage. Les archives stipulent que la firme se qualifiait alors de « fabricant de chaudronnerie estampée, étamée et non étamée ». Le succès de l'exposition et les retombées financières incitent la famille Vandenkieboom à agrandir son entreprise. Un des frères du vieux Jacques, Louis, introduit en 1836 une demande d'installation de nouveaux ateliers. Sans doute, d'après M. Lecrenier, s'agit-il déjà de l'implantation à la rue des Jardins.

Huy ne semble pas pressée d'entrer dans l'ère industrielle. C'est en 1833 que la manufacture Vandenkieboom s'équipe de machines à vapeur. Soulignons que c'est une des premières



En-tête de lettres commerciales de la firme hutoise Vandenkieboom (1897). L'entreprise se déployait rue des Jardins jusqu'au chemin de fer.

entreprises hutoises à intégrer dans son atelier une telle machine.

Le vieux Jacques meurt en 1850. La firme, alors en pleine expansion, est reprise par Jacques-Toussaint-Joseph, son fils. Le développement commercial de l'entreprise modifie le statut social de la famille Vandenkieboom. De plombier à l'époque de son mariage en 1848 – comme tous les autres membres de sa famille – Jacques-Toussaint-Joseph est renseigné comme industriel sur l'acte de naissance de son fils, Joseph-Arthur en 1848.

Aucune archive dans les années 1860 ne permet d'affirmer que la société Vandenkieboom installe un atelier d'émaillage dans son usine dès cette décennie. Une émaillerie de Gosselies, les Usines Aubry établies en 1858, achète à la firme Vandenkieboom des ustensiles en fer étamé.

Quelques aménagements sont encore sollicités par la société. En septembre 1897, une demande de changement de place d'une chaudière est enregistrée auprès de la commune.

Cette chaudière, générateur multitubulaire de vapeur, système De Naeyer, est installée en l'usine de la rue des Jardins depuis 1887.

Les archives communales nous signalent qu'à partir de 1897 la société porte le nom « Vandenkieboom et Fils ». Joseph-Arthur associe son fils aîné de 22 ans Georges à l'entreprise. Il s'agit à cette époque d'une manufacture d'ustensiles de ménage en fer battu étamé, émaillé et galvanisé. Dans ses en-têtes de lettre, la manufacture fait état des produits fabriqués par ses soins : plaques de rues et numéros de maisons, lettres en cuivre émaillé, poterie brute et émaillée, réflecteurs en tôle émaillée pour lampes à gaz et électriques.

C'est à la fin des années trente que l'usine qui occupait encore trois cent cinquante personnes, sera fermée. Le spectacle de la destruction de ses cheminées, en 1940, sera payant : la recette en sera versée aux comités d'aide aux mobilisés¹¹.

Se pencher sur la production d'ustensiles de ménage en tôle émaillée issus de la firme

Calcaire lithographique gravé destiné à une publicité imprimée pour les ustensiles de cuisines fabriqués par l'émaillerie Vandenkieboom. Fin XIX^e siècle. —



Vandenkieboom conduit le chercheur à s'interroger sur les formes et les décors utilisés dans l'usine. Une étude typologique et iconographique basée sur de trop maigres renseignements ne mènera à rien de correct. Pour une telle étude de nouvelles pièces devraient être observées. De même il serait enrichissant de feuilleter d'anciens catalogues de vente. Espérons que dans un avenir proche, d'autres collections s'ouvriront à nos investigations. Il sera alors temps d'envisager une étude archéologique qui débouchera sur la sauvegarde d'une production locale originale.

NOTES

¹ Je conseille aux lecteurs intéressés par l'évolution historique de l'emploi des émaux, l'ouvrage de GAUTHIER M. M., *Emaux du Moyen Age Occidental*, Suisse, 1972.

² L'émail est un verre; mélange de sable siliceux, de potasse de soude, de feldspath; rendu opaque par des oxydes métalliques. Voir l'ouvrage de BELTRAN A. et GRISET P., *Histoire des techniques aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, 1990, pp. 59 à 72.

³ L'émail s'applique sur trois supports différents: les deux plus connus sont la terre cuite et les « métaux précieux ». Vient ensuite le recouvrement de la fonte puis de la tôle d'acier.

⁴ Consulter l'ouvrage très complet de RUSSO F., *Introduction à l'histoire des techniques*, Paris, 1986.

⁵ TEN KATE B., *L'émail dans la maison*, Paris, 1992, p. 44.

⁶ De nombreux ouvrages de cuisine recommandent aux ménagères, au début du siècle, l'utilisation de ces batteries de cuisine pour des raisons d'hygiène et de facilité.

⁷ BUDO-DODEUR A., *Les ustensiles de ménage en acier émaillé. Approche historique, technique et archéologique des collections du Musée de la Vie wallonne*, mémoire Université de Liège, 1993.

⁸ JACQUEMIN A., *Terres et gens de Wallonie*, 1936, p. 292.

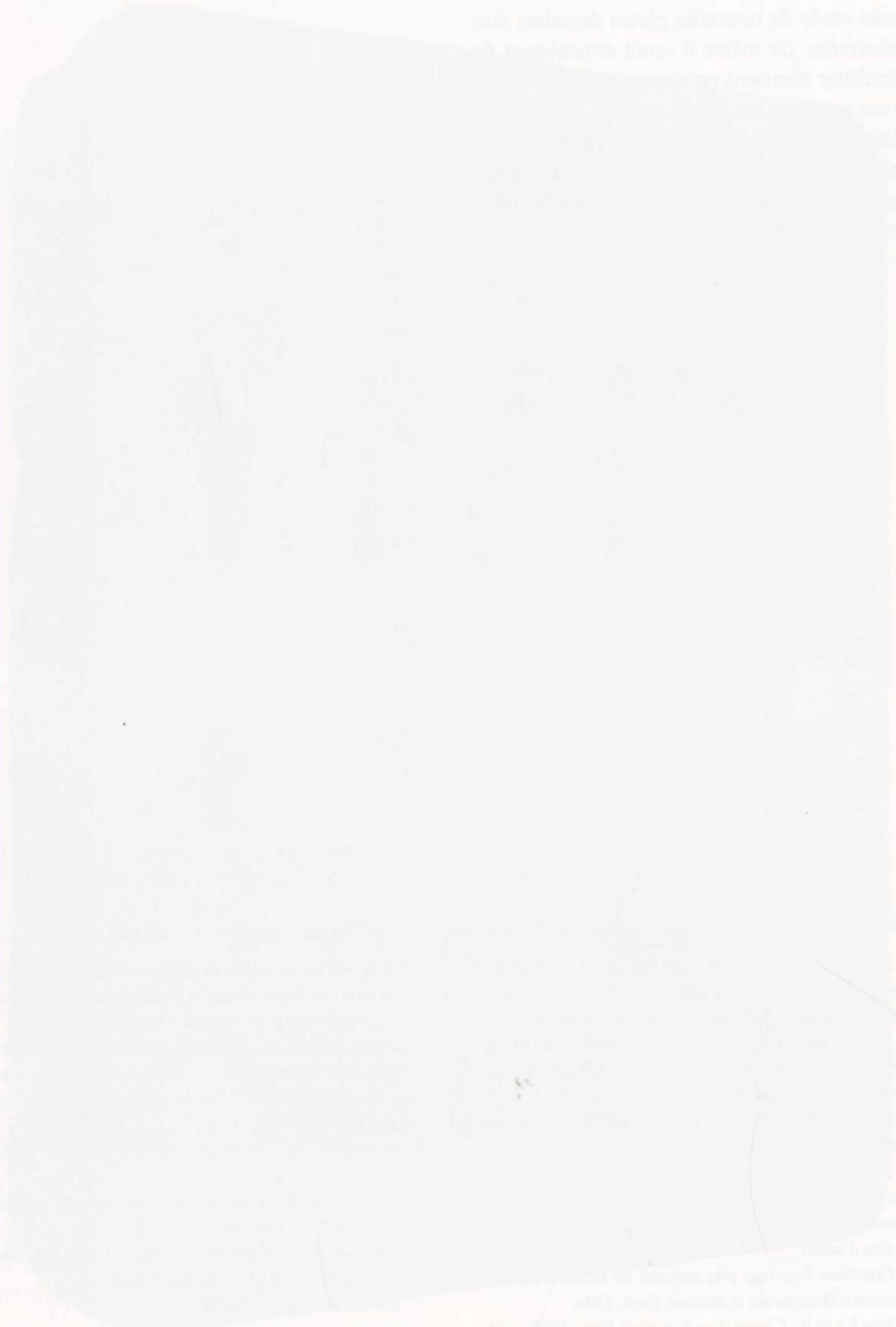
⁹ *Sur les pas de Colin Maillart*, guide touristique de Huy et sa région, Huy, 1983, pp. 143 à 160.

¹⁰ Les actes de naissance, de mariage et de décès sont les seules sources encore à notre disposition.

¹¹ *Journal de Huy*, 01-05-1940.



...dans l'attente de la fin de la guerre...
...dans l'attente de la fin de la guerre...
...dans l'attente de la fin de la guerre...



...dans l'attente de la fin de la guerre...
...dans l'attente de la fin de la guerre...
...dans l'attente de la fin de la guerre...

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

XIX^e - DÉBUT XX^e SIÈCLE

Si la métallurgie hutoise vécut un nouvel âge d'or au XIX^e siècle, la condition ouvrière devint de plus en plus difficile. Dans les deux dernières décennies du siècle, les luttes sociales commencent à s'organiser.

Groupe d'ouvriers lamineurs du Hoyoux. Fin du XIX^e siècle.



LUTTES SOCIALES ET CRÉATIVITÉ OUVRIÈRE

JOSEPH CHAPELLE



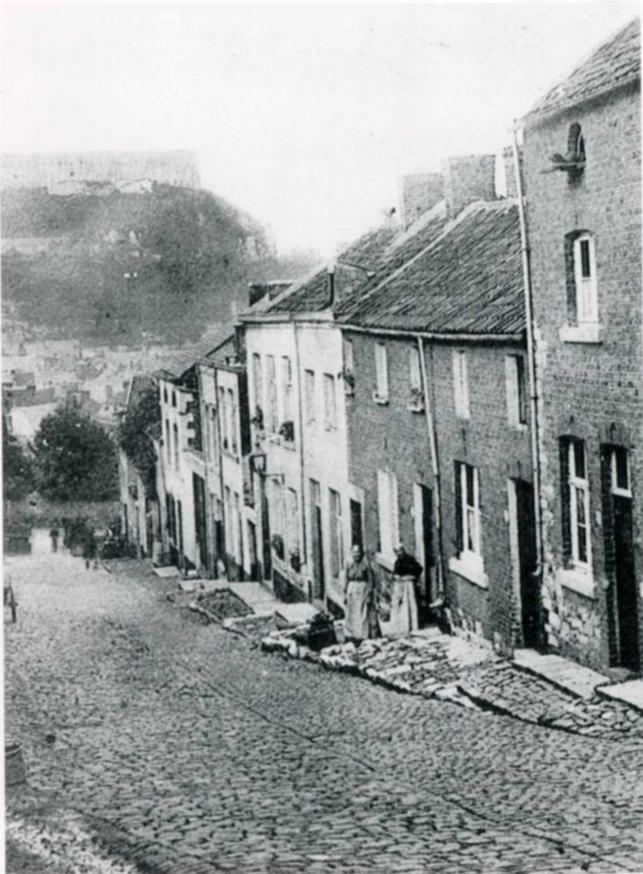
Le XIX^e siècle, dans l'industrie hutoise, se caractérise par un développement progressif de la métallurgie et de la papeterie. Il se terminera par un enrichissement colossal des grands propriétaires terriens et des grands usiniers de la ville et de la vallée du Hoyoux : « Huy, la ville des millionnaires » ! Dans le même temps, on voit se dégrader les conditions de travail des ouvriers d'industrie, principalement à cause de la baisse du niveau de vie et par la dureté progressive des conditions de travail.

Dans la métallurgie hutoise et marchinoise, jusqu'en 1870, le travail commençait à 5 heures et demie du matin et finissait à 19 heures ; on avait droit à un repos d'une heure à midi. Les salaires étaient très bas : de 0,50 F à 3 F par jour. Ceci était insuffisant pour élever une famille et obligeait les ouvriers à envoyer leur femme et leurs enfants à l'usine pour augmenter les revenus du ménage ; le salaire des femmes ne dépassait pas la moitié du salaire masculin : cette pratique se prolongera très loin dans le XX^e siècle ; les enfants étaient admis au travail à partir de 9 ans.

Groupe de lamineurs de l'entreprise Delloye-Matthieu avec leurs outils. A l'avant-plan un enfant. Fin XIX^e siècle.

Heureux les ouvriers qui venaient de la campagne et qui pouvaient cultiver un bout de terrain pour produire leurs légumes et leur provision de pommes de terre ! Plus heureux encore ceux qui pouvaient élever un cochon, deux brebis ou même une vache !

Des témoignages nous rapportent qu'avant 1914 l'ouvrier partait au travail avec des tartines de pain gris (le moins cher) recouvertes d'un soupçon de saindoux. Quand il rentrait du travail, sa femme lui servait des pommes de terre bouillies (des « parbolets »), souvent du chou ou des haricots secs, avec un bout de lard (le « créton ») sans la graisse qu'on gardait pour les tartines du lendemain. Le dimanche, on cuisait un morceau de viande bon marché : du jarret de bœuf, de la tête de vache. On se payait de la bonne viande (du bouilli) une fois par mois. Ceux qui avaient élevé un porc faisaient durer sa viande pendant six mois à un an. A la fête du village, on se payait un rôti ! On ne « s'habillait » que le dimanche : les moins pauvres se mettaient en sarrau bleu avec une casquette de



Maisons ouvrières rue des Larrons à Huy, début du *XX^e* siècle. —

soie noire. Les « bons mous'mints » devaient durer au moins 20 ans. On ne mettait une paire de souliers qu'à la fête ou à la communion des enfants et, plus tard, à leur mariage. Pendant la semaine l'ouvrier portait tout le temps son costume de travail, souvent rapiécé, et ses « moulés sabots ». Il fallait le salaire d'une heure de travail pour acheter un pain, alors qu'aujourd'hui le salaire horaire représente au moins la valeur de 5 pains¹.

Certains intellectuels prônaient une réforme de la société, les uns influencés par les idées de Karl Marx (*Das Kapital*, 1867), les autres effrayés par les réalités qu'ils côtoyaient (Voir : les enquêtes de Ducpétiaux dans le Hainaut).

LES PIONNIERS DU MOUVEMENT OUVRIER

C'est en 1867 que Michel Thonar, de Huy, ouvrier à la Fonderie de Canons de Liège, tint chez lui un premier cercle d'étude. Le 19 décembre 1869 s'ouvre à Huy une section de la

Première internationale (Association internationale des Travailleurs) dont le secrétariat est confié à l'ouvrier Hubert Perwez. La section hutoise de l'A.T.T. publie un journal « L'Ouvrier ». Pour aider les familles ouvrières victimes de la maladie, en 1871, se crée à Huy la première mutuelle « Les Ouvriers Réunis ». En 1873, pour aider les budgets des familles de travailleurs, on essaie une première coopérative d'achats (liquidée en 1876). La deuxième coopérative « L'Alimentation Hutoise » se fonde en 1884 mais meurt en 1886.

Le monde des métallurgistes devient important : l'arrondissement de Huy en comptait 1.850 en 1846 ; il y en aura 3.658 en 1896. Dans les mêmes années, la papeterie hutoise passe de 463 ouvriers à 1.087. Les carriers du Hoyoux passent de 297 à 1.500 : leur condition n'est pas meilleure que celle des métallurgistes : travail du lever au coucher du soleil par tous les temps ; alcoolisme généralisé pour tenir le coup dans les intempéries. Cet afflux d'ouvriers dans la vallée du Hoyoux gonflera la population de Marchin de 2.553 âmes en 1846 à 5.730 en 1900. A la fin du *XIX^e* siècle, dans la région hutoise, les métallurgistes constituent la classe professionnelle la plus importante : ils représentent 35% de la population active répartis en 120 entreprises ; contre 14% aux carriers et 10% aux papetiers.

Les premiers meneurs ouvriers de l'époque s'épuisent à essayer de coordonner et regrouper les forces du travail. Le travailleur, par manque d'instruction et par peur du patron, mettra des années à comprendre la nécessité de l'union pour améliorer son sort. Et ceux qui osent seront souvent malmenés : un Alfred Lion en 1883 et Alphonse Bellery en 1898 seront licenciés de leur usine pour « menées subversives », autrement dit pour avoir essayé d'améliorer le sort de leurs camarades de travail.

Avant 1886, les associations ouvrières étaient interdites par la loi (loi Lechapelier). Le système des livrets ouvriers semait la peur de l'exclusion, car le patron inscrivait au livret tous les actes répréhensibles et même les « idées

¹ Notes tirées de témoignages de vieux ouvriers marchinois.

pernicieuses» de chaque travailleur ; pour trouver du travail, il fallait présenter son carnet et une sorte d'ostracisme tenait à l'écart de tout emploi ceux qui étaient considérés comme meneurs ou simplement progressistes. Alfred Lion et Alphonse Bellery durent se faire voyageurs de commerce. Une loi de 1883 viendra réformer la tenue des livrets, mais, en 1895, ils étaient toujours en usage dans la vallée du Hoyoux. Devant les tribunaux, l'ouvrier perdait toujours : en effet l'article n° 1781 du Code Civil (1840) portait que le patron était cru sur parole. Cet article fut seulement abrogé en 1883. Les Conseils de Prud'hommes existaient en théorie depuis 1859, mais il faudra attendre 1896 pour qu'il y en ait un à Huy.

La plupart des actions menées par les travailleurs avant 1880 ne cherchaient à améliorer que la durée de la journée de travail et les rémunérations trop réduites. En 1871, les ouvriers de la Fonderie Nestor Martin demandent la journée de 12 heures et menacent de faire grève : pris au dépourvu, le patron plie. Ceci amena Thiry et Delloye à accorder la même faveur à leurs ouvriers.

Le travail des enfants en 1846 dans l'arrondissement de Huy : une enquête de l'époque révèle que 25 jeunes travailleurs ont de 7 à 9 ans, 67 de 9 à 12 ans, 222 de 12 à 16 ans. Il faudra attendre 1896 pour qu'une loi impose l'âge minimum de 12 ans pour l'admission des jeunes au travail industriel.

Dans notre région, le travail des femmes ne sera important que dans la papeterie.

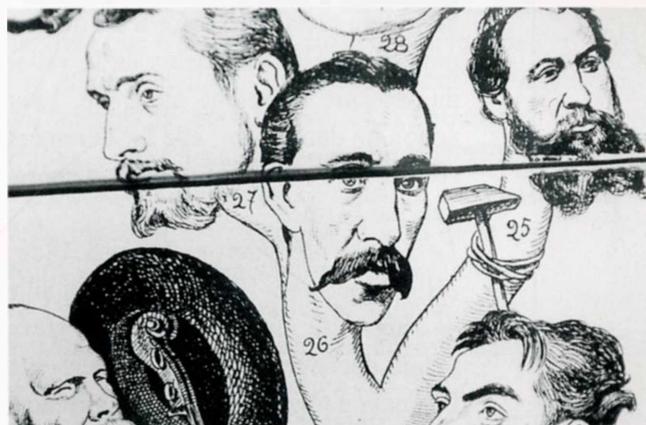
A Huy, Michel Thonar reprend une nouvelle série de cercles d'études en 1875. Il les recommencera de nouveau en 1883, mais cette fois avec un journal «La Voix de l'Ouvrier». En 1881, un nouvel essai de coopérative alimentaire tiendra jusque'en 1885.

LES PREMIÈRES GRÈVES

Cette date de 1885 est importante dans notre région parce qu'elle voit naître le premier syndicat, celui des typographes : cette date coïncide avec la fondation à Bruxelles du «Parti Ouvrier Belge». La crise des années 80 avait amené beaucoup de chômage partiel,

surtout aux laminoirs Dautrebande et chez Thiry. Le Congrès Socialiste National s'était tenu à Huy en 1882, ce qui eut comme effet de relancer les meneurs hutois. 1885 est aussi l'année où l'on introduit le travail à primes dans la métallurgie hutoise : cela provoqua la grève chez Dautrebande, chez Thiry, chez Dufresnoy (14 ouvriers renvoyés) et chez Laurent-Tihange (2 ouvriers renvoyés). 1886 : grève importante des carriers du Hoyoux qui seront dispersés par la gendarmerie à Vierset et à Grand Marchin. Après un meeting de M. Thonar aux Forges sur le suffrage universel, la grève gagne les laminoirs Dufresnoy et Delloye. Mille grévistes sont attaqués par la gendarmerie, la garde civique et 500 soldats. Des coups de feu sont tirés. Plusieurs ouvriers seront emprisonnés.

«L'hydre du socialisme belge en 1879», parue dans le journal satirique bruxellois La Bombe du 21 juin 1879, cette caricature se moque de la peur qu'inspirait le socialisme naissant aux classes dirigeantes. Parmi les têtes pensantes de «l'hydre révolutionnaire» : le Hutois Michel Thonar, tribun socialiste et métallurgiste de son métier, comme en témoigne le marteau que le caricaturiste lui a placé au cou en guise d'emblème. —



En 1887, Thonar organise une nouvelle manifestation à Huy et recommence un nouveau cercle d'étude. Un autre cercle d'étude verra l'arrivée de Hubert Debarsy dans les rangs des meneurs.

Un troisième cercle d'étude a lieu à la place du Tilleul. Les deux meneurs fondent une ligue ouvrière «La Fraternelle». En 1889, le Cercle d'Etudes Sociales de Huy organise une conférence à Marchin. En 1890, une grande manifes-

LA RÉVOLTE OUVRIÈRE DE 1886 ET LES MÉTALLURGISTES DE LA VALLÉE DU HOYOUX

En 1886, de puissantes vagues de grève secouent les Etats-Unis, l'Allemagne, la Grande-Bretagne. La Wallonie à son tour est touchée par une véritable explosion de colère populaire, provoquée par des réductions de salaires et l'expansion du chômage. Les masses ouvrières lancèrent pour la première fois dans l'histoire wallonne un grand mouvement de grèves. Des émeutes, réprimées dans le sang, éclatèrent notamment dans le Hainaut. Des usines furent détruites. Les classes dirigeantes comprirent la leçon et le Roi lui-même dans son discours du Trône appela le Parlement à mettre en œuvre une législation sociale digne de ce nom. La voie des réformes fondamentales était ouverte en Belgique.

Les ouvriers hutois ne prirent qu'une part modeste dans les événements historiques de 1886, qui avaient pris naissance à Liège le 18 mars. L'agitation perdura en Wallonie durant la première moitié du mois d'avril. Ce n'est qu'à ce moment que les lamineurs de la vallée du Hoyoux entrèrent en grève. Leur action ne dura guère; elle fut durement contrée par la gendarmerie d'abord, puis par l'armée.

Le Journal de Huy du 21 avril 1886: « Hier lundi, vers 10h30 du soir, la ville de Huy a été mise en émoi. Une grève s'était déclarée dans les ouvriers des fabriques à tôles de la Société Dufrenoy, Delloye et Cie, aux Forges... Arrivée sur

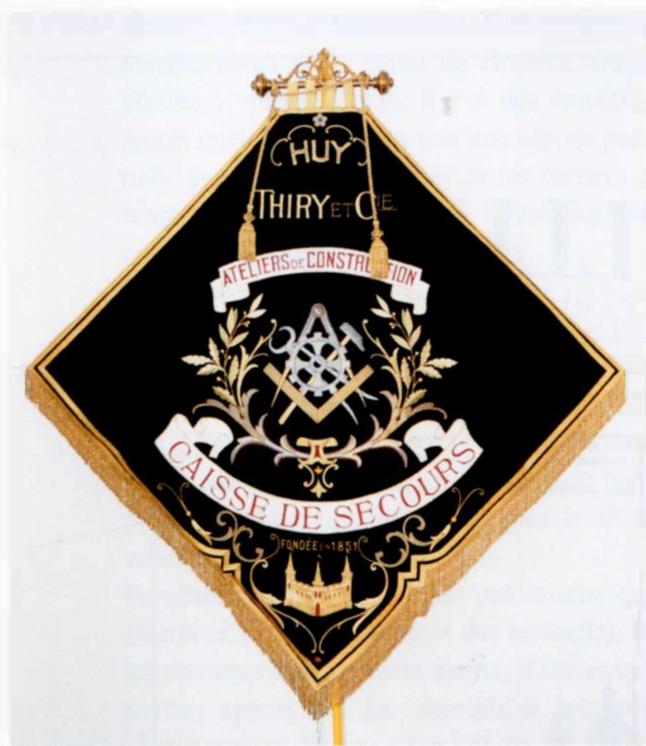
les lieux de la grève où les ouvriers se formaient en rassemblements nombreux, drapeaux rouges en tête, la gendarmerie reçut ordre de les disperser (ndlr: en chargeant à la baïonnette). Les ouvriers en grève se réfugièrent en se sauvant dans les bois des montagnes environnantes. De là, on lança des pierres après la gendarmerie, qui fit feu plusieurs fois. Une fois les grévistes mis en débandade, l'ordre se rétablit... La cause de cette grève partielle, est comme partout la question des salaires. »

Au cours de la charge, un « curieux », selon les journaux, fut blessé d'un coup de baïonnette. Le travail reprit peu à peu. Un incident sanglant marqua cependant la fin de la grève. Il est rapporté en ces termes par *la Gazette de Huy* du 28 avril 1886: « Un milicien du 9^e de ligne a été tué... aux Forges (Marchin) (le lundi 26 avril 1886). Ce milicien avait, on ne sait pour quel motif, quitté son poste et s'est enfui dans les bois environnants où il s'amusait à tirer... Plusieurs hommes du bataillon furent envoyés à sa recherche. Lorsque les soldats arrivèrent, ils furent accueillis par des coups de feu... En présence de cette résistance imprévue..., ils ripostèrent par un feu de peloton... Le déserteur tomba, frappé à mort. La victime est un nommé Pierre Neyt, originaire d'Ettingen, près de Gand. On suppose qu'il a agi dans un accès d'aliénation mentale ».

tation est organisée à Bruxelles pour la fête du Travail, le 1^{er} mai. La région de Huy y enverra 400 représentants qui perdront leur journée de salaire pour l'occasion. Le thème de la manifestation: le suffrage universel.

En 1893, Hubert Debarsy donne une conférence aux Forges, puis à Bonne pour aborder le problème de l'organisation ouvrière. Des syn-

dicats se fondent dans la vallée du Hoyoux, à Vierset et à Grand Marchin, uniquement chez des travailleurs de la pierre. L'influence de Georges Hubin est prépondérante chez les carriers du Hoyoux: il sera le premier à lancer une coopérative de production « l'Alliance des Carriers de Vierset » qui va exploiter la carrière de petit-granit de Là-Bas en bordure du Hoyoux.



Bannière de la Caisse de secours des ateliers Thiry. Fin du XIX^e siècle. —

Les coopératives de consommation naissent au début des années 90. En 1891, l'Union Ouvrière à Vierset; les Métallurgistes Economes à Marchin (avec un service de pharmacie); les Ouvriers de l'Usine de Régissa à Marchin; l'Avenir des ouvriers du Hoyoux à Marchin; la Société Economique à Bonne. En 1892, naissance à Huy de la coopérative les Proletaires Hutois, qui s'adjoindra en 1896, un département boulangerie.

La grève de 1893 pour le suffrage universel força le Gouvernement à accorder le vote plural qui fit entrer les socialistes au Parlement dès 1894.

A partir de 1894, on sent que la «pâte ouvrière» commence à lever! Debarsy lance des coopératives de production aux Avins et à Clavier, mais elles ne tiendront pas. Cette même année, Huy crée une section du POB (parti ouvrier belge) avec, comme meneurs, Thonar, Hubin et Debarsy: ils fondent un journal «Le Travailleur».

Les syndicats continuent à se constituer: le Syndicat des Mouleurs de Huy et Marchin en 1894, allié à ceux de Liège et de Verviers: la même année naît le Syndicat des Métallurgistes aux Forges, qui sera dissous en 1895,

mais renaîtra en 1897; le Syndicat des Pape-tiers qui devra se saborder sous la pression patronale.

En 1895, sera lancé à Huy le syndicat «l'Union Métallurgique» avec Joseph Goffar et Ernest Malvoz. En 1895, aux élections communales de Marchin, les socialistes obtiennent 5 sièges; ils auront la majorité absolue en 1908 et la garderont jusqu'à ce jour. En 1898, les différents syndicats marchinois de métallurgistes fusionneront dans l'Union Métallurgique de Marchin en prévoyant trois sections: mécaniciens, mouleurs et grosse forge; leur organe de presse s'intitule «Le Métallurgiste». Ils s'allieront à l'Union Métallurgique de Huy en 1904. Mais les syndicats de métallurgistes auront peu de succès avant la guerre de 1914: toujours la peur du patron chez l'ouvrier et le manque de confiance dans un regroupement des forces.

LES PREMIÈRES COOPÉRATIVES DE PRODUCTION

En 1898, à la suite d'une grève aux Ateliers Vandenkieboom à Huy, on lance un essai de coopérative de production en métallurgie: la Chaudronnerie Coopérative de Tihange; elle ne vivra que 6 mois. Une autre tentative réussira grâce à quelques ouvriers de chez Porta qui créent la coopérative «Les Fondeurs Hutois»: elle s'installera d'abord à la chaussée des Forges à Marchin puis construira une nouvelle usine en 1907 près de la gare de Huy-Nord. C'est là également que viendra s'installer en 1920 l'usine coopérative de l'Union Métallurgique de Huy, qui tente elle-aussi d'échapper à la logique de production capitaliste.

Arrive 1902 et la grève générale pour le suffrage universel. Comme d'habitude, ce sont les carriers du Hoyoux qui en prennent l'initiative. Ils descendent de Barse vers Huy. Ils entrent à Régissa pour débaucher les métallurgistes: une bagarre éclate avec les gendarmes; des coups de feu sont tirés; deux gendarmes sont blessés en tombant de cheval; les deux autres s'enfuient. Une très belle photo grand format de cette bagarre figurait dans le hall d'entrée de l'ancienne Maison des Huit Heures de Bruxelles. Les carriers poursuivent leur des-

Les manifestations ouvrières de 1886 vues par le dessinateur du journal bruxellois Le Globe illustré. Ici, les ouvriers au pont de Seraing. De la région liégeoise, les grèves s'étendront à la vallée du Hoyoux.

LE GLOBE ILLUSTRÉ

JOURNAL DE LA FAMILLE

ABONNEMENTS :
 BELGIQUE: Un an fr. 10.00
 44. Six mois 5.50
 16. Trois mois 3.00
 Etats de l'Union postale 12.50

ON S'ABONNE

301 lettres de petite écriture et chez tous les libraires de pays.
 Les abonnements partent de premier de chaque année.

PRIX DU NUMÉRO : 20 CENTIMES

En vente dans toutes les bibliothèques des chemins de fer
 et dans les kiosques de toutes les villes du pays

Pour les annonces et les réclames, s'adresser au bureau du journal
 et à l'Agence de Publicité, 86, rue de la Madeleine, à Bruxelles

VOLUME I
 N° 27 - 4 avril 1886

ADMINISTRATION ET BUREAUX :
 BRUXELLES, 18, rue de la Madeleine, 18

Directeur : THÉO SPÉE.



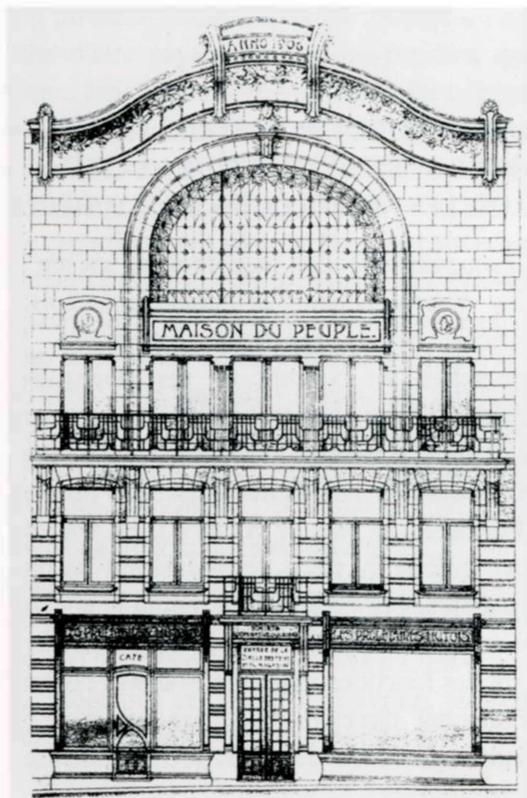
LES DÉSORDRES OUVRIERS A LIÉG ET AUX ENVIRONS. — LA DÉFENSE DU PASSAGE DU PONT RELIANT JEMEPPE A SERAING
 (D'après un croquis pris sur les lieux.)

cente vers Huy et entraînent avec eux tous les métallurgistes de la vallée du Hoyoux. Dans plusieurs villes du pays, il y a des émeutes. Après quelques jours, on voit une reprise partielle aux Forges. Hubin décide les carriers à rentrer au travail; après cela, il sera jugé et condamné à 5 mois de prison.

Il y aura encore d'autres grèves: en 1906 et 1907. En 1912, une nouvelle grève pour le suffrage universel provoquera un long arrêt de travail chez Delloye, mais elle n'aboutira à rien. Une dernière grève pour le suffrage universel eut encore lieu en 1913: elle était bien préparée, mais elle fut arrêtée par le POB contre l'avis de la masse ouvrière.

Parallèlement aux différentes institutions qui se créent, il faut dire un mot des mutuelles. Si les premiers essais avaient avorté, d'autres initiatives apparurent, par exemple la mutuelle « Les Ouvriers Réunis » (en dehors du POB), « Les Carriers Réunis » (au sein du syndicat), « Les Prolétaires Réunis » (au sein de la coopérative). Il ne faut pas oublier qu'un système d'assurance avait été créé par certains patrons depuis le début du XIX^e siècle; c'était le cas chez Delloye et chez Godin: par une retenue sur le salaire, l'ouvrier était assuré d'avoir une indemnité en cas d'absence pour maladie ou autre cause.

Cette initiative patronale a peut-être servi d'exemple aux créations ouvrières des services sociaux; mais les meneurs hutois ont surtout puisé leurs idées dans les écrits de généreux penseurs progressistes. Les débuts des organisations sociales sont tout imprégnés de doctrine socialiste, dont l'athéisme militant provoquera la naissance d'organisations parallèles



Première « Maison du Peuple » érigée rue Griange à Huy, dans le style art nouveau.

inspirées des idées chrétiennes. Le premier syndicat chrétien « Les francs métallurgistes d'Antheit » vit le jour le 11 octobre 1908.

Toute cette créativité ouvrière verra aboutir ses efforts entre les deux guerres: c'est alors que les syndicats, les mutuelles, les coopératives grouperont la grande partie des travailleurs et deviendront une puissance qui obtiendra, après le suffrage universel, toute la série des lois sociales jusqu'au système actuel de sécurité sociale.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

DEMET M., *Question ouvrière et parti socialiste à Huy*. Mémoire de licence, U.Lg., Michette Demet.

DION R., *Le socialisme à Huy*.

FURNEMONT R., *Vie de Georges Hubin*.

NEUVILLE J., *La condition ouvrière au XIX^e siècle*.

LIEBMAN M., *Les socialistes belges*.

Ovris d'Mârsin (Enquêtes et interviews. Equipe Populaire).

GERIN P., « Les débuts difficiles de la démocratie chrétienne à Huy avant 1914 », *Actes du Congrès de Huy de la Fédération des cercles d'archéologie et d'histoire de Belgique*. Août 1976. Tome II.

MESSIAEN J.-J. et MUSIT A., « Histoire des fédérations (du parti socialiste). Huy-Waremme. Mémoire ouvrière, 5 », Bruxelles, 1985.

Sur la « caisse d'humanité » instaurée par Nicolas Delloye dans ses fabriques dès 1811, voir: Archives de l'Etat, Ville de Huy, 561, 28 novembre 1812.

JEAN-MARIE DOUCET

**LA FIGURE DE L'INDUSTRIEL HUTOIS,
« PÈRE ET BIENFAITEUR DE LA CITÉ »,
DANS LES NÉCROLOGIES DU XIX^e SIÈCLE**

Chaque siècle produit sa mythologie sociale. A Huy comme ailleurs, la grande bourgeoisie, enrichie par la révolution industrielle, fit triompher ses valeurs et ses stéréotypes sociaux. Le dix-neuvième siècle engendra dans la petite ville mosane une nouvelle figure tutélaire : celle de l'industriel artisan du progrès, « bienfaiteur et père de la cité ». Il est vrai que tout au long du siècle, les industriels les plus dynamiques cumuleront souvent et le pouvoir économique et le pouvoir politique en exerçant des fonctions importantes dans l'exécutif communal, directement ou par influence. Ils disposeront donc des deux leviers essentiels

pour assurer le « bonheur » de leurs concitoyens. Ce sont aussi des champions dont les produits industriels conquièrent prix et médailles dans les Expositions nationales ou internationales, ce qui flatte la vanité des Hutois. Certains d'entre eux se feront un devoir personnel de consacrer une partie de leur fortune à des œuvres de bienfaisance ou au mécénat culturel. Mais avant tout, leur entreprise, dont la taille est souvent sans commune mesure avec les petites usines d'autrefois, est une source impressionnante d'emplois, en périodes fastes du moins. En dispensant le travail à foison autour d'eux, quand les affaires marchent, ils sortent le peuple de la misère. Le bon patron d'usines veille aussi à assurer une certaine forme de sécurité sociale, dans les limites certes de ce que l'on appellera plus tard le paternalisme. S'élabore ainsi l'image de l'industriel, « père » de ses ouvriers, protecteur des miséreux et bienfaiteur de la cité ; il détient entre ses mains le destin collectif de la cité et, à sa mort, mérite bien de la reconnaissance publique.

Sur les ruines de l'Ancien Régime, il a bâti un monde nouveau, fondé sur le génie industriel de l'Homme et inspiré par les idéaux de rénovation sociale de la Révolution française. C'est du moins ainsi que la presse de l'époque, contrôlée par ces mêmes industriels, donne à voir le chef d'entreprise modèle.

Les « oraisons funèbres » publiées par les journaux lors des funérailles de ces grands patrons d'usines sont à cet égard très significatives.

Nicolas Delloye, maître de forges et maire de Huy à l'époque française, créateur de la ferblanterie de la Mostée, fut le premier à entrer dans la galerie de ces nouveaux « héros » hutois. Il mourut le 22 décembre 1818, en son domicile du château de la Mostée. Ses funérailles prirent la forme d'un fervent hommage rassemblant toute la communauté urbaine, si l'on en croit la presse.

Dans son numéro des 24 et 25 décembre 1818, le *Journal politique, commercial et littéraire de la Province de Liège* (n° 305) publié par l'impri-

Couronne en fer forgé envoyé à Huy pour les funérailles de Charles Delloye-Matthieu, par la Niéproviennne, société métallurgique russe qui était présidée par le défunt.



meur liégeois J.F. Desoer, beau-frère du défunt, écrivit ce qui suit :

« La ville de Huy, la province de Liège, la Belgique et la patrie viennent de perdre M. N. Delloye, ancien magistrat, dont les belles fabriques étaient autrefois, une si grande source de prospérité commerciale pour le pays. Il a été enlevé à sa famille, à ses nombreux amis et aux malheureux, dont il était le père et le bienfaiteur... Ses funérailles ont eu lieu hier avec toute la pompe et le recueillement qu'exigeait une aussi triste cérémonie. Au moment où le cortège se mit en marche, les travaux furent spontanément suspendus, la plupart des maisons des rues qu'il traversa, fermées; la douleur était peinte sur tous les visages... »

Autres grandes figures de ce type: les patrons successifs des papeteries Godin, entreprises qui, à Huy, concentraient dans leurs ateliers les plus fortes masses ouvrières du XIX^e siècle.

Comme Nicolas Delloye, Alexis Godin, mort en 1866, se réclamait explicitement des idéaux de progrès social proclamés par la Révolution française. C'est du moins ce qu'un orateur affirma lors des funérailles du patron papetier hutois: « La Révolution française était triomphante. La Belgique avait été réunie à la république. La famille Godin avait salué avec enthousiasme l'avènement libérateur de 1789, s'était assimilée les idées d'un sage progrès ». Ce sage progrès passe par l'essor industriel auquel Alexis Godin apporte une brillante contribution. Le papetier hutois est aussi soucieux de progrès social et on le crédite, jusqu'à Paris, d'avoir apporté une solution originale au conflit qui s'amorce entre le capital et le travail, conflit que Karl Marx, son contemporain, théoriserait un an plus tard dans le premier tome du *Capital* (1867).

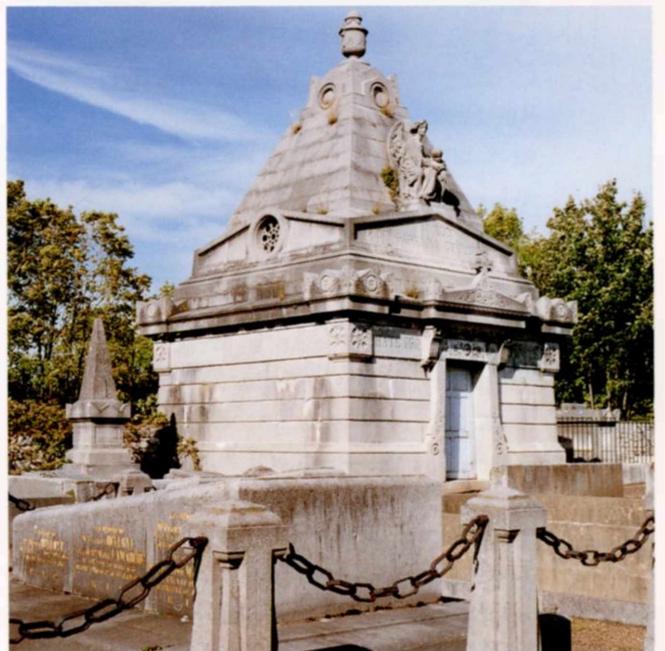
Dans la notice nécrologique du *Journal de Huy* (2 août 1866), on lit ceci: « Nous avons dit que M. Godin était doué à un haut degré de l'esprit d'ordre et d'organisation. Cette faculté lui a permis de réaliser, dans certaines limites, l'un des problèmes les plus difficiles de notre temps: l'association du travail et du capital. Par une combinaison aussi simple qu'ingénieuse, il est parvenu à substituer au salaire à la journée la rémunération par quantité et qualité

des produits fabriqués, ce qui permet à l'ouvrier d'être payé selon ses œuvres. Son système... fonctionne avec une régularité admirable. Chefs et ouvriers en retirent les plus grands avantages; ils le désignent sous le nom de système Godin ».

Ce texte fut repris dans le *Mémorial historique et biographique des Illustrations et des Hommes remarquables de l'Epoque contemporaine* édité sous la direction de M. Verneuil, publié à Paris en 1867. Et le Mémorial de conclure son hommage à Alexis Godin en ces termes: « Les nombreux ouvriers qu'il occupait n'étaient pas pour lui des salariés... Il veillait sur leur sort avec une sollicitude toute paternelle... »

Quant au *Journal de Huy* (2 août 1866), le jour du décès d'Alexis Godin, il a vu: « sortir (des usines) tous les ouvriers en pleurs. C'est le plus bel éloge que ces milliers d'ouvriers puissent faire de leur bon et regretté maître ».

Mausolée pyramidal de la famille Godin-Parnajon, dominant le cimetière de la Buisserie à Huy.



Certes, Alexis Godin s'est davantage enrichi que ses ouvriers mais, dira-t-on lors de ses funérailles, « par ses œuvres de bienfaisance, il a su ennoblir le travail et sanctifier la richesse » (*Journal de Huy*, 5 août 1866).

Père et bienfaiteur de ses ouvriers, tel sera le titre accordé au fondateur hutois Nestor Martin, ainsi que l'affirme la plaquette du 80^e anniversaire des Fonderies Nestor Martin (p.24): « Déjà, en 1877, les employés et ouvriers de l'usine de Huy organisaient une manifestation en son honneur et l'appelaient leur chef, leur bienfaiteur, leur père. » A un tel chef, l'ouvrier doit être filialement soumis, ainsi que le promettait solennellement un des orateurs de la manifestation de 1877, au nom du personnel de l'usine: « Nous mettrons en action le vieil apologue d'Agrippa: que les membres doivent servir la tête et se laisser diriger par elle ».

L'hagiographie patronale atteint son apogée avec l'éloge funèbre du neveu d'Alexis Godin, Eugène Godin, décédé en 1886.

La Gazette de Huy nous affirme que « la population ouvrière de Huy l'honorait comme un père ». Un poème publié dans ce même journal et intitulé « le Père du Pauvre », exhorte les Hutois à prendre le deuil: « Huy garnis-toi de noir, hélas il s'est éteint Ton bonheur, ton appui, ton père, ton Etoile. Des pauvres ouvriers, il était le refuge. Il répandait partout les flots de sa bonté. » Les funérailles d'Eugène Godin prirent la dimension d'un deuil public. Rue Sous le Château, le cortège funèbre passa sous un cartel portant l'inscription suivante, qui avait valeur de canonisation populaire: « L'homme de bien ne meurt pas; il revit dans le souvenir de ses bienfaits ».

Cette figure de l'industriel sanctifié par le bon usage de sa richesse et vénéré du peuple ouvrier n'est pas qu'une figure de style, en usage dans les éloges funèbres de la presse libérale. Elle s'est réellement ancrée dans l'imaginaire social, sous-tendue par tout un système idéologique: le paternalisme, particulièrement développé dans une petite ville industrielle comme Huy et contre lequel les premiers militants communistes vont devoir vigoureusement combattre. Un ami personnel de Karl Marx, Victor Tedesco, alors emprisonné au fort de Huy, avait fait publier à Liège dès 1849 un *Catéchisme du prolétaire* on ne peut plus explicite à cet égard. Dans cet opuscule révolutionnaire, un des premiers instruments de pro-

pagande du marxisme, Tedesco exhorte les ouvriers à ne plus se laisser abuser par l'image paternel du « bon patron » qui, selon lui, masque la véritable nature du capitalisme. Malgré ses actes de bienfaisance occasionnelle, le riche est mû avant tout par l'égoïsme: il ne protège l'ouvrier que pour mieux le contrôler; le prolétaire doit désormais refuser de se laisser assujettir à un tel maître. Le catéchisme de Tedesco fait parler sur ce point un prolétaire lucide: « A quoi penses-tu ô prolétaire? Je pense à la richesse, à l'égoïsme dédaigneux du puissant; désabusé des rois, des prêtres et des riches, aujourd'hui je les juge; et toi prolétaire, mon frère, enfant de toutes les douleurs... que cette force que tu épouises au service d'un maître viennent en aide à celle de tes frères prolétaires. De cette sainte alliance surgira, une et indivisible, la République démocratique et sociale. »

Dans les deux dernières décennies du siècle, alors que les conflits sociaux se durcissent à la faveur des crises économiques, l'avant-garde du mouvement ouvrier naissant va tenter de substituer à l'image du « bon industriel » celle du « patron exploiteur du prolétariat ».

Fondé en 1894, *Le Travailleur*, l'organe du parti socialiste hutois, contribuera à Huy à la diffusion de cette figure patronale. Plus question dès lors d'éloges funèbres dithyrambiques lors du décès d'un grand chef d'entreprise... En 1896, *Le Travailleur* ne souffle mot des funérailles du maître de forges Charles Delloye-Matthieu, qui fut par ailleurs bourgmestre de Huy de longues années. Les socialistes reconnaissent certes à la bourgeoisie industrielle un rôle historique déterminant dans l'essor économique du pays. Mais, à leurs yeux, la richesse accumulée, loin de l'avoir sanctifiée, a plutôt corrompu cette « aristocratie bourgeoise » dont l'énergie et le génie révolutionnaires ne cessent de décliner. Et cette nouvelle aristocratie, nous prédit l'organe des socialistes hutois, est vouée à la déchéance finale, « par sa cupidité, son égoïsme et l'excès de sa prospérité matérielle » (*Le Travailleur*, 12 janvier 1896). L'avenir est à la classe ouvrière libérée du joug patronal et bientôt maître des leviers économiques et du destin du monde.

On est ici dans la perspective historique de la lutte des classes, chère à Tedesco et à son ami Karl Marx. Mais une telle perspective est loin d'avoir été assimilée par l'ensemble de la classe ouvrière.

Sur le terrain, à Huy en tout cas, c'est toujours le système paternaliste qui régit l'ordre social, jusque dans l'ordonnement des funérailles patronales. Sur ce plan du moins, le cortège funèbre de Charles Delloye-Matthieu ne diffère guère de celui d'un Eugène Godin (1886) ou d'un Alexis Godin (1866). Conformément à un protocole qui remonte au moins à 1866, les ouvriers des divers établissements que dirigeait le défunt sont réquisitionnés et intégrés officiellement au cortège dont ils occupent la tête, défilant en rangs serrés en hommage au maître. Et le chef du personnel, comme en écho aux oraisons funèbres d'autrefois, rendit l'hommage suivant, au moment de l'inhumation: « *il fut à la disposition de chacun de ses subordonnés qui jamais ne frappaient en vain à sa porte, et je puis le dire, souvent j'ai vu le maître au service du plus petit de ses ouvriers; aussi malgré sa sévérité, malgré sa brusque franchise, il avait su se concilier l'estime et le respect de tous... Adieu Monsieur Delloye, adieu maître au nom de tous les ouvriers.* » (*Gazette de Huy*, 26 janvier 1896).

ENTRE RÉALISME ET ÉPOPÉE: LES LAMINEURS DU HOYOUX DANS L'ŒUVRE DE CONSTANTIN MEUNIER

L'ouvrier d'usine apparaît ici et là dans l'œuvre de plusieurs peintres de nos régions tel Léonard Defrance. A la fin du XVIII^e siècle, l'artiste liégeois, on le sait, s'est tout spécialement intéressé au travail dans les fabriques et les ateliers. Mais ses tableaux appartiennent plutôt à la catégorie des scènes de genre dépourvues de préoccupations sociales. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle et l'avènement du réalisme social pour que l'ouvrier et son dur labeur s'imposent comme le sujet essentiel d'une œuvre. L'art social de cette époque est réaliste et polémique en ce sens qu'il veut décrire et dénoncer la réalité des conditions de travail. Mais, en même temps, c'est un art héroïque qui a ten-



Le lamineur, héros de la classe ouvrière. Sculpture de Constantin Meunier. Musée Constantin Meunier. Photo ACL, Bruxelles.

dance à sublimer le travail ouvrier, « à transformer en héros ou en seigneurs de la classe ouvrière ceux qui, dans la réalité, (ne) sont que les servants exploités et fourbus (de leur profession) » Alain Lebaube, « les fausses images des métiers », dans *Le Monde* du 19 mai 1993, p. 31. Si les ouvriers sidérurgistes de cette époque, comme les mineurs, deviennent les héros d'une nouvelle mythologie collective, si leur statue de géant est coulée dans le bronze, ils ne le doivent pas à la noblesse d'un travail en lui-même souvent déshumanisant. Ce qui est

exalté dans cette imagerie d'épopée, c'est le courage et le sens de la solidarité que les ouvriers déploient dans leur vie quotidienne mais aussi et surtout, pour certains d'entre eux du moins, dans leurs luttes syndicales et politiques. Un combat historique s'est engagé et Georges Rodenbach, dans *Jeune Belgique*, saluera la sortie du célèbre roman social de Camille Lemonnier, *Happe-Chair* (1886), en ces termes: c'est «un cri de guerre dans la grande bataille du travail et du capital», reprenant ainsi une expression popularisée par Zola, qui vient de publier *Germinal* (1885). Beaucoup d'écrivains et d'artistes croient voir ce combat à l'œuvre dans la société; se développent en effet à cette époque les syndicats et les premiers partis ouvriers. Noble dans son combat social et politique, l'ouvrier l'est forcément aussi dans son travail. C'est ainsi que le mouvement ouvrier naissant contribuera lui-même, pour la bonne cause, à sublimer la figure de l'homme au travail. «Tout le mérite du mouvement ouvrier, écrit Alain Lebaube, a résidé dans cette capacité à transformer un quotidien pesant en une saga de l'honneur».

En Belgique, des littérateurs comme Camille Lemonnier (1844-1913) et des artistes tel Constantin Meunier (1831-1905) participeront, dans leurs œuvres, à l'édification de cette saga.

Peintre et sculpteur de génie, Constantin Meunier, plus particulièrement, va se faire le chantre épique de la peine des ouvriers de Wallonie. Dans sa statuaire surtout, mais aussi dans son œuvre picturale, il érige l'ouvrier au rang de héros tragique de la scène sociale; un héros aux prises avec une réalité souvent impitoyable et affrontant avec dignité l'extrême dureté de ses conditions de travail. Mineurs liégeois ou borains, ouvriers sidérurgistes des usines Cockerill, verriers du Val-Saint-Lambert vont devenir autant de types universels.

Les lamineurs du Hoyoux sont aussi entrés, mais plus discrètement, dans l'histoire de l'art social grâce à une aquarelle peu connue de Constantin Meunier, intitulée «usine Régissa». Meunier présenta cette aquarelle en 1880 à Bruxelles à l'Exposition historique de l'art belge sous le titre: *Un laminoir, usine à Régissa*.

L'œuvre (42,5 x 72,5) représente des ouvriers au travail dans un des vieux laminoirs de Régissa-Marchin. Elle daterait des années 1878-1879, une période-clé dans la vie de Constantin Meunier. C'est en effet dans ces années-là que l'artiste bruxellois, après une visite en région liégeoise, découvrit le monde ouvrier et industriel; il s'engagea dès lors dans une œuvre à caractère résolument social. L'aquarelle de Régissa serait une des premières œuvres – sinon la première – consacrée à une usine et jugée digne d'être exposée. Dans cette œuvre, cependant, nulle mythologie: l'artiste nous dépeint des hommes astreints à un travail éprouvant et dangereux, dans un atelier vétuste, sombre et insalubre.

Cette aquarelle semble avoir été précédée par deux dessins préparatoires: un lavis à l'encre de chine (intitulé *Laminoir à fines tôles*) et un fusain (intitulé *Vieux laminoir*).

Si la figure de l'ouvrier sidérurgiste hutois a ainsi pris place dans l'art pictural du XIX^e siècle, elle n'a malheureusement laissé aucune trace notable dans la littérature romanesque. Seul, à notre connaissance, Camille Lemonnier, précisément, s'est intéressé aux lamineurs du Hoyoux, mais dans un ouvrage descriptif. Adeptes du naturalisme et du roman social à la Zola, Lemonnier fut aussi chantre romantique du terroir. C'est plutôt à ce dernier titre qu'il a dépeint la vallée industrielle du Hoyoux et le labeur de ses ouvriers dans son célèbre ouvrage *La Belgique*, publié à Paris en 1888. Après avoir constaté que peu de vestiges, au centre de Huy, rappellent les guerres et les heures tragiques d'autrefois, Lemonnier écrit, évoquant cette fois la vallée du Hoyoux au sortir de la ville:

«Une autre bataille, il est vrai, halète et gronde ici dans le silence de la vallée: celle-là met aux prises l'homme et les éléments. Jusqu'à Barse, se prolonge la rumeur des industries: les marteaux battent l'enclume, les laminoirs ronflent, la vapeur mugit dans les chaudières; et par place, les carriers éventrent la montagne. Toute cette activité suit le cours de la rivière et lui donne une animation particulière; de grandes roues massives fouettent l'eau de leurs palettes; ailleurs, elle écume à gros bouillons

sur la pente des barrages ou bien s'endort dans le chenal... et parmi les verdure, les frustes et vétustes installations font des trous pittoresques.

La sensation pénible des banlieues ouvrières n'est d'ailleurs pour rien dans l'impression de ce labeur tout différent, constamment poétisé par le charme du décor. En ce touffu giron des monts et des bois, le fond de tristesse que remue toujours l'idée du servage humain ne remonte pas... La nature généreuse pare d'une splendeur la geôle sombre où s'élabore le grand œuvre...»

La plume de Lemmonier, ici, se veut touristique et l'on n'en saura pas plus sur cette « geôle » ni sur le « servage » qui s'y pratiquerait...

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE _____

Art et société en Belgique 1848-1914. Catalogue de l'exposition du Palais des Beaux-Arts de Charleroi, 11/10 au 23/11 1980.

Le vieux laminoir de Régissa et ses ouvriers vus par Constantin Meunier en 1879.

Collection privée. Photographie Vincent Everarts. _____

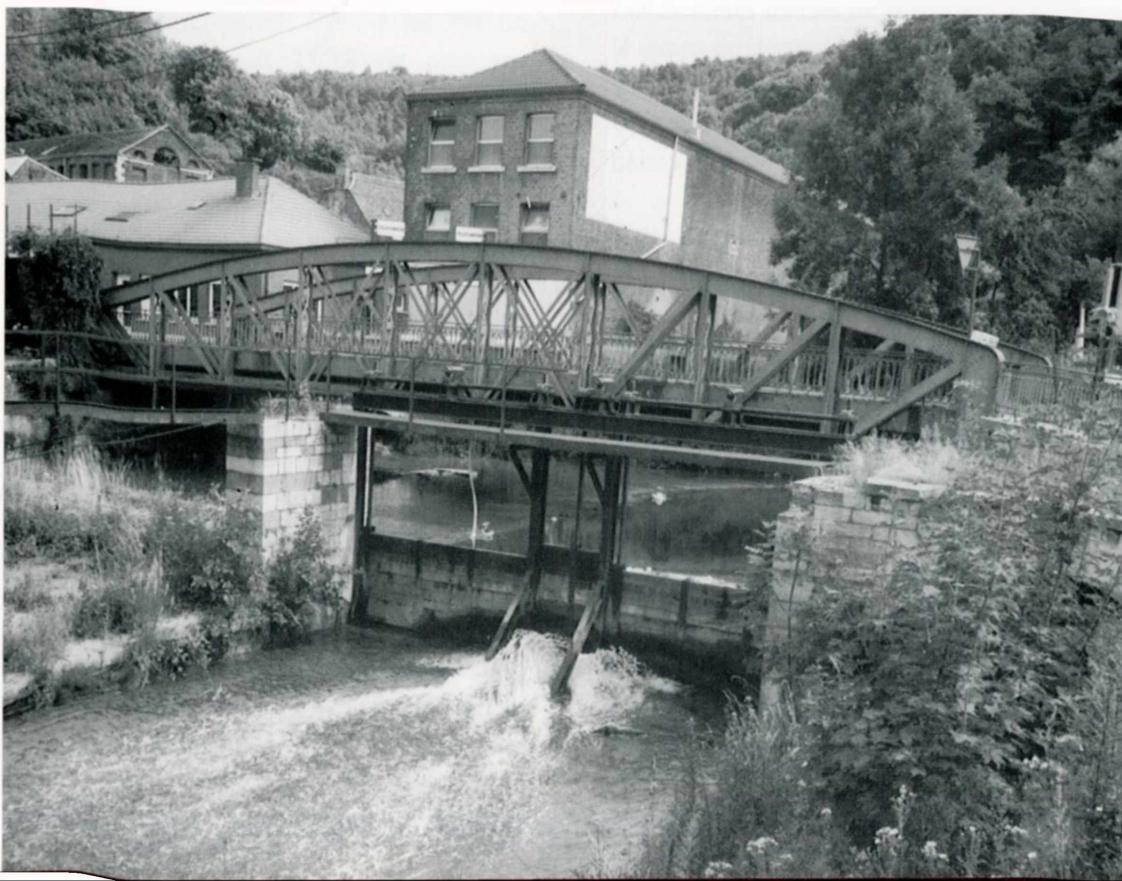


ENRICHISSEMENT ETHNIQUE ET PATRIMOINE INDUSTRIEL

X X^e S I È C L E

Après une exceptionnelle phase d'expansion, la métallurgie hutoise issue de la Révolution industrielle entra en déclin irréversible dès le lendemain de la Première Guerre mondiale. De nos jours, quelques rares entreprises subsistent, mais également un intéressant patrimoine industriel à sauvegarder. C'est aussi à la métallurgie du Hoyoux que l'on doit l'implantation, à Marchin et à Huy, d'une forte communauté italienne venue enrichir la région hutoise de sa force de travail et de ses traditions culturelles.

Vanne régulatrice du Hoyoux et ancien site industriel de Chinét, à l'entrée du quartier de Sainte-Catherine, Huy, 1994.



LES TRAVAILLEURS DU FER ITALIENS OU LES CITRONNIERS DU HOYOUX

RENÉE DAUTREBANDE

Michel Dallessandro, Francesco Darold, Antonio Dattoli, Carlo Messere, Giovanni et Enrico Mucino, Mercurio Ranallo, Ilario Sancandi, Nicolas Spagnoletti, Antonio Caterina, Claudio Dizino, Domenico Maggiano, Guido Matteo, Maroa Izzi, Seraffino Lattuca, Michèle Marinelli, Nicandro Matteo, Riccardo Pasquini, Guisepe Protano.

A l'occasion de la Saint-Eloi 1993, ces travailleurs italiens du fer ont été promus dans les ordres nationaux belges pour un quart de siècle voire quarante-cinq ans d'activités dans les laminoirs de la vallée du Hoyoux, aux Tôleries Delloye-Matthieu en particulier.

Les plus âgés d'entre eux étaient venus s'installer sur les rives du Hoyoux au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que la Belgique faisait appel à la main d'œuvre étrangère pour redresser son économie.

Les premiers émigrés, partis de Milan, furent embauchés aux Tôleries Delloye-Matthieu lors du redémarrage des laminoirs en 1946. Progressivement, ils attirèrent auprès d'eux nombre de leurs compatriotes si bien que, dès 1951, les tôleries marchinoises comptaient 251 travailleurs italiens, soit 15,5% du personnel occupé.

Cette importante communauté italienne n'a cessé depuis de jouer un rôle important non seulement chez Delloye-Matthieu mais aussi à Huy et surtout à Marchin où elle a essentiellement choisi de vivre.

Il est intéressant d'évoquer l'arrivée de ces Italiens dans la région hutoise et le mode de vie qui fut le leur avant qu'ils ne s'insèrent dans la société belge.

DU PHALANSTÈRE À L'INTÉGRATION

Renzo Menel est arrivé chez Delloye le 21 janvier 1947. Il avait 25 ans. Il y a été, dit-il, bien accueilli et s'est vu confier les tâches d'économat et d'intendance au phalanstère, ce bâtiment communautaire où la SA Delloye-Matthieu logeait les émigrés depuis 1946. Le



Le phalanstère de Marchin, où étaient hébergés les émigrés italiens lors de leur arrivée dans la vallée du Hoyoux.

phalanstère marchinois contenait un réfectoire, une cuisine, un bureau, une buanderie, des cabinets de toilettes et une lingerie, ainsi que 124 lits répartis dans dix-sept dortoirs.

Les hommes mariés ne pouvaient y loger que le temps de trouver la maison qui leur permettrait de faire venir leur famille restée en Italie. Ce sont d'abord des Italiens du nord (originaires des provinces de Padova, Belluno et

Les citronniers de Marchin.



Udine) qui occupèrent le phalanstère. Les Vichesis (habitants de Vicco del Gargano) et d'autres Italiens du sud n'y vinrent que plus tard. Des difficultés de cohabitation apparaitront entre sudistes et nordistes en raison de leurs modes de vie très différents.

Chez Delloye, il n'y avait pas de différences de traitement entre ouvriers belges et italiens mais les Italiens, issus pour la plupart de milieux agricoles, durent s'adapter, non sans souffrance physique, aux lourds travaux dans les laminoirs, travaux pour lesquels ils n'étaient pas préparés.

Dans la société belge, ces ouvriers italiens, leurs épouses et leurs enfants eurent à supporter certes quelques actes ou propos xénophobes, mais dans l'ensemble, ils ont en général réussi leur intégration.

Ils se sont assimilés à la société belge mais comme ils aiment à le déclarer, « l'Italie a toujours été et reste présente dans leur cœur ». Cet attachement à leur culture d'origine se manifeste dans de nombreux domaines. La plupart des Italiens de la région hutoise ont ainsi conservé leurs habitudes alimentaires. Ils s'approvisionnent sur les marchés ou dans des épiceries spécialisées et ils préparent leur pain et leurs pâtes conformément à la tradition de la Péninsule. Beaucoup d'entre eux, grâce à leur courage et à leur sens de l'économie, ont pu assez vite se bâtir leur propre maison, à Huy ou

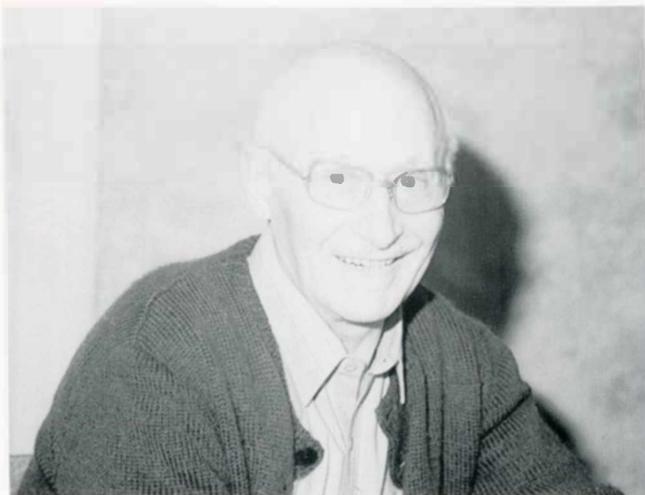


Les médaillés italiens des Tôleries Delloye-Matthieu et leurs collègues belges en 1993.

à Marchin. Ils cultivent volontiers leur jardin à la mode italienne, si bien que les collines marchinoises prennent quelque fois l'allure de côteaux méditerranéens. Ici et là, des petits vignobles donnent du vin du pays, sinon on fait venir le vin directement d'Italie.

Les Italiens de la vallée du Hoyoux s'expriment en français mais ils continuent à utiliser leur langue maternelle dans les contacts familiaux et avec leurs compatriotes. Certaines traditions culturelles ou folkloriques se transmettent de génération en génération. Ainsi, ces travailleurs de fer venus du sud ont-ils su enrichir de leur propre culture leur région d'adoption et faire fleurir dans la vieille vallée métallurgique des orangers, des figuiers et des citronniers.

Menel Renzo, émigré italien de la première heure, qui fut attaché à la gestion du phalanstère.



ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

DALEMANS M., *Etude sur les ouvriers italiens occupés à la société anonyme Delloye-Matthieu*. Centre de formation sociale, Liège, 1951-1952.

GOFFIN M.-L., *Micro-sociologie d'une communauté italienne à Marchin*. Mémoire pour l'obtention du grade de licencié en travail social. ULB, 1988-1989.

À TRAVERS LES COLLECTIONS DU MUSÉE DE HUY

LUC ENGEN

Il est peu d'activités humaines exercées dans la région hutoise qui, touchant l'art ou l'industrie, ne soient représentées dans les collections du musée communal de Huy. Il y a deux ans, en inaugurant la présente collection d'ouvrages consacrés à l'histoire de notre ville, nous faisons déjà cette constatation dans une notice sur le vignoble mosan. A cette occasion, nous avons montré combien, malgré une salle spécialement vouée à la culture de la vigne, une promenade complète à travers les salles du musée s'imposait pour appréhender l'ensemble du sujet. Cette fois encore, c'est un parcours quasiment complet des départements du musée qu'il convient de faire ensemble afin qu'aucun type de documents en rapport avec le sujet du jour n'échappe à cette présentation sommaire.

La matière du sujet traitée abondamment dans les pages qui précèdent, nous dispense de retracer une histoire hutoise des métaux et de leur utilisation. Il convient cependant de préciser que les organisateurs des manifestations mises sur pied pour honorer les hommes œuvrant le fer et la fonte ont, par ce choix, exclu d'office de leur champ de recherche les hommes des métaux précieux ou semi-précieux, les orfèvres et potstainiers, mieux connus et donc davantage appréciés du public habituel de l'institution. Au musée, ils sont indissociablement liés aux premiers.

Le parcours des salles et tout particulièrement de la section archéologie locale, nous rappelle aussi combien, depuis les origines, la mise en œuvre de tous les métaux est importante non seulement au centre de la ville de Huy mais aussi sur les sites circonvoisins. Signalons au passage les importantes découvertes de l'âge de bronze effectuées au Mont Falize et au Mont Picard que se partagent le musée communal et le musée Curtius à Liège ainsi que les traces d'une importante activité sidérurgique sur le site gallo-romain de Lovegnée dans l'ancienne entité de Ben-Ahin.

L'époque mérovingienne, cet incontestable âge d'or de la cité hutoise, nous a laissé des réalisa-

tions remarquables de l'art des orfèvres, des armuriers et des chaudronniers. Il a aussi été mis pour la première fois en évidence l'existence, sur le site de Batta, d'un important atelier d'orfèvre, le sol livrant plusieurs fragments de moules pour fibules en argent mêlés à d'autres traces d'activité métallurgique. Faut-il rappeler dans ce même ordre d'idée la permanence au Moyen Age d'un atelier monétaire du VII^e au XIV^e siècle? Peut-on encore laisser de côté l'ensemble de ces petits objets en métal vil qu'ont livré tous les niveaux archéologiques fouillés dans le cœur historique de la ville?

Toutes ces considérations pour expliquer que le développement extraordinaire de Huy lors de la révolution industrielle du XIX^e siècle n'est pas le fruit du hasard mais l'aboutissement d'une longue tradition associant tous les travailleurs du métal.

Participer à la préparation des manifestations dont ce livre constitue le support et la mémoire a été des plus enrichissant pour le musée et ce, dans toutes les acceptions du terme. Les acquisitions sous forme d'achat se sont orientées dans cette direction pour compléter les collections à la lumière des découvertes de l'équipe scientifique réunie à cette occasion alors que la campagne de presse annonçant l'événement fut génératrice de prêts mais aussi de dons allant dans le même sens.

Parmi ces derniers de réelles découvertes. La plus agréable surprise fut d'apprendre quelques jours avant la rédaction de ces lignes qu'une fonderie hutoise, dont il conviendra d'établir avec précision l'identité, réalisait pour la Maison Mossoux, fabriquant des pianos, des tables d'harmonie en fonte. Ce document exceptionnel figurera à l'exposition avant de rejoindre définitivement les collections du musée.

Sans attendre ce terme et grâce aux repérages effectués pour l'article consacré aux croix de fonte de nos cimetières, le service des sépultures a pu transférer au musée une douzaine de croix de fonte indentifiées sur catalogue comme provenant des firmes Porta et Nestor

Martin. Elles seront dans l'avenir restaurées pour être présentées au public de la façon la plus judicieuse dans les jardins du couvent des Frères Mineurs.

C'est bien évidemment dans le département du folklore et des traditions locales que l'on retrouve le plus souvent la trace de nombreux objets de ménage produits par les deux sociétés mentionnées ci-dessus ainsi que par la firme Vandenkieboom spécialisée dans les objets de fer émaillé, principalement des ustensiles de cuisine mais aussi des plaques émaillées et, découverte toute récente, des plaques d'immatriculation automobile!

Plaque d'immatriculation automobile fabriquée par l'émaillerie Vandenkieboom. Huy, 1910.

Musée communal de Huy.



Le musée a ainsi reçu en don une plaque en forme d'écusson en émail bleu portant mention de la Province de Liège, de l'année 1910 et d'un numéro d'immatriculation. Elle présente au revers la marque caractéristique au cachet rond de l'entreprise hutoise. Cette marque lorsqu'elle est présente permet de rattacher entre elles les pièces d'un véritable puzzle d'objets d'origine incertaine parce que non marqués. La conjonction des études de catalogues et le rassemblement des informations relatives aux rares pièces marquées ont permis dans bien des cas des attributions relativement assurées.

Moins surprenant en revanche sont les moules à gaufres, fers à repasser, moulins à café ou à viande encore que là également il a été possible d'enrichir la collection grâce à l'important tra-

vail documentaire effectué dans les catalogues anciens et les publicités dans la presse de l'époque. A l'une ou l'autre occasion, il a été possible de percer le mystère d'initiales jusque là inconnues. Des acquisitions récentes ont mis en évidence une production de luxe de moulin à café en finition nickelée tant chez N. Martin que chez N. Porta. Une part non négligeable de ces objets figurent aujourd'hui dans des vitrines où ils sont rassemblés par leur nature ou vocation mais la reconstitution d'intérieurs anciens a permis dans bien des cas de les mettre en situation pour en améliorer la lisibilité et l'agrément.

Si les produits manufacturés présentent un intérêt incontestable, le musée a également pour vocation de réunir tout ce qui concerne l'outillage spécialisé de divers corps de métier. Parmi ceux-ci, deux lots forts importants d'outils utilisés par d'anciens mouleurs sur sable de chez Porta. Ici point de marque ni de moyen d'identification en dehors de ce que l'on peut appeler le « pedigree » de l'objet, l'histoire que les donateurs nous ont transmise en prime, celle qui fait la valeur, l'intérêt et la justification de ces objets qui ont vécu.

L'iconographie des lieux de production fait également partie de nos préoccupations que ce soit pour les époques préindustrielle ou le XIX^e siècle, par le truchement des gravures anciennes, ou pour les époques plus récentes, grâce à l'importante collection de cartes postales et de tirages photographiques.

La photographie a servi également à fixer le souvenir de la vie sociales des entreprises que ce soit par des photographies de groupes d'ouvriers prenant la pose devant leur usine, de réunions de décorés ou encore de prises de vues réalisées durant les manifestations ou des grèves.

Ce rapide tour d'horizon non exhaustif et qui n'a donc aucune vocation de catalogue montre combien l'histoire des métaux est présente dans l'histoire d'une ville dont le musée se doit d'être le reflet.

ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

CLAUDE-M. CHRISTOPHE

L'expression «archéologie industrielle» est née depuis bientôt un demi-siècle et s'est lentement imposée dans les pays de vieille industrialisation, où elle a suscité un regard nouveau sur leur passé.

Aujourd'hui, on tend à lui substituer l'expression «patrimoine industriel», qui est perçue de façon plus positive par l'opinion publique. Selon une conception minimale, l'archéologie industrielle dans nos régions étudie les vestiges matériels laissés par l'industrie depuis c. 1750 et cherche à en faire une description, qui peut déboucher sur leur conservation.

Celle-ci n'est pas un but absolu; elle ne doit s'envisager que dans des cas ou bien très représentatifs, ou bien, au contraire, exceptionnels par leur caractère atypique. Elle implique une mise en valeur – de préférence *in situ* – et une réaffectation culturelle ou utilitaire respectant le plus possible la destination et l'aspect originaux. La région hutoise est tout naturellement concernée par son histoire industrielle, notamment métallurgique.

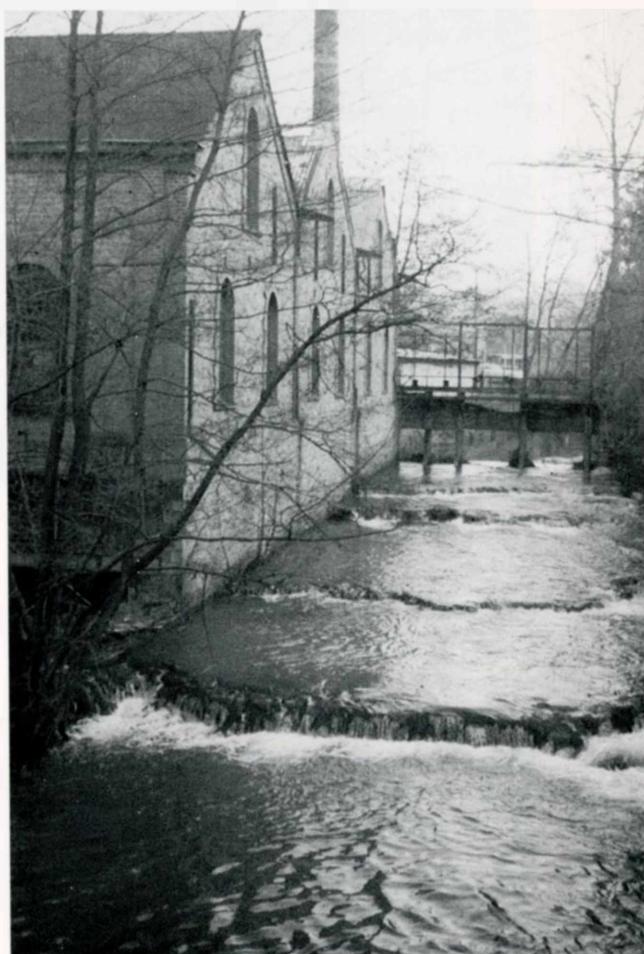
Il lui a cependant manqué jadis une prise de conscience de la richesse de son patrimoine industriel. Ce n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui. Le Cercle hutois des Sciences et Beaux-Arts a contribué à le faire mieux apprécier en le présentant dans ses *Annales* et dans des expositions: château de Colonster en 1977 à l'instigation du Professeur Jacques Stiennon (Université de Liège) lors d'un colloque national, Visé en 1985 comme membre du Patrimoine industriel Wallonie-Bruxelles, Gand en 1986-1987 sous l'égide du Museum voor industriële Archeologie en Textiel (avec des mentions dans l'épais catalogue et le portefeuille de cartes d'accompagnement, le seul ouvrage de référence pour l'ensemble de la Belgique).

Le patrimoine industriel hutois a manqué aussi d'un projet global, de vues prospectives précises. L'occasion de convertir la vallée du Hoyoux en un vaste éco-musée de Modave à Huy-centre a ainsi été ratée et il est trop tard pour y songer: il eût fallu s'y prendre dans les

années 1950 ou 1960, quand la désindustrialisation, la disparition des machines et des outils, la formation de friches industrielles et le début de leur assainissement n'avaient pas encore combiné leurs effets; il eût fallu aussi la coopération de toutes les forces vives. Ceux qui ne sont pas convaincus peuvent méditer la remarquable réussite anglaise de l'Ironbridge Gorge Museum Trust dans la Severn (Shropshire), avec laquelle la vallée du Hoyoux présente quelques analogies. A l'heure actuelle, aucun monument, ensemble architectural ou site industriel hutois n'a encore fait l'objet d'un classement.

Il est impossible de dresser ici un inventaire, dont la nécessité est ressentie à Huy comme

Ancienne usine métallurgique (début du XX^e siècle) sur la rive droite du Hoyoux, à Waldor-Barse.



ailleurs. L'inventorisation détaillée peut conduire à des projets de mise en valeur nécessitant des investissements qui dépassent les ressources locales. Les fiches doivent être normalisées et rassemblées par une instance centrale susceptible de les publier et d'effectuer une sélection judicieuse. Pour les remplir, il faut à la fois une disponibilité et une connaissance des diverses coordonnées de l'objet – meuble ou immeuble – décrit, ces conditions sont rarement réunies. C'est pourquoi les tentatives ébauchées à l'échelle de la Belgique ou même de la Communauté française se sont, depuis longtemps, révélées décevantes. L'ouvrage de l'exposition gantoise, cité plus haut, et les volumes *Le patrimoine monumental de la Belgique* consacrés à Huy et à son arrondissement (signalant divers bâtiments industriels et moulins à eau) constituent, en attendant, des outils de travail.

Les efforts de la Région wallonne, qui a choisi « Le patrimoine industriel avant 1940 » comme thème des Journées du Patrimoine des 10 et 11 septembre 1994, laissent espérer une prochaine amélioration de la situation.

Certaines occasions manquées et certaines lacunes n'empêchent pas des réussites et accomplissements futurs.

La réhabilitation – en cours – des anciens Ateliers de construction métalliques Georges Heine (avec roue hydraulique) et la mise au point de promenades commentées sont à l'actif de la Ville de Huy.

S'il faut renoncer à une mise en valeur générale d'un grand tronçon de la vallée du Hoyoux, on peut imaginer un projet attractif pour le faubourg Sainte-Catherine, où de nombreux lieux-dits comme Pissepot, Chinet, La Mostée, Bouyart, Landrecy, Haille, Le Pré à la Fontaine sont indissociables d'un ancien tissu industriel dense: cette zone, grande comme un mouchoir de poche, recèle encore plusieurs constructions ainsi que son système régulateur du Hoyoux; il serait assez facile de lui donner un certain charme.

En amont, il subsiste des bâtiments et sites évocateurs, mais dispersés. L'utilisation du chemin de fer de Statte à Pont-de-Bonne à des fins touristiques ne serait probablement pas

rentable. Les quartiers de la gare de Huy-Nord ou de la gare Saint-Hilaire semblent aussi moins prometteurs.

La création d'un musée local d'archéologie industrielle ferait une concurrence inutile aux musées existants, dont celui de la Ville de Huy, qui remplit très bien sa vocation de musée du terroir.

La façade (1907) de l'Union métallurgique, rue des Cotillages, à Huy. Un des derniers témoignages architecturaux de l'intense industrialisation qui transforma le quartier de la gare du Nord à Huy dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.



Au point de vue général, une meilleure piste à suivre serait plutôt l'association avec des organismes déjà engagés dans la gestion touristique ou culturelle des biens industriels. Cela épargnerait les risques d'une tentative isolée et augmenterait les chances de succès. C'est déjà ce qui existe avec la Maison de la Métallurgie de Liège, une asbl qui succéda en 1990 au Musée du Fer et du Charbon (1963) à l'endroit de l'ancienne ferblanterie de Dieudonné Dothée (Longdoz) et qui veut appliquer la forme de « musée éclaté », travaillant en symbiose avec

d'autres organismes spécialisés, qui se complètent en un réseau décentralisé et interconnecté. Les anciens Ateliers Heine, cités plus haut et propriété de la Ville de Huy, pourraient devenir le siège social de ce nouvel organisme, disposant d'un local pour y ranger informations et archives, bien situé au faubourg Sainte-Catherine, dont on rajeunirait l'aspect et dont il serait le centre stimulant. Cela nécessiterait, de la part de la communauté locale, un minimum de frais.

Dans la perpétuelle « réforme des institutions de l'Etat », l'institution qui semble le plus gagner en ressources et en pouvoir est la Région. C'est donc avec elle et avec les instances qu'elle patronne ou assiste qu'il faut compter, pour le moment, dans tout projet solide. Ces quelques lignes n'ont rien de définitif, mais sont quand même un constat. Si les suggestions qu'elles proposent paraissent utopiques, que l'on se souvienne que la chimère est un rêve irréalisable, tandis que l'utopie est un rêve encore irréalisé.

Volant (fragment) d'une machine à vapeur fabriquée au début du XX^e siècle par les ateliers hutois Preud'homme-Prion pour les Tôleries Delloye-Matthieu. « Conservé » jusqu'en 1994 dans le domaine des anciens ateliers Heine. Remis en valeur par la Ville de Huy en 1994 à l'occasion de l'exposition « Les hommes de fer et de fonte ».



ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

CHRISTOPHE C.-M., « L'archéologie industrielle. Cernes de la notion », *ACHSBA*, t. XXXV, 1981, Huy, pp. 41-49.

Monuments, ensembles architecturaux et sites classés en Région wallonne. Liste arrêtée au 31 décembre 1993, Jambes, 1994.

Le Patrimoine monumental de la Belgique. Wallonie. Liège, vol. 15 *Province de Liège. Entité de Huy*, (1990), vol. 16/1 & 2 *Province de Liège. Arrondissement de Huy*, (1992).

VIAENE P., DE HERDT R., *Industriële archeologie in België*, Gent, 1986, M.I.A.T. (avec le portefeuille *Industriële archeologische Kaart van België*).

Réalisé par l'Imprimerie Massoz s.a. à Allier-Liège
d'après une maquette de Christine Herman.
La photocomposition a été réalisée par Lithocompo s.a. à Allier-Liège,
la photogravure par Eurogam à Herstal.
La plastification de la couverture a été réalisée par la s.a. Verlac à Allier.
Achevé d'imprimer le 21 juin 1994.

HUY LES HOMMES DE FER ET DE FONTE

Avec le soutien du Crédit Communal, la ville de Huy publie cette année le deuxième volume de sa collection « Huy, Histoire d'une ville ». Destinée au grand public, cette collection s'est donné pour ambition de raconter le passé exceptionnel de la cité hutoise sous un éclairage original : à chaque fois, en effet, c'est l'histoire d'un métier, des origines à nos jours, qui est présentée aux lecteurs. Le premier ouvrage, « Huy, la Cité vigneronne », évoquait mille ans de viticulture hutoise. Dans cette deuxième publication, « Huy, les Hommes de fer et de fonte », sont essentiellement à l'honneur les métallurgistes, et en particulier les travailleurs du fer et de la fonte. Ils sont à la besogne, à Huy, sans doute depuis deux millénaires et ils n'ont toujours pas déposé l'outil.

Les forges et les ateliers métallurgiques se sont d'abord implantés à l'intérieur de la cité. A partir du XIV^e siècle, Huy se lance dans la fabrication industrielle de la fonte et du fer. Un véritable bassin sidérurgique se développe dans la vallée du Hoyoux mais il essoufle dès le XVII^e siècle. La révolution industrielle du XIX^e siècle lui rendra vigueur tandis que fonderies et ateliers de construction mécanique se multiplient dans le centre ville. La métallurgie hutoise connaît alors un nouvel âge d'or. Ses maîtres de forges (Charles Delloye-Matthieu, entre autres) et ses maîtres fondeurs (tel Nestor Martin) se hissent à la tête de véritables empires industriels. Les machines à papier Thiry intéressent Bismarck en personne. C'est aussi l'époque des premières révoltes sociales et Constantin Meunier vient à Huy, en 1879, peindre le dur labeur des lamineurs de la vallée du Hoyoux.

L'ouvrage « Huy, les Hommes de fer et de fonte » met particulièrement en lumière le XIX^e siècle, cette période trop peu connue de l'histoire métallurgique hutoise. Une dizaine d'archéologues, historiens professionnels ou amateurs ont participé à la rédaction de cette publication abondamment illustrée de documents inédits.

Ci-dessous : détail d'un poêle Nestor Martin, début XX^e siècle.

Jean-Marie Doucet

